

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XII

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1930

N° 4

Nos collèges

Nos collèges classiques remplissent-ils leur devoir ?

La question se pose, ou plutôt, a été posée par un homme important, l'honorable juge Sévigny, l'autre soir au cours d'un discours qu'il prononçait à un banquet donné à Québec. L'orateur a tout simplement accusé nos collèges de se montrer injustes en n'enseignant pas suffisamment l'anglais à leurs élèves.

L'affaire doit-elle être prise au sérieux, au tragique ? Doit-on en rire ou en discuter ?

Depuis que ce discours a été prononcé, une discussion publique dans les journaux est engagée ; les uns disent noir, les autres blanc. Nous ne serions pas surpris que, parmi ceux qui se jettent sur les collèges classiques pour leur reprocher de ne pas enseigner l'anglais suffisamment, il se trouve des gens qui, alors qu'ils étaient au collège, n'ont pas voulu étudier, n'ont pas voulu écouter les leçons de leur professeur d'anglais. Ils voudraient maintenant savoir ce qu'ils n'ont pas voulu apprendre.

Nous qui avons fait notre cours classique pouvons témoigner en faveur du savoir de notre professeur et, aussi, de notre mauvaise volonté de nous occuper de ses leçons. Il ne nous a appris que ce que nous avons voulu apprendre.

D'ailleurs, il ne faut pas confondre. Un cours classique n'est pas un cours d'anglais. Il y a de l'anglais dedans ; mais il y a d'autres choses aussi, surtout. Un cours classique n'a pas pour but de faire des orateurs en an-

glais ; mais de faire des hommes. Nous parlons, évidemment de nos cours des collèges de la province de Québec, où c'est le français qui doit tenir le haut du pavé. Nos collèges classiques ne peuvent avoir pour but de nous dénationaliser ; ils n'ont pas été construits pour cela, mais bien plutôt pour nous permettre de demeurer ce que nous sommes et de nous développer dans ce sens : un peuple catholique de langue française. S'il en arrivait autrement, nous aurions absolument manqué notre but et tous les sacrifices que la nation a consentis pour édifier ces institutions seraient à jamais perdus.

Nos collèges enseignent l'anglais comme ils enseignent autres choses.

Ils donnent des notions solides avec lesquelles ensuite, nous devons travailler si nous voulons réellement atteindre la perfection. Nous étudions le latin pendant plusieurs années, nous le pratiquons ensuite pendant les deux années de philosophie et, cependant, combien peuvent se vanter de pouvoir, au sortir du collège, prononcer un discours en latin sur n'importe quel sujet ? Nous apprenons le grec pendant des années aussi, et combien peuvent couramment parler cette langue ? nous apprenons la littérature, et combien peuvent se dire littérateurs au sortir du collège ? nous apprenons la rhétorique, et combien sont des orateurs lorsqu'ils quittent leur Alma Mater ; nous apprenons l'astronomie ; mais où sont les astronomes ? nous apprenons la chimie, la physique, la géologie, etc ; mais où sont, au sortir du collège, les gens capables de se débrouiller en ces sciences ?

Non, il est entendu que pour aller plus loin il faut étudier encore, et encore. Et on repro-

cherait aux collèges classiques de la province de Québec, enseignant à des élèves de langue française, de ne pas faire mieux que les collèges anglais peuvent faire, au point de vue du français, enseignant à des élèves de langue anglaise !

D'ailleurs, nous en avons rencontré des élèves des écoles anglaises où on enseignait le français, et jamais, un de ces élèves n'était capable, non seulement de faire un discours, mais de tenir une conversation qui dure en français. Alors, si les Anglais ne sont pas capables d'enseigner le français pratique au cours des années de collège, aux élèves de langue anglaise, pourquoi viendrait-on reprocher aux collèges français de ne pas former des orateurs anglais avec leurs élèves de langue française.

Il faut être juste, après tout.

N'oublions pas une chose : nos collèges ne sont pas faits pour bâtir des Anglais avec nos enfants ; mais pour instruire nos enfants de la langue française ; pour leur apprendre à être des hommes ; leur ouvrir la porte de toutes les sciences, mais sans leur en enseigner aucune parfaitement. Un collège classique n'est qu'un vestibule important du savoir. Si on ne tient pas compte de cela on est absolument désorienté.

Nous comprenons cependant que certains puissent paraître sévères à l'égard de ces institutions que sont nos collèges classiques. Nous sommes, au Canada français si habitués d'être gâtés sous tous les rapports par nos institutions religieuses, que nous ne savons plus quoi leur demander. Nous les croyons obligées de nous instruire malgré nous, de nous faire atteindre le succès malgré nous. Elles ont tant donné que nous croyons qu'elles peuvent tout faire.

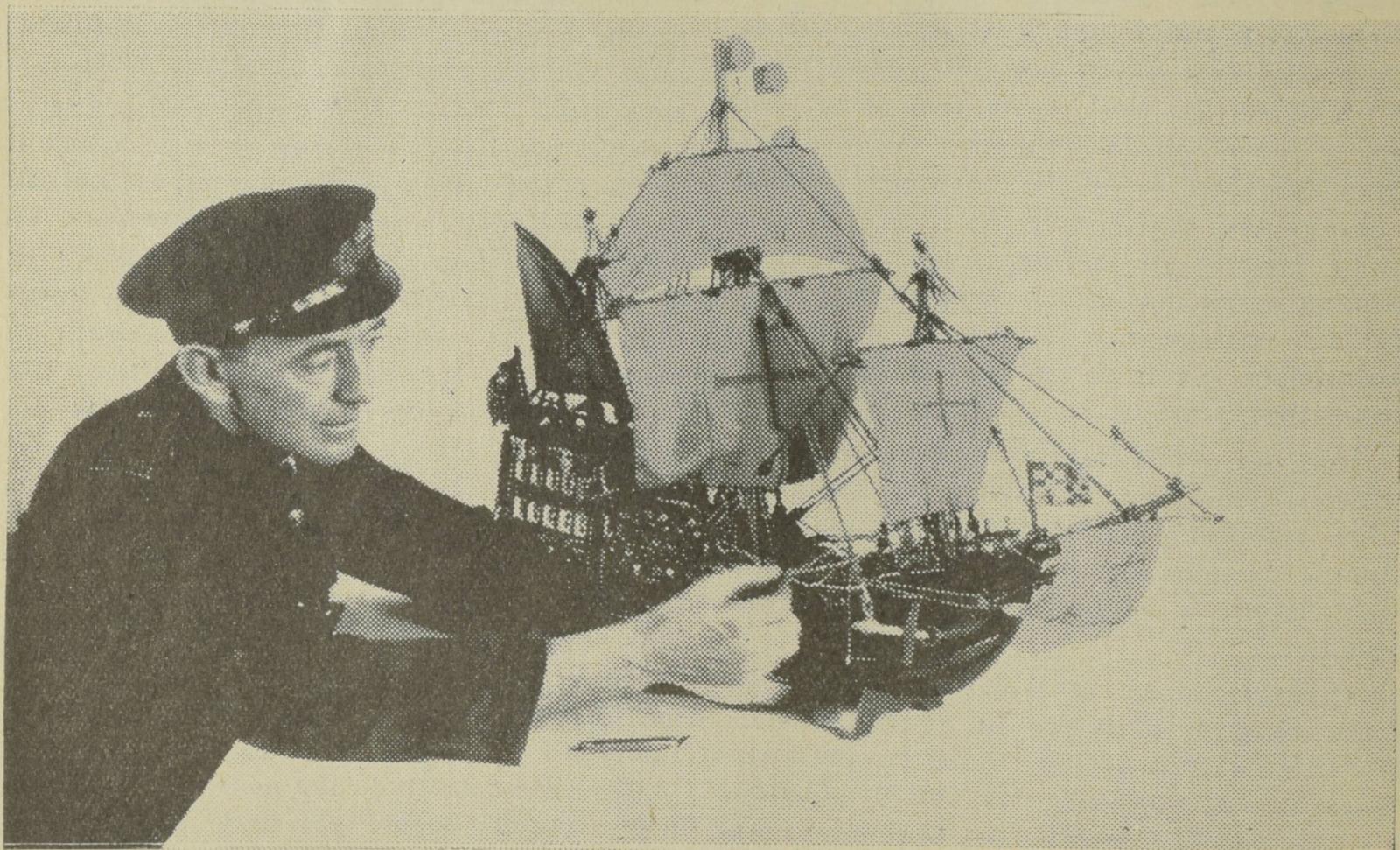
Non, ne nous faisons pas d'illusions. Celui qui veut s'instruire doit travailler, doit donner son effort personnel. Ce serait être naïf que de croire qu'après un cours classique c'est le déluge.

Soyons prudents, en tout cas ; car le jour où nos collèges classiques déformeraient nos enfants pour en faire des petits anglais, ils auraient manqué à leur mission, qui est de fournir à la race l'élite qu'il faut pour se maintenir et se développer.

D'ailleurs, est-ce en France où l'on va apprendre à parler l'anglais ?

Cette discussion n'est qu'un nuage qui passe. Elle nous rendra probablement le service de nous faire réfléchir un peu sur la valeur réelle de nos institutions d'enseignement.

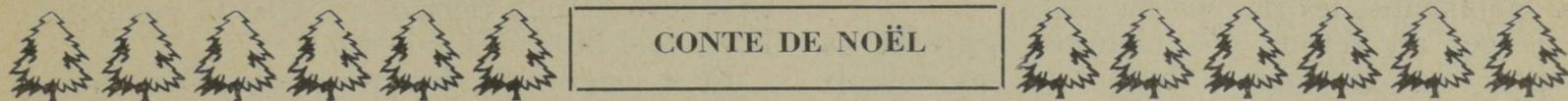
Thomas POULIN.



UN TRAVAIL DE PATIENCE — Reproduction du "Santa Maria", le navire de Christophe Colomb. Travail fait au canif par M. T. McGonigle, premier officier du "Canadian Importer".



LE "POLAJENIK"



CONTE DE NOËL

L y avait déjà longtemps que Serge Rennkoff, le fils de Michel, avait quitté la ferme paternelle. Il y avait longtemps, puisque Nadejda, qui était alors si petite, savait maintenant aider aux travaux du ménage et commençait à faire à l'école des devoirs difficiles.

Mais, comment cela était-il arrivé ? Pourquoi Serge avait-il quitté la maison, un soir d'automne, alors que le ciel tout rouge annonçait la tempête pour le lendemain ?

Oh ! cela s'était passé très simplement.

Serge avait de l'enthousiasme et de l'ambition. Il lui était arrivé ce qui arrive aux jeunes gens qui se croient capables de conquérir le monde et trouvent trop étroite leur vallée natale et trop mesquine la vie laborieuse à la ferme de leur père.

Serge l'avait dit très haut : il ne voulait pas être un paysan. Il voulait aller à Belgrade, étudier pour devenir professeur ou, s'il ne réussissait pas, essayer de faire du commerce. Il pensait bien ainsi faire fortune.

Mais, se livrer au travail des champs, tracer les sillons dans la terre fraîchement labourée, semer, moissonner suivant les saisons, soigner les bêtes matin et soir, s'occuper des abeilles qui bourdonnaient dans la ruche, non ; tout cela ne lui plaisait pas, et, mauvaise tête, il le faisait mal.

Un jour, Michel Rennkoff, son père, et lui-même se trouvaient tous deux aux champs ; comme il n'y avait pas de valets avec eux, Michel Rennkoff avait profité pour faire à Serge des observations sur sa négligence dans les travaux de la ferme.

Serge, alors, s'était emporté, il avait répondu très malhonnêtement et déclaré qu'il en avait assez, que c'était bien fini, qu'il ne resterait pas un jour de plus.

A sa grande surprise, Michel Rennkoff ne s'était pas fâché ; il ne lui avait fait aucune réprimande sur son manque de respect et sa rébellion. Bien plus, il ne lui avait pas défendu de partir. Très calme, il lui avait simplement dit ces mots :

— Tu peux t'en aller Serge. Mais tu dois comprendre que si tu quittes la maison contre ma volonté, il te sera bien difficile d'y revenir.

Puis il s'était détourné, et, penchant vers la terre son visage que le travail du jour avait mouillé de sueur, il s'était remis à la tâche.

Serge, tout interdit, était resté debout, immobile durant quelques minutes. Puis il avait porté ses regards sur les choses familières de la vallée et contemplé longuement la ferme toute proche. La ferme était accueillante ; elle avait abrité jusqu'alors une famille heureuse. Depuis longtemps les Rennkoff vivaient là, avec le même horizon de lumière et de joie, avec la même tâche à accomplir : la tâche très noble du paysan.

Il n'y avait que lui, Serge, pour ne pas se contenter de ce bonheur ; il avait voulu suivre une autre voie, devenir quelqu'un, surtout faire fortune.

Faire fortune ! Cette pensée le ressaisissant avait chassé définitivement toute hésitation. Après avoir préparé un paquet de ses hardes et jeté un dernier regard sur la vallée qu'embrasaient les rayons rouges du soleil couchant, il était parti, comme s'en vont les révoltés.

La petite sœur, Nadejda, ne s'était pas accrochée à son bras, elle ne l'avait pas supplié de rester. Et il n'avait reçu ni la bénédiction de son père ni le tendre baiser de sa mère.

Non ! Il était sorti comme un voleur, franchissant en silence le seuil de la ferme, et sur la route il avait couru, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre la voix qui lui disait au fond du cœur.

— Reviens ! Tu le peux encore, le père t'ouvrira les deux bras.

Certes, le père l'aurait fait, puisqu'il avait, jusqu'après le crépuscule, écouté les mille bruits confus de la campagne, espérant percevoir sur la route le pas de son fils repentant.

Puis, le soir, après le souper, réunissant ses valets dans la grande salle, il leur avait dit d'un ton ferme :

— Mon fils Serge est parti ! Vous n'avez plus qu'un maître.

Marquant bien par ces mots que Serge était désormais un proscrit et que personne ici ne lui devait plus obéissance.

* * *

La petite Nadejda avait grandi. Elle venait d'atteindre ses dix ans. Et, elle n'osait pas

trop se l'avouer, mais quelquefois elle pensait avec angoisse que le départ de Serge était bien lointain et que le visage de l'absent pâlissait dans sa mémoire.

Elle tentait de se souvenir. Alors, comme d'une brume épaisse surgissaient, empreintes de mélancolie, les images du passé.

Serge, au retour des champs, amusait sa petite sœur, la faisait sauter sur ses genoux ou lui racontant des histoires et les vieilles légendes du pays. Quelquefois, il l'emmenait promener dans la charrette et lui donnait les guides. Nadejda était ravie ; elle savait très bien conduire. Et Serge riait de joie. Puis, un jour, sa maman lui avait dit :

— Serge vient de partir...

Et, depuis, il y avait de la tristesse à la ferme.

D'abord, Nadejda n'avait pas compris pourquoi. Elle croyait que Serge reviendrait. Aussi presque chaque soir, elle allait l'attendre au calvaire qui surplombait la route de Belgrade. Mais, toujours, elle revenait seule, déçue.

Puis elle grandit, et en grandissant elle comprit. Elle comprit pourquoi on ne devait jamais parler de Serge devant son père, et pourquoi sa maman pleurait en cachette, le soir. Serge avait fait quelque chose de très mal : il était parti contre la volonté du maître de la maison, il ne reviendrait plus jamais. C'était à cause de cela que ses parents restaient souvent silencieux, comme accablés, et que la ferme toute entière semblait enveloppée de mélancolie.

Tout ce qui concernait Serge, Nadejda l'avait à demi pressenti. Mais si elle le savait maintenant avec certitude, c'est que Danilo, le plus vieux des valets, qui avait servi deux générations de Rennkoff et aimait Nadejda d'une affection de grand-père, lui avait tout raconté.

— Petite, lui avait-il dit un jour, il faut garder le sourire sur tes lèvres et chanter comme chante l'alouette. Il y a du chagrin dans la maison. Aime tes parents pour deux, puisque l'aîné est parti.

Nadejda levait sur le vieillard ses jolis yeux interrogateurs. Alors Danilo se pencha et, tout bas, parce qu'on n'avait pas la permission de prononcer le nom de Serge, il conta le départ du révolté.

— Et le maître, acheva-t-il, est venu à moi le soir quand tout dormait. Il m'a pris par le bras et m'a dit : " Danilo, il y a longtemps que tu es ici. C'est la première fois, n'est-ce pas, que tu vois un Rennkoff révolté contre son père ! Cette nuit, l'héritier ne dormira pas sous le toit de ses ancêtres. Il faut prier pour lui. Viens ! "

Nous sommes partis tous deux, tandis que la tempête soufflait sur les champs. Lui marchait le premier ; il ne tremblait pas, il por-

tait la tête haute et ses yeux brillaient comme deux flammes dans la nuit sombre.

Devant le calvaire, il s'est mis à genoux et, regardant le Christ, il a croisé les bras. Il a prié tout bas au fond de son cœur. Je restai derrière et je priai aussi. Et lorsqu'il a eu fini, il s'est levé et m'a regardé : " Que la volonté de Dieu soit faite ", a-t-il dit.

Et le lendemain, fort parce que Dieu le soutenait, il a repris sa tâche tout seul.

Voilà, mon enfant, ce qui s'est passé conclut Danilo. Tu comprends pourquoi tes parents sont tristes. Toi, chère petite fille, sois leur consolation.

Nadejda fit comme le lui conseillait Danilo. Et maintenant qu'elle connaissait la grande peine de son père et de sa mère, elle souriait toujours, rayon de soleil dans la triste ferme, et, dans le secret de son âme, elle priait pour le révolté.

* * *

Noël vint ! Et Michel Rennkoff, pensant que ce serait le cinquième depuis le départ de Serge, ressentit une violente peine.

Noël en Serbie, c'est la plus grande fête de l'année, une fête de la famille, une fête qui donne lieu à des réjouissances prolongées.

Noël sans Serge, l'héritier, c'était un Noël anormal et sans joie. Déjà quatre fois cela s'était présenté. Déjà quatre fois Michel Rennkoff avait dû aller sans son fils couper le " badnyak " (1) dans la campagne glacée. A l'idée que, cette année encore, la place du fils ne serait pas occupée, Michel Rennkoff éprouvait une impression qui ne pouvait se définir, mais qui semblait voisine du découragement.

Et cependant, il fallait, pour faire honneur au Christ né et ne pas manquer aux traditions de la race, célébrer dignement la fête de Noël. Aussi l'on prépara tout l'avant-dernière semaine de décembre. La ferme ressemblait à une ruche. Chacun travaillait de bon cœur, une chanson aux lèvres. La maîtresse du logis surveillait la toilette de sa ferme. On balayait, on lavait le sol, on frottait les vieux meubles sombres ; on mettait partout plus d'ordre et de netteté que jamais.

Les provisions s'accumulaient aussi dans le garde-manger. On avait salué avec force démonstrations l'arrivée du traditionnel cochon de lait qui est indispensable en Serbie pour bien fêter Noël. Et Nadejda, à la vue de tous ces préparatifs, poussait des cris de joie et battait des mains.

La veille de Noël, avant que la nuit fut venue, Michel Rennkoff prit avec lui les deux plus jeunes de ses valets et partit dans la campagne pour couper le " badnyak ".

Autrefois, c'était Serge qui l'accompagnait,

(1) La buche de Noël en Serbie.

comme lui-même avait accompagné son père et son grand-père chaque veille de Noël. Serge était grand et fort ; il savait bien donner le coup de hache dans l'arbre choisi. Il le faisait en riant, sans souci du froid qui piquait les yeux et paralysait les membres. Mais Serge était loin, cette année encore, et Michel Rennkoff devait recourir à l'aide de ses domestiques.

Pendant l'absence de son mari, Anna Rennkoff avait allumé deux bougies de chaque côté de la porte. Elle prépara aussi le froment, puis le miel du rucher, et Nadejda auprès d'elle elle attendit sur le seuil le retour du maître de maison.

Michel Rennkoff parut bientôt au détour de la route. Aidé de ses jeunes valets, il portait le "badnyak". Lorsqu'il fut arrivé à la porte de la ferme, il le présenta à sa femme. Celle-ci en baisa pieusement l'écorce, et, en présence de tout le personnel, versa dessus le miel et le froment. Puis, la bûche fut livrée aux domestiques, qui allèrent la couper pour la mettre dans le foyer, tandis que Nadejda, en chantant, recouvrait de paille le sol de la grande cuisine.

A part le doux chant de Nadejda, tout s'était passé en silence. En voyant cette morne tristesse qui enveloppait la ferme comme une brume malsaine, le vieux Danilo avait éprouvé une sorte d'angoisse ; aussi, accueillit-il par un sourire de reconnaissance la chanson de la petite Nadejda qui jetait d'un geste vif la paille autour d'elle.

Cependant les domestiques rapportaient le "badnyak" en morceaux. Bientôt, il flamba joyeusement dans le foyer.

Alors Michel Rennkoff s'approcha. Il regarda la belle flamme de Noël qui montait en spirales roses et dorées, éclairant toute la pièce. Il resta longtemps perdu dans sa contemplation. Autour de lui, sa femme, sa fille et les domestiques se tenaient respectueusement et attendaient. Mais Michel Rennkoff ne semblait plus se souvenir de leur présence. Il ne voyait que la bûche de Noël, autrefois messagère de joie, mais qui, aujourd'hui, ravivait son chagrin.

Alors Nadejda s'approcha à pas menus et lui toucha légèrement la main.

— Père ! dit-elle à voix basse.

Rennkoff tressaillit.

— Père mère ! reprit-elle, regardant ses parents l'un après l'autre, vous pensez à Serge. Mais je vais vous dire quelque chose ; j'ai prié pour qu'il revienne... il reviendra.

Un silence impressionnant suivit les paroles de la petite fille. Seul, Danilo souriait. Michel Rennkoff ne faisait pas un mouvement. Alors Nadejda reprit, joignant les mains comme pour une supplication :

— Oh ! s'il revient, père, vous l'accueillerez, n'est-ce pas ?

Le fermier eut comme un geste de violente dénégation. Puis il regarda de nouveau le "badnyak" et se ressaisit.

— Peut-être, dit-il d'une voix contenue en se baissant vers Nadejda pour l'embrasser.

Puis, se mettant à genoux, les bras croisés, il récita d'un ton ferme la prière du soir.

Or, en cette veille de Noël, il y avait à Belgrade un jeune homme qui se trouvait seul sans famille et sans amis. C'était un étudiant. Il était pauvre et avait dû dernièrement vendre sa montre pour acheter de quoi manger. Aussi, bien que ce fût la veille de Noël, il avait le cœur plein de tristesse et d'angoisse. Il tournait et retournait en tous sens son portemonnaie ; il l'ouvrait et le fermait, visitait une à une toutes ses poches : il n'arrivait pas à retrouver un para. Sa petite fortune étalée sur la table devant lui se montait à quelques dinars. Se voyant si pauvre, il avait espéré découvrir quelque monnaie égarée. Mais son espoir avait été déçu.

D'ailleurs, ce n'était pas tant cela qui le rendait si triste, c'était la solitude. Il se souvenait qu'autrefois il avait passé de joyeux Noëls dans sa famille, et qu'à ces Noëls on n'oubliait aucune des coutumes traditionnelles. On faisait brûler le "badnyak" dans l'âtre, on passait pieusement la veillée dans le jeûne ; le jour de la Nativité du Christ on recevait et hébergeait le "polajenik", envoyé du Seigneur, et plusieurs jours après on mangeait encore les provisions rassemblées pour la fête de Noël.

Mais l'étudiant se disait que tout cela était bien loin. Un jour, il était parti pour faire fortune. Il était parti contre la volonté de son père. Ce n'était pas méchanceté ou ingratitude de sa part ; il aimait et vénérât son père. Mais il croyait vraiment revenir riche un jour et faire partager ses richesses aux siens.

Or, à Belgrade, il n'avait pas trouvé la richesse. Il avait, au contraire, dépensé peu à peu ce qu'il possédait, et perdu en même temps toutes ses illusions.

Alors, n'osant retourner chez ses parents, il s'était résigné à vivre une vie toute différente de celle de ses rêves.

Il étudiait, se disant que la science peut suppléer à la fortune. Il travaillait la nuit, et le jour, faisait tous les métiers. Suivant les circonstances, il portait les colis, ouvrait les portières, faisait les commissions. Tout cela et bien d'autres occupations lui rapportaient de quoi se nourrir frugalement et acheter quelques livres indispensables à ses études.

Mais c'était un jeune homme courageux ; il faisait contre mauvaise fortune bon cœur et acceptait en riant sa vie misérable. Après tout il l'avait voulue. Il eût pu rester chez son père,

y être honoré et obéi ; il avait préféré autre chose. S'il était maintenant pauvre et malheureux, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Ce soir-là, cependant, le découragement l'avait saisi. Il considérait tristement sa pauvre chambre d'étudiant et sa cheminée sans feu. Et, pour chasser sa tristesse, il sortit.

Dans la ville, régnait l'animation des veilles de fêtes. Les étalages des magasins étaient brillamment illuminés, et la joie se lisait sur tous les visages. Les passants, frileusement emmitouffés dans leurs fourrures, rentraient chez eux les bras chargés de paquets.

Toute cette gaieté fit mal à l'étudiant, et lui rappela sa propre misère. Il songea qu'il n'avait même pas de quoi fêter dignement Noël, et que pas un ami ne le consolait. Car ces camarades, les autres étudiants, étaient dans leurs familles et ne se souciaient pas de lui.

— Je suis plus à plaindre que le plus misérable scieur de bois, se dit-il, Mais c'est de ma faute, et je n'ai droit à la pitié de personne.

Il erra dans les rues sous la clarté d'or des réverbères. Le froid était très vif, la bise soufflait âprement et pénétrait à travers les pauvres habits de l'étudiant.

Désespéré, il entra dans une église comme à son dernier refuge. L'église était sombre et chaude ; elle semblait accueillante. Il y avait longtemps que le jeune homme n'était pas venu dans un lieu de prières. Il se laissa tomber à genoux sur les dalles, et, le visage dans ses mains, tenta de rassembler ses idées.

Tout d'abord, il ne pensa à rien. Il ne sentait que le bien-être de l'atmosphère tiède. Puis, peu à peu, il se rappela ses prières d'autrefois, quand sa mère lui faisait joindre les mains devant le Christ. Sa mère était douce et pieuse. L'étudiant l'avait aimé de toutes ses forces ; il l'aimait encore, mais il lui avait fait de la peine, et ne pouvait plus penser à elle sans être torturé par le remords. Il se dit qu'aujourd'hui elle devait être bien triste à cause de lui, et que, peut-être, elle passerait Noël dans les larmes.

Puis, il se rappela son père, qu'il aimait aussi, mais qui lui faisait peur. Souvent, depuis son départ, il s'était dit : " Je reviendrai à la maison. " Et la pensée de son père l'en avait toujours empêché, il n'osait pas.

Il y avait encore là-bas une petite sœur, dont il avait fait autrefois toutes les volontés, une petite sœur aux grands yeux étonnés et joyeux, qui aimait à jouer avec lui.

Il y avait les vieux domestiques, l'un surtout qu'on nommait Danilo, qui lui avait appris plus de choses que ne lui en apprenaient maintenant les livres dans lesquels il étudiait. Mais, ces choses-là, il les trouvait absurdes, et il s'était empressé de les oublier. Il aurait voulu, maintenant, les savoir encore, car il com-

prenait qu'elles avaient fait la force et la richesse du vieux domestique et de son père lui-même. Tandis que, pour les avoir oubliées volontairement, il était à présent pauvre et misérable.

Puis l'étudiant songea que tous ceux qu'il avait aimés devaient être tristes ce soir, que la belle fête de Noël serait gâtée pour eux, et cela à cause de lui qui était parti sans réfléchir à leur peine.

A cette pensée, l'étudiant frémit et ressentit une grande détresse. Il ne pouvait supporter l'idée qu'il faisait souffrir les siens. S'il n'avait pas pensé à cela plus tôt, c'est qu'il était léger et étourdi et que ses propres soucis l'avaient déjà beaucoup préoccupé. Mais, maintenant qu'il rentrait en lui-même, il se tournait d'instinct vers les êtres chers.

Il regarda l'autel : " Je pourrais revenir à la maison, se dit-il, mais je crains que mon père ne veuille pas me recevoir. "

Il implora Dieu et pria comme il n'avait jamais prié, même tout petit à côté de sa mère. Et il eut une idée lumineuse, certainement la réponse à sa prière. Alors il se leva précipitamment, puis retomba à genoux.

— Oh ! mon Dieu, dit-il, je sais que je suis coupable envers vous et mes parents. Mais je ne veux pas l'être plus longtemps. Seigneur, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? Et eux... eux ne me repousseront pas. On ne refuse pas l'entrée de la maison, le jour de Noël, au " polajenik ".

Après ces mots, il se leva de nouveau, et ayant jeté un dernier regard sur le Christ de l'autel, il sortit et s'enfonça dans la nuit froide.

* * *

Le matin de Noël, Michel Rennkoff alla entrebâiller la porte de la ferme. Il regarda un instant au dehors.

La coutume serbe veut qu'un maître de la maison reçoive et accueille comme un membre de sa famille le premier passant qui, le jour de Noël, se présente chez lui, car c'est le " polajenik ", l'envoyé du ciel. Tous les ans, le " polajenik " était reçu ainsi à la ferme Rennkoff et retenu jusqu'au soir du jour solennel.

Or, voici que Michel Rennkoff, posant son regard sur la route froide et blanche, aperçut quelqu'un qui surgissait de la brume. Un vagabond, sans doute ! Il marchait lentement et la tête baissée vers la terre — autant du moins, qu'en put juger le fermier, car il était encore très loin. Peut-être serait-ce lui, l'hôte du jour de Noël, le " polajenik " !

Mais quoi ! Il sembla soudain à Michel Rennkoff qu'il le reconnaissait. Oui ! Il connaissait cette démarche cadencée, cette manière de marteler le pas. C'était Serge, son cher fils,

qui revenait. Michel se raidit contre un frémissement d'émotion qui le saisissait et regarda encore. Il n'y avait que le port de tête qui ne fût pas celui de Serge. Autrefois, Serge marchait toujours le front haut, les yeux vers le ciel ; jamais il ne regardait en bas. Sans doute, les événements l'avaient-ils brisé, lui, le garçon fier et impatient, qui se croyait en mesure de tout dominer.

Michel Rennkoff recula dans l'ombre de la pièce. Si Serge entrait ici, le recevrait-il ?... Non ! Oh ! non. C'était impossible ! On ne pardonne pas à une ingratitude comme celle dont il avait fait preuve. Mais le jour de Noël, pourtant...

Michel n'eut pas le temps de résoudre la question. On frappait à la porte.

Renkoff ouvrit.

Serge se présenta, Serge, mal vêtu, mal chaussé, maigre et pâle, mais dont le visage s'illuminait d'une lueur joyeuse. Serge ne se jeta pas à genoux devant son père, il n'implora pas son pardon. Non ! Il dit seulement d'une voix grave la phrase que prononce tout " polajenik " se présentant au seuil d'une maison :

— Christ est né !

Renkoff, stupéfait, regardait son fils. Ainsi il voulait être le " polajenik ". Il devenait donc impossible de lui refuser l'entrée de la ferme. Alors, sans vouloir s'avouer une joie secrète, Michel ouvrit les bras à l'envoyé de Dieu.

— En vérité, il est né, répondit-il en l'étreignant.

Noël fut joyeux cette année-là, joyeux comme autrefois lorsque Serge était encore à la ferme. Il y eut dans la grande salle, toute en fête, une animation inaccoutumée.

Et tout le jour, Serge jouit sans arrière-pensée de son retour dans la famille. Son cœur se dilatait au contact des siens. Il le sentait redevenir jeune et enthousiaste ; il croyait avoir dix-huit ans, comme l'année de son départ.

De sa faute, on n'en parlait pas. Est-ce qu'on parle au " polajenik " de sa vie antérieure ? Est-ce qu'on lui pose des questions sur son passé ? Serge était le " polajenik ", l'hôte envoyé par le Seigneur, accueilli avec le sourire et traité comme un visiteur de choix.

La petite Nadejda, qui avait bien reconnu son grand frère, s'était blottie sur ses genoux après le repas et ne voulait plus le quitter, dépensant en un jour toute sa tendresse fraternelle si longtemps comprimée.

Anna Rennkoff regardait avec tendresse son cher fils revenu. Sur ses lèvres pâlies par une attente de cinq années, un sourire se dessinait un sourire de joie radieuse et d'indulgence.

Elle se disait que Dieu avait exaucé en ce jour de Noël la prière innocente et pure de la petite Nadejda.

Le vieux Danilo, assis près du foyer, se chauffait à la flamme claire du " badnyak ". Il songeait. Peut-être n'avait-il jamais vu pareil bonheur à la ferme, et pourtant, Dieu sait s'il servait depuis longtemps chez les Rennkoff. Alors, il se réjouissait, lui aussi, contemplant en silence le foyer de Noël.

Mais, Michel Rennkoff était pensif. Son fils n'avait pas repris sa place à la ferme. Non ! Il était seulement le " polajenik ". Il avait trouvé ce moyen de se retremper, de reprendre courage. Mais, sans doute, ce soir, il repartirait comme il était venu, et peut-être le cœur lourd sans se l'avouer. A moins que...

Mais non, Serge l'orgueilleux ne savait pas demander pardon, et s'il ne s'humiliait pas, il était bien certain qu'il ne pourrait rester.

Et, avec effroi, Michel voyait le jour s'enfuir. L'ombre enveloppait maintenant la campagne glacée, elle pénétrait dans la pièce. Mais bien vite on alluma, et la gaieté des valets se fit plus bruyante.

A mesure que le temps passait, Serge semblait devenir perplexe. Visiblement, il ne savait ce qu'il ferait tout à l'heure au moment de partir. Et justement, la petite Nadejda, qui lui disait d'un ton câlin en l'embrassant :

— Et maintenant, tu resteras toujours, mon Serge, n'est-ce pas ?

Serge, ne répondit pas, et Danilo, se levant alors, s'approcha du frère et de la sœur. Il posa sur l'épaule de Serge sa main rude que le travail quotidien avait durcie et crevassée :

— Garçon, dit-il à mi-voix, attention à ce que tu vas faire. Il y a des minutes pénibles dans la vie, mais après, la joie revient. Et souviens-toi que le Christ, qui était Roi, a voulu s'humilier jusqu'à naître dans une étable.

Nadejda leva la tête pour regarder Danilo, qui prononçait des paroles si étonnantes. Mais Serge comprit, lui, et remercia d'un sourire le vieux valet. Puis, il resta pensif jusqu'à l'heure du dîner.

Lorsque le repas fut terminé, Serge se leva et alla vers Michel Rennkoff.

— Mon père, dit-il, je devrais ce soir quitter votre demeure hospitalière et regagner ma solitude, emportant le souvenir de vos bontés. Mais je ne le ferai pas.

Il s'interrompit et tomba à genoux devant son père.

— Je veux vous demander pardon devant tous de ma conduite à votre égard. Je sais que ma faute est grande, mais votre bonté l'est aussi, et, à cause de cela, vous voudrez bien accueillir votre fils repentant.

Michel Rennkoff se taisait et regardait à ses pieds Serge courbé par l'humiliation.

— Ayez pitié de moi, reprit Serge d'une voix altérée, de moi... et de ma mère, ajouta-t-il en regardant Anna Rennkoff qui se tenait derrière, pleine d'angoisse.

Alors, le fermier eut comme un grand geste de pardon pour celui qui avait eu le courage de reconnaître publiquement sa faute. Il releva son fils et l'étreignit longuement sans dire un mot. Ensuite, il le poussa doucement vers Anna Rennkoff. Et dans les bras de sa mère, Serge pleura.

Les valets, silencieux et graves regardaient leurs maîtres avec un respect ému.

— Dieu soit loué ! songeait Danilo, j'ai vu l'héritier revenir à la ferme ; je puis mourir à présent.

Mais la petite Nadejda secoua l'émotion générale :

— Allons, s'écria-t-elle, en battant des mains, il faut rire et chanter puisque mon frère est revenu pour toujours... Ah ! mais d'abord il faut remercier le bon Jésus qui l'a ramené. Voulez-vous ?

— L'enfant a raison, dit gravement Michel Rennkoff. Récitons l'action de grâces.

Et tous à genoux — Nadejda près de Serge — dirent la prière du soir de Noël.

M. TH. BOUILLET.

(Le Noël)

Un caillou noir !

(Hommages à M. l'abbé O'Bready, professeur de chant au Séminaire de Sherbrooke.)

EN quelques semaines tout le monde chrétien s'empressera auprès d'une crèche pour adorer un Enfant. Pour ce qui nous touche de plus près, notre peuple, dans les églises de notre pays, va se recueillir dans l'attente du "Désiré des nations".

N'importe-t-il pas, au plus haut point, que ce recueillement et que ces adorations soient augmentés et intensifiés par des cantiques qui en soient de véritables ? En effet, il appartient à la musique, à qui "il a été donné, selon Victor Cousin, de remuer et d'ébranler l'âme", et à la poésie, qui est la synthèse de presque tous les arts; réunies ensemble dans le cantique sacré, d'apporter leur grande part afin que "le seul Maître des esprits et des coeurs", trouve les esprits et les coeurs plus totalement à Lui, en l'anniversaire de sa venue ici-bas !

Mais, si la musique religieuse doit édifier, ce n'est pas là, la principale raison de son existence. De fait, le chant d'église doit surtout être une prière à Dieu, et dès lors, en renfermer toutes les qualités : sentiments réels d'adoration et d'amour.

*

* *

Dans cet article, je veux donner contre deux noëls, malheureusement trop répandus, encore

qu'interdits dans certains diocèses, soit à cause de la forme ou du fond de la musique ou des paroles, qui ne méritent que d'être bannis de la maison de Dieu. Ces deux noëls sont *Nouvelle Agréable*, et le *Noël d'Adam*.

I

On a longtemps cru ici au pays, que la musique de *Nouvelle Agréable* était de Mozart. M. Ernest Myrand, dans *Noëls Anciens de la Nouvelle France*, nous raconte la déception qui fut sienne à la découverte de l'auteur véritable, Herr J.-H. Naegeli, né à Zurich, en 1768, et décédé à la même place, en 1836.

Pour s'en consoler, Myrand affirme que l'ariette en question demeure intrinsèquement la même : "son rythme en sera-t-il moins franc, sa mélodie moins colorée, son refrain moins alerte, et son couplet moins gai ?"

Vraiment, M. Myrand, je ne croyais pas que c'était là, les conditions essentielles d'un cantique d'église, d'un Noël religieux ! J'opine plutôt avec M. L.-A. Muzette qui s'emportait contre ce Noël.

Dans *Le Courant Musical* (24 déc., 1927), qu'il rédige pour *L'Action Catholique* de Québec, il écrit : "L'air de *Nouvelle Agréable* n'est pas un Noël. C'est celui d'une chanson à boire de l'allemand Naegeli, contemporain de Mozart... Du reste, le caractère guilleret de la mélodie tranche sur les airs de Noël et décèle son origine profane." (1)

Comme la mélodie, les paroles authentiques de cette chanson à boire, dues à Jean-Martin Ustéri, concitoyen et contemporain de Naegeli, prouvent qu'elle n'était pas née pour devenir chant d'église. Le dernier verset et le refrain que voici nous en fournissent un suggestif résumé :

VERSET

"L'Amitié ! elle est le plus beau lien de la vie !
— Trinquons, frères, buvons loyalement, la main
dans la main. C'est ainsi que l'on atteint joyeu-
sément et sans fatigue, la *Meilleure Patrie*."

REFRAIN

"Jouissez de la vie pendant que la lampe brûle
encore, cueillez la rose avant qu'elle se fane."

Il y a bien loin de tout ce médiocre, aux majestueuses beautés des musiques liturgiques composées par des artistes-saints ; de là, il y bien loin aussi, à la simple et pure beauté des vieux noëls comme *Silence ciel*, et d'autres du même aloi ! Et pour terminer ces réflexions, n'est-ce pas souve-

(1) Le volume de Myrand, *Noëls Anciens de la Nouvelle France*, contient en entier, et les paroles, et la musique, du texte original, et même "la gravure qui l'enlumine et qui est des plus suggestifs pour les disciples de Bacchus."

rainement inconvenant — ou ignorant — que d'offrir à Dieu les restes d'une chanson soularde, même apprêtée en Noël religieux? Il convient donc de souhaiter à cause de ses débuts, à cause de la mélodie elle-même, que *Nouvelle Agréable* soit bientôt irrévocablement expédiée *ad patres!* Il n'appartient à nous que d'y voir!

II

Étudions maintenant un autre Noël qu'on ne devrait jamais trouver au répertoire sacré: le *Noël d'Adam*.

C'est grâce à M. Ernest Gagnon qui l'avait entendu pour la première fois à la messe de minuit, Noël 1857, dans une église de Paris, que ce morceau fut lancé, l'année suivante, au Canada. *Minuit, Chrétiens*, fut d'abord chanté à la première messe de Noël, à Sillery, ensuite à la messe solennelle du jour à l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec, desservie à cette époque par le futur Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke. Ce cantique a provoqué la polémique presque sur-le-champ, surtout entre un correspondant au *Journal de Québec*, et un journaliste attaché à *L'Ère Nouvelle* des Trois-Rivières. Le premier n'en voulait pas; l'autre prétendait que c'était le plus beau chant religieux composé sur "la boule-ronde" depuis nos premiers parents!

Comment cette dispute s'est-elle terminée? C'est M. Gagnon lui-même qui nous renseigne: "Le Québécois avait raison gauchement; le Trifluvien avait tort habilement, et la forme l'emportant sur le fond, ce fut celui qui avait raison qui passa pour battu." (2)

Par un heureux retour des événements, si je ne me trompe, c'est précisément dans le diocèse des Trois-Rivières, que ce Noël est aujourd'hui défendu! Mais en quoi ce malheureux cantique mérite-t-il pareilles sévérités?

Au point de vue purement artistique, le *Noël d'Adam* n'a certes pas les défauts de *Nouvelle Agréable*. J'irai plus avant, et jusqu'à admirer avec M. Ernest Laut, "son rythme si large et si pur et la première strophe, dont l'inspiration est vraiment d'un poète." (3)

Nonobstant, je maintiens qu'il devrait disparaître de nos églises. Et cela, parce que la marque essentielle de la prière lui manque: la sincérité! Pour vous convaincre, qu'il me suffise de vous en dresser l'historique.

L'auteur, Cappeau de Roquemaure a versifié ce Noël, la nuit du 25 décembre 1846, alors qu'il était en voyage sur la diligence d'Avignon. Ce poète, qui signait grandiloquemment ses élocutions, "Cappeau de Roquemaure", n'était autre que M. Placide Cappeau, maire du petit village de Roquemaure du département du Gard. Ancien négociant en vins, socialiste, libre-penseur et voltairien, Placide cumulait avec un rare bonheur toutes les qualités qui font l'heureux compositeur de musique sacrée!...

Un an plus tard, pour chatouiller la vanité d'une femme (qui pût ainsi faire valoir sa belle voix auprès des bourgeois du village), le poème de Cappeau fut mis en musique. Un chrétien "à gros grains", M. Adolphe Adam s'en était chargé. La santé ruinée, découragé par l'échec du Théâtre Lyrique qu'il avait fondé, le musicien dut écrire cette composition allité.

Enfin, dans l'église paroissiale de Roquemaure, en la Nativité de Notre-Seigneur, 1847, le *Noël d'Adam*, chanté par la femme pour qui il avait été composé, remportait son premier succès!

Toutefois, malgré sa vogue, malgré la piété même que parfois il inspire, ce Noël ne devrait plus se chanter! En vérité, peut-on sincèrement estimer que ce poème s'est élevé du cœur de l'écrivain en signe d'adoration, comme l'encens du sacrifice qui monte devant l'autel? Et l'air, si beau soit-il, faut-il croire en ses accents, quand on sait en quelles circonstances il est né, et que la vie même du compositeur en est un froid démenti? Faut-il véritablement penser que Dieu est satisfait des vaines louanges d'un libre-penseur et d'un tiède?

Et puis, chanter les oeuvres de semblables gens, n'est-ce pas rendre hommage à leur talent, à ce talent qui a si souvent travaillé à la gloire de tout, hors Dieu lui-même? N'est-ce pas laisser entendre, qu'il y a carence d'artistes chrétiens de valeur, et qu'il nous faut en aller "chaparder" dans les cabarets, à l'Opéra Comique, ou dans les salons de quelques pieux voltairiens?

Non, non! par son origine, par les motifs qui ont suscité sa composition, par respect de nous-mêmes, le *Noël d'Adam* ne mérite que d'être exclu du temple de Dieu!

* *

Tout compris, ces deux Noëls, *Nouvelle Agréable* et le *Noël d'Adam* doivent disparaître à jamais de la splendeur de nos fêtes de Noël pour deux raisons majeures: parce qu'ils n'aident pas à approcher les esprits et les cœurs de Dieu ou encore parce qu'ils manquent des qualités de la véritable prière!

L'histoire nous apprend que chez les anciens Grecs, on ostracisait tout citoyen suspect, c'est-à-dire, qu'on le bannissait pour dix ans. Ce jugement se rendait par le peuple, qui déposait, soit un caillou noir, si l'accusé devait être condamné, soit un caillou blanc, dans le cas contraire.

A tous, je demande, lorsque, vous aurez l'occasion de déposer votre vote dans l'urne de l'opinion publique, au sujet de ces deux faux-Noëls, d'y jeter un caillou noir, auquel vous aurez d'abord eu soin d'ajouter: "Pour toujours!"

JEAN IOTA.

Biddeford, Me, 30 novembre 1930.

(2) *Feuilles Eparses*, p. 301.(3) *La Lyre*, No 56, déc. 1927, Montréal.

La crèche de Pégoulas

Les paroissiens de Pégoulas reprochaient à leur curé de prêcher trop longtemps, de chanter du nez et de porter une soutane verte.

Or, ces trois griefs, les deux premiers étaient colomnies pures, et le troisième tournait à la louange du saint homme.

Jugez-en vous-même. Jamais son prône n'avait duré plus d'une demi-heure. Encore le supprimait-il, quand les "magnans" venaient à la "briffe."

Eh bien ! ceux de Pégoulas prétendaient que c'était encore trop, les mécréants ! et sous ce prétexte manquaient la messe comme des païens.

Ne parlons pas des vêpres ; on n'y voyait que le sacristain, les enfants de chœur et la bonne du curé. Tous les autres affirmaient audacieusement que leur curé chantait du nez. Certes, il n'avait pas besoin de son nez pour chanter le brave homme ! Son gosier suffisait du reste. Lorsqu'il entonnait le *Confiteor*, les mouches cessaient de bourdonner et les araignées de filer, dans toute l'étendue de la grande nef, tant de bestioles savouraient le plaisir d'écouter jusqu'au bout la suite de psaume.

Quant à la soutane verte, mon Dieu, il y avait du vrai...

Mais qu'y faire ? On sait que le mérinos, avancé en âge, au lieu de devenir gris ou blanc comme les gens, tourne de préférence au vert. Est-ce à dire que les personnes à cheveux blanc ou gris soient moins respectables ? Alors, pourquoi les soutanes vertes cesseraient-elles de l'être, surtout si elle ne révèlent pas une tache, et que les trous des coudes aient été soigneusement reprisés ?

D'ailleurs, il n'y pouvait rien, le pauvre curé. Dans un budget squelettique et anémié comme le sien, — surtout depuis la loi de séparation, — on n'évolue pas aussi à l'aise qu'à travers les cinq milliards du budget de la République.

Lorsqu'il avait payé son boulanger, sa bonne et ses impôts, soldé l'abonnement de son journal et distribué leur part aux nécessiteux, il ne lui restait guère les moyens que d'acheter une soutane tous les dix ans et un chapeau tous les quinze. De l'affaire, vous comprenez, les soutanes tournaient au vert et les chapeaux se nuançaient de rouge.

Et ceux de Pégoulas prétendaient orgueilleusement que leur curé leur faisait honte. Ils s'en autorisaient pour ne plus venir à

l'église que trois fois l'an : à Pâques, parce que c'était Pâques, à la Toussaint, à cause des morts, et à Noël, pour voir la crèche, qui était du reste toujours la même.

*

* *

Désireux de les ramener à de meilleurs sentiments, le curé de Pégoulas s'avisa d'un stratagème.

Il profita de la Toussaint pour leur donner un beau sermon sur les défunts. Son sermon toucha jusqu'aux plus endurcis et provoqua même, assure-t-on, les larmes d'un gendre, en deuil de sa belle-mère, — ce qui prouve qu'au fond tous avaient bon cœur.

Les voyant bien disposés, le curé leur fit part ensuite d'un projet peu ordinaire :

" Mes frères, dit-il, j'aurai probablement le regret de ne plus vous revoir jusqu'à Noël. Il faut donc, en terminant, que je vous confie une idée qui m'est venue et qui peut rendre notre commune célèbre et admirée.

Les personnages en cire de notre crèche sont bien défraîchis ; de plus, on en voit autant partout.

Si vous y consentiez, nous organiserions une crèche *vivante*. Au lieu de simples statues, il y aurait, pour représenter l'Enfant Jésus, la sainte Vierge, saint Joseph, les Rois mages, les bergers et les anges, des personnes humaines en corps et en âme, qui ne seraient autres que vous-mêmes.

Voici comment on répartirait les rôles. Pour l'Enfant Jésus point de difficultés : tous les enfants baptisés et de moins d'un an sont aptes à le figurer. Il suffira que les mamans s'entendent entre elles pour désigner celui qui aura l'honneur d'être installé dans la crèche.

Quant aux autres personnages, il faudrait choisir, pour les représenter, des acteurs de vie et mœurs irréprochables et qui, même au physique, donneraient la plus exacte idée des saints dont ils tiendront la place.

Vous vous connaissez entre vous mes frères, mieux que je ne vous connais. Je vous laisserai donc le soin de vous répartir les rôles. Ce soir, les mamans se réuniront au presbytère pour choisir l'Enfant Jésus. Les dames et les demoiselles se réuniront dimanche prochain dans notre salle des œuvres pour désigner la Sainte Vierge et les saints Anges.

Enfin, le dimanche suivant, les hommes tiendront leur réunion afin de trouver un saint Joseph, des Rois Mages et des bergers.

Après cela, nous aurons tout le temps de tailler, d'essayer et de coudre les costumes, puisque nous n'aurons que des attitudes, c'est-à-dire des rôles muets.

Ne pensez-vous pas comme moi, mes Frères, que cette innovation va mettre en relief Pégoulas ? Dès la première représentation, les paroissiens de Montchorel, de Vizanet, de Barbenteil se précipiteront ici. Ça se dira au loin. D'autres accourront d'un peu partout. On viendra voir la crèche de Pégoulas, comme on va voir jouer la Passion à Oberammergau.

Ce sera pour le pays une source de bien-être, et, pour les pèlerins et touristes, ainsi que pour vous-mêmes, une source d'édification, — double grâce que je vous souhaite de tout mon cœur.”

Le soir, le lendemain et la semaine entière, on ne parla que de l'idée du curé.

Les aubergistes supputaient d'avance leurs profits futurs, le reste de la population escomptait un rôle, chacun se drapait en désirs dans un magnifique costume, et encaissait, en imagination, les applaudissements des foules.

Et puis, quel honneur pour la paroisse ! Et quand la célébrité serait venue, quelle gloire pour Pégoulas !

Ah ! pour sûr, ils en crèveraient de dépit, ceux de Vizanet, ceux de Montcherel, ceux de Berbenteil. Mais ce serait bien fait ? N'avaient-ils pas nargué sans pitié les Pégouliens, ceux de Vizanet, quand ils construisirent leur fameux pont sur un ruisseau, et ceux de Montcherel, lorsqu'ils bâtirent leur caserne de deux sous, et ceux de Barbenteil, à l'époque où ils érigèrent leur halle en zinc ou en fer blanc ?

Et dire qu'il avait fallu tout subir, dans un humiliant silence, puisqu'on ne possédait à Pégoulas, ni rivière à coiffer d'un pont, ni gendarmes à doter d'une caserne, ni marché à protéger contre les averses.

Mais vaï ! on allait se rattrapper cette fois ! Bé oui, il en avait eu une fameuse d'idée, le curé... Quel homme intelligent, ma fine !

On verrait sous peu dans son église la première crèche de Provence et probablement du monde.

* * *

Après les vêpres, cinq mamans débouchaient dans la cour du presbytère, tenant chacune sur le bras un nourrisson de moins d'un an.

La mère du plus âgé, frais poupard de onze mois, déclara sans ambage, pendant qu'on les introduisait :

“ Hein ! faudrait-il aller plus loin pour en trouver un plus beau que celui-là ?

— Plus gros peut-être, rectifia sa voisine, mais il est un peu fort pour représenter un enfant qui vient de naître.

— Ah ! oui, vous dites ça pour le vôtre qui n'ouvre pas seulement les yeux. Trop petit ! ça ne fait encore que baver.

— Eh bien ! le mien qui a huit mois et des yeux du séraphin, qu'en dites vous ? interjecta la maman d'un troisième.

— Ferait aussi bien qu'un autre, mais pas assez gracieux, ma mie : il pleure du matin au soir.

— Le mien ne pleure jamais, observa la quatrième bonne femme.

— Possible, mais il n'a pas un cheveu...

— Tenez ! s'écria triomphalement la cinquième, en arrachant la coiffe du sien, vous ne direz pas que celui-là n'a point de cheveux ; ils remplissent son bonnet.

— C'est vrai ! seulement il est bien pâle, le pauvre petiot, remarqua l'impitoyable critique. On dirait un Enfant Jésus saigné.”

Le Curé qui n'avait jusqu'alors soufflé mot, comprit vite que le débat risquait de s'éterniser, de s'envenimer et dans la plus heureuse hypothèse, de faire quatre mécontentes.

“ La perfection n'est pas de ce monde, mes braves femmes, affirma-t-il judicieusement, mais si l'on peut reprocher à chacun de ces innocents quelque défaut matériel, ils ont tous du moins une petite âme sans tache et sont aptes, par conséquent, au même degré, à siéger dans la crèche. Je vous propose donc de les employer tous les cinq à tour de rôle, et par rang d'âge. Chacun y passera une heure puis cèdera au suivant la place.”

Ce jugement de Salomon contenta tout le monde.

Les cinq mamans qui jetaient déjà sur leurs chignons réciproques des regards belliqueux, s'en furent, ravies, coucher, chacun dans son berceau, le plus bel Enfant Jésus qu'il y eût au monde.

* * *

Huit jours plus tard, à l'assemblée des dames et des demoiselles, le débat fut plus orageux encore. Et pas d'arbitre pour dirimer les controverses : sous prétexte de n'influencer personne, le curé n'y parut point.

Comme de juste, on proposa d'abord la présidente de la Congrégation des enfants de Marie.

“ Bien brave fille ! observa narquoisement une étourdie, mais elle a le nez trop long.

— C'est parce que tu as un nez où il pleut dedans, que tu trouves trop long celui des autres, riposta, non sans aigreur, la mère de la présidente.

— C'est parce que c'est la vérité. Vous n'aurez qu'à la choisir pour Mère de Dieu, et je vous garantis que celles de Barbenteil n'ont pas fini de s'en moquer de votre Sainte Vierge !”

L'argument était sans réplique. . . On lança un autre nom.

“ Celle-là, chuchota une grand'mère, n'a pas le nez trop long, mais c'est la réputation qui est un peu courte.

— En effet, elle danse aux vogues ! . . .

— Oh ! alors, les mauvaises langues de Montchorel ne manqueraient pas de dire que nous avons pris pour Sainte Vierge une Hérodiane. ”

Il fallut se rebattre sur une troisième candidate. Mais à peine son nom prononcé :

“ Bonnes âmes, y songez-vous ? demanda une femme savante. Voyez-vous pas qu'elle est blonde ? Et tout le monde sait que la Sainte Vierge était brune. C'est écrit au livre des Cantiques. ”

Qu'objecter à un texte de l'Écriture ? La demoiselle blonde ajouta d'emblée un anneau à la chaîne de ses espérances trompées, comme dit Bossuet.

Et pour sa consolation, elle ne fut pas la seule !

Pendant cinq quarts d'heure toutes les filles et femmes de Pégoulas passèrent, l'une près de l'autre, sur la sellette, mais on les jugea impitoyablement ou trop grandes ou trop petites, ou trop grosses ou pas assez, quelques-unes trop jeunes, un bon nombre trop vieilles, sans parler d'une foule de particularités physiques ou morales, qui obligeaient pour telle ou telle, à poser la question préalable.

Mais il n'y avait donc que les laiderons à Pégoulas ?

Point du tout ! Il y avait seulement des femmes qui jugeaient des femmes, et un curé qui était un naïf, à moins qu'il ne fût un finaud.

Quoi qu'il en soit, on se sépara sans avoir pu s'entendre. Le choix restait à faire.

*

* *

En dépit de l'insuccès des femmes, les hommes se réunirent le dimanche suivant.

Les réunions électorales, ça les connaît, les hommes ! Il semblait donc qu'en un tour de main ils dussent élire deux saint Joseph pour un, cinq ou six rois mages au lieu de trois, et des bergers aussi nombreux que ceux de la Camargue.

Ah bast ! Vous croyez ça, braves gens ? Mais vous ne songez pas qu'il est beaucoup plus difficile de trouver un saint Joseph qu'une Sainte Vierge.

Il faut d'abord un homme d'âge. Voilà, du coup, tous les jeunes écartés.

Pourtant, il ne le faut pas trop, trop vieux. Il aurait l'air d'être le père de la Sainte Vierge, et on le jugerait incapable d'aller à pied jusqu'en Egypte.

La tradition exige enfin une barbe, et pas quelconque, mais ni trop noire, ni trop blanche, grise à point, et suffisamment fournie et pas trop longue, de crainte qu'on ne confonde l'époux de Marie avec un père capucin de la résidence d'Arles.

En conscience, y a-t-il beaucoup d'hommes capables de tenir cet emploi ?

A Pégoulas, ils étaient quatre, tout juste : Bétouzet, le chiffonnier ; Francouvas, le rempailleur ; Mirtillaud et Jujubier.

Tout de suite, on proposa Bétouzet, qui faisait de son corps tout ce qu'il voulait et qui n'aurait pas eu grand peine à faire un saint Joseph.

Par malheur, il n'existait à Pégoulas et à quatre lieues à la ronde, ni homme, ni femme, ni enfant qui n'eût dans l'oreille sa mélopée professionnelle :

Vieux chiffons, vieux chignons !

Peaux de lapi, peaux de cabri !

Sûr que les gamins de Vizanet, qui étaient si mal élevés, ne manqueraient pas de le lui lancer à mi-voix en pleine église !

On estima prudent de prévenir le scandale, en écartant le candidat.

— Eh bien ! Francouvas, alors ? hasarda quelqu'un.

— Pauvres de nous autres ! gémit le charron. Un saint Joseph qui aurait séché à lui seul toutes les amphores des noces de Cana !

Hélas ! le malheureux Francouvas n'avait qu'un défaut mais il l'avait bien : il buvait comme un sonneur. D'un ivrogne, faire un saint Joseph, cela ne tenta personne.

Restaient Mirtillaud et Jujubier. Le premier travaillait le dimanche, le second ne travaillait pas même la semaine. Il fallait choisir entre un païen et un fainéant. On n'osa faire à saint Joseph l'affront d'être si mal représenté.

Les hommes conclurent qu'il valait mieux, pour l'honneur de Pégoulas, s'abstenir totalement que d'assumer les risques d'un mauvais choix. Pégouliens et Pégouliennes s'accordèrent à trouver irréalisable le beau projet de leur curé . . .

*

* *

Il fallut se résigner à refaire la même crèche, mais au sermon de Noël, le curé de Pégoulas joignit une courte glose pour dégager comme il suit, la morale de cette aventure :

“ Mes Frères, dit-il à ses paroissiens, la Providence n'a pas permis que nos desseins aboutissent... ”

Vous avez reconnu qu'il n'y avait personne dans notre paroisse qui fût digne de représenter les saints de la crèche. J'avoue que moins encore suis-je digne de représenter parmi vous le bon Dieu. Et pourtant, malgré mes défauts, Il m'a choisi par l'intermédiaire de Monseigneur l'Évêque pour être son ambassadeur parmi vous. Pourquoi seriez-vous plus difficiles que lui ? Pourquoi mes imperfections vous empêcheraient-elles de le servir, comme il le désire, de fréquenter assidûment l'Église et d'être des chrétiens irréprochables ?... ”

Les gens de Pégoulas avaient bon cœur, je l'ai dit, et ils n'étaient pas sots. Tant d'humilité et de logique les désarmèrent. Ils rentrèrent en eux-mêmes, pardonnèrent à leur curé les défauts qu'il n'avait pas, et, dès lors, chaque dimanche, assistèrent à messe et vêpres, comme n'avaient cessé de le faire leurs ancêtres, depuis le débarquement de saint Lazare et de sainte Madeleine en Provence.

GUY DAUPHINÉ

PAR PRUDENCE...

Salomon le Sage, roi des Juifs, visita un jour la prison qui détenait nombre de criminels. Il in-

terrogea tous les détenus sur les crimes qu'ils avaient commis :

— Pourquoi es-tu enfermé ici ?

— Sire, je suis innocent !

Alors il s'adressa au deuxième :

— Pourquoi t'a-t-on mis en prison ?

— Sire, répond le prisonnier sur un ton douloureux, je jure qu'on m'a condamné bien à tort.

Il obtint de chacun la même réponse.

Finalement, il aperçoit encore un détenu tout triste au fond de sa cellule. Il lui pose ainsi la question, à laquelle le bonhomme répond :

— Sire, je suis un grand criminel !

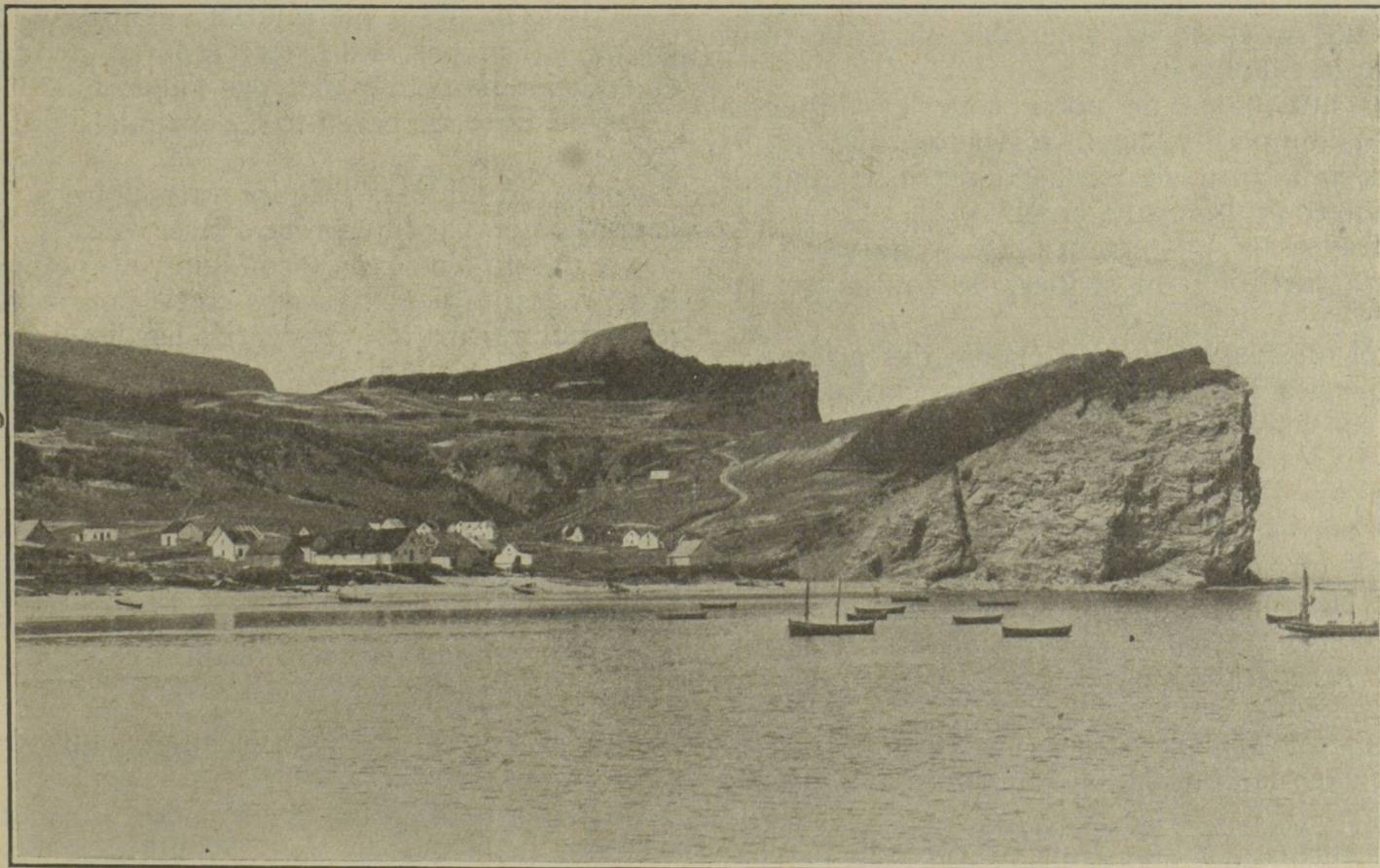
Aussitôt, le roi donna un ordre :

— Il faut mettre ce criminel tout de suite en liberté pour qu'il ne corrompe pas les autres innocents.

MOTS DU MARECHAL PETAIN

C'était avant la guerre, au temps des fiches. Pétain reçut une lettre dans laquelle les autorités se plaignaient de ce que les officiers assistaient à la messe, le dimanche en uniforme, en lui demandant de fournir les noms de ces officiers. Pétain répondit :

“ Il est exact que des officiers se rendent le dimanche à la messe, en uniforme. Mais comme j'ai l'habitude de prendre la première rangée à l'église et que je n'ai pas coutume de me retourner pendant la messe, il ne m'est pas possible de vous fournir la liste des officiers incriminés.



VUE DE L'EXTRÉMITÉ DE LA FALAISE DE PERCÉ

Grâce et Providence

L R. P. G... , Jésuite espagnol, qui venait d'achever ses études théologiques au collège anglais de Stonyhurst, se disposait à retourner en Espagne sur un des paquebots qui, au risque d'être torpillés, continuaient d'exercer le trafic entre l'Angleterre et son pays.

Pour se procurer un passeport, il s'arrêta à Londres, et comme l'idiome teuton lui était familier, il chercha à visiter les prisonniers allemands réunis, non loin de là, dans un camp de concentration.

A peine avait-il pénétré dans le parc où les officiers germains attendaient que sonnât l'heure de la paix, que l'un d'eux, jeune encore et robuste comme un chêne, s'approcha de lui, et le pria, en allemand, d'entendre sa confession.

Ah! vous êtes catholique, lui demanda aussitôt le religieux.

— Oui, monsieur, depuis quelques mois.

— Tiens, vous êtes un protestant converti ici même.

— Non, Père, c'est sur le champ de bataille que je me suis converti.

— Vraiment, je serais curieux de savoir comment Dieu vous a accordé cette grâce?

— Je vous le ferai connaître très volontiers, car je veux publier aussi haut que possible, l'histoire de ma conversion, pour que d'autres y trouvent une leçon.

*
* *

“C'était au cours de la terrible offensive française de la Somme.

Nous attaquions de notre côté les dernières maisons d'un petit village. Le soir tombait.

On s'était battu, de part et d'autre, la journée entière avec un héroïsme cruel.

En traversant un terrain boisé, voilà que j'entendis, à la droite du sentier, de sourds gémissements.

Plutôt que des plaintes, c'étaient des prières.

La pensée me vint d'un héros chrétien qui, ayant consacré sa vie à défendre sa patrie, en employait les derniers instants à implorer le pardon de son Dieu.

Je m'approchai et je le vis.

C'était un sous-lieutenant français, presque un enfant, élégant et plein de grâce, dans le désordre de son uniforme, le visage contracté, où commençait à s'étendre déjà la pâleur de cire des cadavres.

“Confession! s'écria-t-il en me voyant. Je veux mourir avec la consolation de savoir mes péchés pardonnés.”

Il s'exprimait en un français correct. Je possède cette langue comme la mienne. Je com-

mençai par lui bander le front, où s'ouvrait une large blessure, par laquelle il perdait tout son sang.

“Je vous remercie, me dit-il, mais ce que vous faites pour mon corps est désormais inutile.

Prenez plutôt soin de mon âme. Je vous en prie, cherchez-moi un confesseur.

— Il me sera guère possible d'en trouver, mon brave. Mais j'essaierai de vous donner cette joie.”

La blessure était mortelle, je vis bien qu'il n'en avait plus pour longtemps.

Cependant, je m'élançai, à travers l'obscurité de la nuit déjà venue, à la recherche d'un prêtre catholique.

Dieu qui voulait satisfaire le vœu du vaillant officier, me conduisit sans retard auprès d'un prêtre allemand de la Croix-Rouge, qui parcourait le champ de bataille pour y remplir sa sainte mission.

“Venez vite, lui dis-je.

Un officier français agonisant réclame les secours de votre ministère.”

Je me souviens qu'il me demanda :

“Vous êtes catholique, vous aussi?”

— Je suis protestant”, répondis-je.

Le prêtre n'ajouta rien et se laissa conduire.

Le visage du moribond, quand il vit le ministre de Dieu s'approcher pour l'absoudre, se couvrit d'une lueur de joie.

Un abîme, le plus profond des abîmes du cœur, séparait ces deux hommes : leurs drapeaux étaient ennemis.

Il n'importe!

Je m'écartai pour laisser Dieu régler les comptes de sa créature au tribunal de sa Miséricorde, avant de le citer à celui de sa Justice.

Mais le mourant me rappela aussitôt : ils ne se comprenaient pas. Le prêtre ignorait le français et l'officier ne comprenait pas l'allemand.

“Que faire en pareil cas, demandai-je au prêtre?”

— En pareil cas, l'Église catholique a prévu la confession par interprète. Placez-vous là. Tournez le dos au blessé, de façon que vous ne puissiez le voir. Je me tiendrai à vos côtés, pour observer les signes affirmatifs ou négatifs par lesquels il répondra à mes questions.

Je vais parcourir les préceptes du Décalogue : vous les traduirez à haute voix, et le blessé, d'un mouvement de tête, me fera connaître si sa conscience l'accuse ou non.”

La sagesse de l'Église catholique imaginant le moyen de sauvegarder, dans cette extrémité, le secret de la confession, me remplit d'admiration ; mais je ne pus m'arrêter à méditer ce sujet.

Il y avait urgence.

Je m'approchai du blessé, et lui expliquai ce que nous allions faire.

Le jeune homme qui, sans doute, s'était battu avec une mâle vigueur, me répondit avec une foi plus virile encore :

“ Non, non ! Je veux faire ma confession complète, et dans tous les détails. Traduisez donc au prêtre, sans rien omettre, tous mes péchés, l'un après l'autre, comme je vais vous le dire.

J'observai alors que le prêtre allemand, mon compatriote, laissait couler sur ses joues deux grosses larmes.

Elles furent contagieuses et en firent tomber deux autres de mes yeux.

En proie aux plus cruelles souffrances, cet homme ne pensait qu'à être généreux envers son Dieu, dont il voulait observer les préceptes sous leur forme la plus difficile et la plus humiliante, alors même que ce Dieu ne l'y obligeait pas.

Je servis donc d'interprète. Puis, je m'éloignai de quelques pas, pour jouir, avec les yeux de la foi, du plus sublime spectacle : celui d'une âme se détachant doucement, tranquillement de son corps, comme le fruit mûr se détache de l'arbre, parce qu'elle se sentait redevenue l'amie de Dieu, pure et pardonnée.

Le prêtre ferma les yeux du mort. Puis, il s'approcha de moi et me tendit la main. Il allait poursuivre sa course interminable, toute la nuit, peut-être, pour ouvrir aux mourants les portes de la gloire.

*
* *

Il était trop rude pour ne pas réveiller ma conscience, le coup qui venait de m'atteindre.

Je me souvenais que, dans le passé, j'avais beaucoup discuté à l'encontre de la confession des catholiques. Et personne n'avait pu me convaincre de sa nécessité, de son utilité, de sa sainteté.

Mais il me sembla que le cadavre de l'officier français me parlait, et m'opposait des arguments nouveaux, non pas théoriques, cette fois, comme ceux d'un livre d'apologétique, mais pratiques, concluants, écrasants.

“ Père, lui dis-je, incapable de résister désormais aux appels de la grâce, asseyez-vous un instant sur ce tronc d'arbre : à mon tour je vais me confesser.”

C'est par cet acte que pour la première fois de ma vie je fis profession de foi catholique.

Je jour suivant, avec une immense consolation, je fis ma première communion.

Plusieurs mois après, je fus fait prisonnier par les Anglais, et nous n'avons ici aucun prêtre catholique comprenant la langue allemande.

Aussi, en ce fait que vous soyez venu, par simple curiosité, visiter ce camp de concentration, je vois la main de la Providence, qui vous y a conduit pour moi, et uniquement pour moi.” (1)

(*Almanach de l'Espérance.*)

(1) Le P. Albert-Risco, de la Compagnie de Jésus, qui publie ce fait, ajoute : “ Tous ces détails sont rigoureusement historiques. Je les tiens du religieux à qui les a confiés l'officier allemand.”

Maladies et remèdes

EN ABYSSINIE



VOICI un chapitre qui va probablement laisser plusieurs de mes lecteurs incrédules. Les uns diront : Il exagère ; d'autres : C'est impossible ! Je me contenterai de leur répondre : “ Venez voir vous-mêmes ! ”

*
* *

Tout d'abord, voici un fait tiré d'une lettre du Vénérable Justin de Jacobis.

“ La plupart des membres de cette tribu (Irobs), dit-il, excellent dans les opérations de la chirurgie et ils font preuve d'une adresse rare et d'une grande énergie. On peut s'en rapporter au trait suivant, dont je garantis la vérité, puisque j'en ai été moi-même le témoin :

“ L'oncle maternel du Bélata Sebahatou était tourmenté d'un affreux mal d'entrailles. Comme il est habile chirurgien, il veut se guérir lui-même. Il commence par remplir de beurre fondu une grosse écuelle de bois, qu'il recouvre du réseau abdominal d'une vache tuée sur l'heure. Puis il s'assied à terre, s'ouvre le bas-ventre avec un rasoir, approche l'écuelle, fait tomber ses intestins dans l'écuelle et les dégage successivement de la graisse d'où vient tout son mal, ayant soin d'oindre de temps en temps ses mains avec du beurre. Il remet ensuite le tout à sa place naturelle, coud la blessure avec du gros fil ; après quoi il se couche à la renverse, tirant les jambes à lui, et reste immobile dans cette position, jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée et que son mal soit entièrement disparu.” (*Vie du vénérable de Jacobis*, p. 228.)

Eh bien, qu'en dites-vous ? Voilà une histoire qui, si vous l'avalez, vous permettra de digérer tous les autres détails non moins curieux qui vont suivre.

Passons donc en revue quelques-unes des maladies qui peuvent survenir en ces climats, et voyons les remèdes que les indigènes y apportent. Cela fera sourire peut-être ; mais j'en garantis l'authenticité.

*
* *

Posons d'abord comme principe, que ces gens, sans être autrement bâtis que nous, ont une constitution bien plus robuste ; aucune des mille excitations nerveuses de notre civilisation raffinée n'est jamais venue les amollir ou les débilitier. Leur épiderme physique (comme le moral) est extrêmement dur. Des choses qui feraient évanouir un malade en Europe passent ici presque inaperçues. Un exemple : Ils ont souvent besoin de purgatifs : nous avons des pilules énergiques

dont une seule produit sur les tempéraments les plus réfractaires un effet immédiat. Dilibis en avala un jour quinze à la fois... et n'obtint aucun résultat, rien, absolument rien!

Il y a eu, cette année, une "épidémie" de têtes cassées!

Rien que dans notre tribu plus de treize cas en deux mois. En passant sous leurs portes si basses, les gens se cognent et se fendent le crâne.

Le chirurgien arrive. Armé d'un couteau ou d'un rasoir, il commence par raser la tête avec un peu d'eau sans savon, et trace une grande incision en croix sur la partie malade. Le cuir chevelu est écarté, et les quatre extrémités, auxquelles avec une aiguille on a attaché du fil, sont rabattues et liées à un cordon qui entoure le front. Le crâne est à nu! Il s'agit de le couper afin d'enlever toute la partie malade, et notre chirurgien, avec son couteau, passera sept heures, huit heures, à enlever des parcelles de crâne, qu'il recevra dans une cuillère, afin qu'elles ne tombent pas dans la cervelle. A quelques-uns, même, on enlève ainsi toute la calotte crânienne.

Le patient n'a pas dit un seul mot pendant ce supplice.

Quand la partie fêlée est enlevée, reste un trou au travers duquel la cervelle apparaît.

Sur la cervelle, on appliquera un cataplasme de beurre et de farine; on remettra en place le cuir chevelu et on laissera le malade se reposer.

Par la suite, trois fois par jour, on lave la blessure avec de l'eau qui va se promener jusque dans la cervelle. On enlève le précédent cataplasme pour en remettre un autre, et on continuera jusqu'à ce que le malade soit mort ou guéri. Quelquefois, au lieu de farine, on met un cataplasme d'herbes spéciales dont j'ignore et le nom et la vertu.

Les malades se laissent soigner sans mot dire; on dirait qu'ils ne souffrent pas. L'odeur du beurre attire des armées de fourmis rouges, et, la nuit, c'est un supplice; heureux quand, après avoir mangé la farine et le beurre, elles ne vont pas se promener à travers la cervelle!...

D'autres visiteurs, attirés de la même manière, ce sont les rats! Mais, contre ces derniers, la lutte est plus facile.

Il fallait naturellement trouver une explication à cette épidémie de têtes cassées. Les schismatiques disaient: "En se mariant entre parents, les Irobs "brisent les os" (c'est le mot consacré pour stigmatiser les mariages entre parents, défendus ici jusqu'au 8e degré) et, pour les punir, Dieu leur brise les os aussi!" (Et d'une!) Les Musulmans, nos voisins, attribuent cette calamité à l'apparition de grandes bandes de corbeaux! (Et de deux!)

Nos paroissiens, eux, ne pouvaient pas manquer de trouver une explication encore plus saugrenue: Selon eux, c'est tout simplement un démon domestique qui leur frappe la tête quand ils passent

sous la porte, où, paraît-il, il loge d'habitude! (Et de trois!)

Enfin, les plus sensés y voient une punition de Dieu... et ils ont raison!

*

* *

Les Abyssins ont souvent des maladies d'yeux, dues surtout à la malpropreté et à la fumée dont leurs habitations sont souvent remplies. Selon les cas, ils se mettent dans l'oeil du vin blanc, de l'eau bouillies avec certaines plantes, du savon et même du tabac à priser! Quelquefois, avec les doigts, on retire l'oeil; on gratte l'intérieur, on enlève ce qui gêne, on introduit à l'intérieur de l'orbite du sel et du beurre, et l'oeil est remis en place. Quand la paupière inférieure est gonflée, on la traverse avec une aiguille enfilée, on entaille la paupière avec un rasoir, on enlève la partie malade, on lave avec de l'eau et le malade est guéri.

Pas de dentistes ici! C'est un luxe inconnu. On a surtout recours aux grosses tenailles du forgeron, ou bien encore on applique un bâton sur le côté de la dent malade et on frappe le bâton avec un gros caillou jusqu'à ce que la dent déménage.

Quand la dent remue et qu'on tient à la conserver, on fait trente petits trous dans la gencive avec une aiguille, pour faire sortir le sang; après quoi, une femme qui a la spécialité de ce remède, badigeonne la gencive plusieurs jours de suite avec du noir de fumée, et la dent redevient solide.

Ici est assez fréquent une espèce d'angine appelées *hanat*, tumeur qui se forme derrière la lueite et fait beaucoup souffrir. Le remède est simple: le médecin enfonce le doigt dans la gorge du malade et presse jusqu'à ce que l'abcès soit crevé. Pour éviter d'être mordu, il commence par mettre un bâton entre les mâchoires du patient.

Quand le cou et le haut de la poitrine sont le siège du mal, on crible de coups d'aiguille la partie malade et on la badigeonne avec du noir de fumée.

Les blessures, vu la malpropreté dans laquelle ils vivent, deviennent bien vite affreuses. Impossible d'obtenir d'eux qu'ils se soumettent à un traitement suivi! Ils emportent le remède et... le cachent dans un coin de la maison! Ils aiment mieux appliquer un cataplasme de plantes connues d'eux. Et, soit dit en passant, ils n'ont pas une seule maladie à laquelle ils n'opposent la vertu plus ou moins douteuse des "simples".

*

* *

Parlons maintenant du ténia. Ici, tout le monde l'a. Mais le bon Dieu a mis le remède à côté du mal. Le *Koussou* pousse ici partout et tous les Abyssins en usent. Ce remède, dont ils s'accommodent assez bien, parce qu'ainsi le veut l'usage, a

une amertume comparable à celle du sulfate de quinine.

L'absorption du dit purgatif donne lieu à des scènes d'un inénarrable comique. Quand, après de multiples grimaces, la dose est enfin avalée, il faut voir les clients se démener comme des diables, faire des contorsions en tous sens afin de précipiter la descente et la circulation du remède. Une heure après environ, ils vont s'étendre au soleil comme des lézards. Le *koussou* est un redoutable poison et bien des gens, parfois, en forçant la dose, en sont plus malades que leur ténia, lequel ressuscite toujours.

Contre la dysenterie, endémique ici, les Abyssins ont recours à des fruits sauvages, à du lait caillé ou l'on fait infuser des oignons!... etc.

Ils sont persuadés que leur ventre devient parfois une véritable ménagerie, et ils vous diront sans broncher, avec un accent de conviction irréfutable, que, grâce à vos prières, ils ont expulsé des vers, des rats, des serpents, même des chiens noirs!...

*

* *

La fièvre!... ah! la fièvre! Elle règne en maîtresse dans ce pauvre pays! nous en savons quelque chose Les indigènes refusent d'employer contre elle la quinine; ils disent que ce remède les rends sourds. Ils ont recours à toutes sortes d'herbes ou bien ils prennent un mélange de beurre, de poivre noir, de sel, de l'urine de vache ou de chèvre, etc., et ils sont étonnés de ne pas guérir.

Contre le rhume, ils ont un spécifique infailible qui guérirait même un "rhume de cheval". Faites fondre une forte poignée de poivre noir dans deux ou trois cuillerées de miel, et avalez tout cela bouillant. Rien de tel pour vous ramoner les poumons.

Les maladies du coeur ne résistent pas, paraît-il, au remède suivant: Laissez macérer ensemble, durant huit jours, de l'ail, de l'oignon et du miel; après quoi, avalez cela comme de la confiture. Vous serez guéri.

*

* *

Voici maintenant un renseignement qui pourra être utile aux victimes des maux de tête; aucune névralgie n'y pourra résister. On introduit un bâillon dans la bouche du malade; on applique ses deux mains contre ses deux joues et on lie le tout avec une toile. Cela a pour résultat de faire gonfler les veines du front. On prend, alors, un rasoir et on coupe une des veines. Le sang sortira... et le patient est soulagé.

On trouve beaucoup de sangsues dans les marais et il arrive à nos gens parfois d'en avaler sans y faire attention. Quand ils s'en aperçoivent, ils absorbent des poignées de sel et de poivre. Cela leur

donne une soif terrible et ils boivent démesurément. A la fin l'eau rebrousse chemin et presque toujours, elle ramène la malencontreuse bestiole.

*

* *

Je ne veux pas allonger outre mesure ce chapitre; je ne crois pas que des remèdes abyssins puissent beaucoup servir en Europe.

Une dame m'écrivait un jour pour me demander la façon dont on s'y prend pour guérir, ici, les rhumatismes. Je lui répondis:

"Faites en terre un trou d'un mètre de profondeur; mettez-y du bois vert et du bois sec; allumez le tout; puis asseyez-vous sur un morceau de bois que vous mettrez en travers du trou, au-dessus du feu; couvrez-vous bien avec plusieurs couvertures... les rhumatismes ne pourront résister au bain de fumée que vous prendrez ainsi."

Il va sans dire que le remède parut trop difficile et même pire que le mal.

*

* *

Plus qu'un trait et j'en aurai fini avec tous ces détails pharmaceutiques. Voici ce qu'on fit, il y a trois jours, pour guérir un de nos mulets qui "voulait mourir". Tous nos remèdes à nous avaient été inutiles; nous laissâmes nos domestiques recourir à leur remèdes à eux. Ils allèrent trouver une vieille femme, lui volèrent quelques mèches de cheveux qu'ils firent brûler sous les naseaux du quadrupède, lequel fut guéri le lendemain!...

Je vous entends rire et protester. Vous avez tort. Que vous dirai-je?... D'essayer vous-mêmes?... Non! vous ne le feriez pas... De venir entre deux trains voir de vos yeux les curieux effets des remèdes abyssins?... Vous ne le ferez pas non plus!... Alors, croyez-moi sur parole... Je n'ai aucun avantage à inventer des choses pareilles.

R. P. J. BAETEMAN.

(Croquis noirs.)

DISTINCTION

Milou s'entoure le cou de sa serviette et s'approche de la tante.

— Tante, veux-tu faire un nœud, s'il te plaît. ?

— Comment tu ne sais pas faire un nœud à ton âge ?

— C'est pas à mon âge que tu dois faire un nœud, c'est à ma serviette.

En lisant et en écrivant

POUR être bien élevé, Félix ne devra pas seulement savoir causer, il faudra aussi qu'il sache lire, écrire et parler en public, sans pour cela qu'il soit un écrivain ou un orateur.

Eh quoi! dira-t-on, mais Félix a été en classe, ensuite il a fait ses études dans le monde, il est bien au courant de ce qu'il n'est pas besoin de lui apprendre. Quelle erreur! Il y a beaucoup de gens éduqués qui ne savent ni lire, ni écrire, ni parler.

Et d'abord lire. Lire pour soi et lire à haute voix.

On ne lit avec profit que si l'on se recueille dans l'intimité de sa demeure, et surtout dans le silence de l'aube ou du soir. Il faut aussi respecter son livre, si pauvrement habillé soit-il, et l'aborder le crayon à la main. On note sur une fiche le numéro de la page où l'on reprendra plus tard la pensée qui a frappé. Assurément, dans l'art de lire, chacun a sa méthode qui est la meilleure, mais il en faut une, sans quoi la mémoire ne recueille que des lambeaux, et l'assimilation ne se fait pas. On n'a pour cela qu'à considérer la maigreur de tant de gens qui "dévorent" des livres. L'important pour Félix sera de discerner les livres que l'on hume goutte à goutte, comme une liqueur, et ceux dont le seul but est de distraire et qui rafraîchissent comme un verre d'eau fraîche, sans plus. Félix écartera énergiquement ceux qui n'apportent que du poison. Les prétendus droits de la curiosité intellectuelle sont les droits du mal. A la fin de sa vie, à l'heure où, comme l'a dit Mgr d'Hulst, se fait le vrai regard sur l'existence humaine, Félix découvrira qu'il lui faudrait encore bien des années pour se nourrir de tous les bons livres anciens et modernes qu'il n'a pas eu le temps de lire. Qu'il ait donc le souci de ne pas gaspiller son temps dans les lectures, je ne dis pas seulement dangereuses, mais fades et inutiles. Le plus souvent il sera mal renseigné sur les livres par des amis ou même par le premier venu, mais ce sera un peu sa faute, car aujourd'hui il y a assez d'oeuvres et de bonnes ligues qui signalent les meilleurs livres.

Ayez des prévenances pour votre esprit, Félix, c'est pour le conserver dans sa bienséance, comme aussi votre corps, que ces pages sont écrites. Pour cela, travaillez, travaillez sans cesse. Ce qui fait l'intelligence fertile, ce n'est pas tant le savoir, c'est le travail.

Donc, Félix arrivera à lire avec profit et connaîtra une des plus douces ivresses de l'existence. "Il n'y a pas de souffrance physique ou morale, a-t-on dit, à laquelle une bonne lecture n'apporte de l'apaisement."

Mais il peut arriver à Félix d'être appelé à lire à haute voix.

Saura-t-il le faire?

Le spirituel Faguet, comparant les livres aux mortels qui affronteront le jugement dernier, disait: "Beaucoup d'épelés, peu de lus."

Eh oui, épelés! C'est pitié d'entendre des gens distingués lire un papier, parfois même leur propre papier. Ils lisent plus mal qu'un écolier, parlant pour eux et non pour leurs auditeurs, mangeant la moitié des mots ou laissant tomber les derniers de la phrase, s'arrêtant, se reprenant, psalmodiant comme un clerc ou soufflant comme un phoque. Ils ne savent pas lire, et, sans le vouloir, sont impolis à l'égard de ceux qu'ils pensent distraire et qu'ils ne soulagent que quand ils ont terminé.

Ce serait pourtant bien simple de tenir en lumière son livre ou son manuscrit, d'embrasser d'un regard aigu les lignes de chaque page, de donner les variétés de sa meilleure voix, d'articuler sans crier, de s'arrêter légèrement aux ponctuations, de respirer aux alinéas, de penser ce qu'on lit, de tresser inconsciemment un lien entre soi et ses auditeurs. Ne pourra être un bon orateur que celui qui aura été un bon lecteur, et qui se sera préparé à la parole par des exercices répétés de lecture.

Il n'est pas donné à tous d'être orateur, car l'éloquence est un don comme la poésie ou l'inspiration musicale, mais tout Français moyen pourrait être un moyen conférencier.

*
* *

Et nous en arrivons à la bienséance de la conférence.

Seigneur, préservez-nous des mauvais conférenciers!

Il y a cinquante ans, un conférencier était un homme phénomène. En dehors des maîtres de la Sorbonne ou des orateurs de la tribune, de la chaire et de la barre, bien peu de gens s'enhardissaient à s'asseoir devant une table et à raconter quelque chose. Aujourd'hui, celui qui n'est pas conférencier est l'homme phénomène. Tout le monde parle sur tout et sur rien, et, sans compétence comme sans art, des fantômes apparaissent sur des estrades et tiennent en inattention de patients auditoires pendant plusieurs quarts d'heure.

Que Félix ne se fasse pas conférencier s'il ne sent pas en lui la vocation, ou s'il n'a pas la préparation, et surtout s'il n'a pas le sentiment d'un auditoire et de la diversité des auditoires, car tout est là.

Beaucoup de discoureurs ne pensent qu'à eux et un peu à leur sujet, ils songent surtout à se raconter. Cela est tout à fait insuffisant. Le premier de leur souci doit être pour ceux qui les écoutent. Ils doivent savoir ce qu'il convient de leur raconter et y mettre la forme voulue. Le meilleur des articles lu ensuite en conférence, peut

faire une détestable conférence, parce qu'il n'a été rédigé que pour des lecteurs. Lamennais, qui écrivait admirablement, était incapable de parler en public, et les harangues retentissantes de beaucoup de tribuns, même de Mirabeau, ne supportent pas la lecture.

Le portrait du mauvais conférencier est facile à faire, tant il est un type connu.

Il s'assoit sans se donner la peine de prendre contact avec la salle par un regard un peu prolongé, et, d'une voix fade et monotone, il commence son discours et le raconte à son gilet. Personne ne l'entend ni ne l'écoute, mais il n'en a cure, il suit ses lignes et se complaît en elles, et très souvent, en parlant, met sa main devant la bouche. Toujours il est long, très long, alors qu'il ne devrait pas dépasser cinquante-cinq minutes. Il abuse du prologue, si bien qu'au bout d'un quart d'heure on l'entend dire avec stupeur : "C'est ce que nous allons examiner." De même lorsqu'on croit, c'est-à-dire que l'on espère qu'il touche à la fin, il a la maladresse de dire : "Comme nous le verrons tout à l'heure..." Il ne connaît pas les pauses. Il n'a ni plan ni ordre, et, en conséquence, ne conclut pas et accumule les péroraisons qu'il précipite, car l'heure avance et il voit les assistants sortir, mais il ne ferait pas grâce d'une ligne ; il marche, il court et ne s'arrête qu'au point final, après avoir donné un dernier filet de voix et peut-être entrevu le sursaut de quelques assistants que le silence réveille.

Les applaudissements sont maigres et de convenance, et il s'en va mécontent, non de lui, certes, mais de son auditoire.

Demain il commencera et ira promener en province ou à l'étranger sa même mécanique, il est imperfectible. Bien innocemment il n'est pas poli, puisqu'il a trompé ceux qui sont venus à lui. Mais il est sauvé par les mauvais auditeurs, et les compliments qu'il reçoit le perdent et l'excusent.

On n'enviera pas ce sauvetage. Son sauveur serait celui qui lui aurait appris son métier, qui lui aurait enseigné "l'exposition".

Qu'est-ce, en effet, qu'une conférence, sinon une conversation un peu disciplinée. Pourquoi être plus intimidé devant cinquante personnes que devant une seule ?

Il ne suffit que d'un peu d'entraînement, et, là comme ailleurs, le travail est le ressort. C'est une erreur de croire que les discours sortent de la bouche de l'orateur avec la même facilité que ruisseau de la source. Combien d'improvisations ont été longuement pensées et souvent écrites, ce qui n'empêche pas de les transformer par l'émotion qui attendrit la voix et amène les mots heureux au moment propice, émotion dangereuse, d'ailleurs, et qu'il faut savoir maîtriser. "L'orateur, disait Lacordaire, est un homme qui prend son âme et la jette dans l'âme de ses auditeurs." Et ce n'est pas tout encore, car il y a la manière d'accomplir ce mouvement, et Voltaire a complété

cette pensée en disant : "Presque toujours les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit."

On est à soi-même le meilleur maître de diction, et on perd son naturel en prenant ses directions chez les autres, même chez les maîtres.

Si nous avons insisté un peu sur la bonne manière de parler, c'est que le langage est l'expression de la pensée, qu'ils se soutiennent et se purifient réciproquement. Louis Veillot a très bien dit : "C'est par la parole et par la plume qu'on est puissant pour la cause du bien."

La plume !

Il va de soi qu'on n'a pas besoin d'être écrivain pour être poli. Il y a même des écrivains qui sont impolis. Mais si heureusement chacun n'est pas obligé de faire un livre ni même d'être journaliste, tout homme bien élevé doit savoir écrire une lettre et rédiger un rapport, ou mieux encore doit savoir écrire, c'est-à-dire être correct et clair. "Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français", a dit Rivarol. L'élégance ensuite est un luxe.

Félix a appris dans ses classes qu'il fallait mettre de l'ordre et du naturel dans sa composition, la revoir attentivement, congédier les adjectifs et aussi les adverbes, retenir les mots substantiels et les verbes colorés, donner des images. Nous n'y reviendrons pas. Molière, du reste, l'a dit depuis longtemps.

La lettre est une causerie écrite, une conversation à distance ; si elle ne jaillit pas du cœur et de l'esprit — nous parlons de la lettre d'amitié et non de la lettre d'affaires, — elle n'est plus qu'un pensum ennuyeux pour celui qui la reçoit comme pour celui qui l'écrit.

Le style épistolaire est si naturel que souvent les gens les moins formés, surtout parmi les femmes, écrivent des lettres charmantes. Certains s'expriment en correspondance mieux qu'en paroles, et c'est pourquoi une lettre mal écrite est un brevet d'incivilité.

Elle devra bien se présenter, sur un papier simple, propre et dans un format qui n'ait rien d'extravagant. On laissera du blanc en haut et au bas des pages et légèrement en marge.

Il ne faut jamais *croiser*. C'est une habitude féminine détestable, de même que celle de commencer sa lettre à n'importe quelle page, si bien qu'on ne sait où elle débute et où elle finit. Ceux qui pratiquent ces coutumes montrent un grand désordre d'esprit.

Si les quatre pages ne suffisent pas, on en ajoute d'autres en les numérotant. Enfin, si tout doit être lisible dans la lettre, c'est surtout la signature qu'il faut faire très nette, sans la compliquer d'un paraphe vulgaire ressemblant à une marque de fabrique. On n'oubliera pas de mettre la date. "Une lettre non datée, disait un ambassadeur, et aussi incomplète qu'une lettre non signée" Et ce n'est pas dater que d'écrire 3, 7, 29.

Faut-il ajouter qu'on doit rappeler son adresse sur la lettre et ne pas croire que l'univers en a gardé la mémoire.

L'encre bleue est permise. L'encre rouge ou verte est de mauvais goût.

Pas de tache, pas de rature, et surtout pas de grattage dans la salutation finale. Ici, la surcharge ou le remaniement passe pour une impolitesse.

Et aussi pas de tache d'ortographe ou de mauvais français ! On est, hélas ! aujourd'hui, plus indulgent à cet égard, depuis que les bacheliers se sont brouillés avec les participes. Cependant, les gens distingués auraient encore honte qu'on leur imputât ces défaillances.

Félix a, espérons-le, une belle écriture, lisible et caractérisée, mais surtout lisible. Une écriture indéchiffrable est une impolitesse, elle mérite presque la corbeille ou le feu. Elle est, a dit Grotius, une des formes du mépris qu'on a pour autrui, car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres." Félix ne tombera pas dans ce manquement en formant toutes ses lettres, en les reliant entre elles, en donnant leur boucle aux *l*, aux *b*, et aux *é*, en barrant les *t* et en n'omettant aucun accent. C'est ce que fit l'illustre maréchal Foch. Il avait une mauvaise écriture, mais, sur les observations de son colonel, il s'appliqua à la réformer, et aboutit finalement à écrire si magnifiquement que les pages qu'il traçait semblaient être des lithographies. On sait que ce grand homme n'admettait pas la formule : " Je ne peux pas."

Félix ne manquera pas de relire ses lettres, qui réclameront toujours quelques corrections, et il fera attention à mettre bien correctement sur l'adresse le nom de la personne à laquelle il écrit. Il est très impoli de le défigurer.

Tout ceci ne concerne que la figure de la lettre ; quant à son cœur, il sera fait de ce que chacun voudra y mettre ou ne pas y mettre. Là encore il faudra être mesuré et se rappeler à qui l'on écrit.

Les lettres sont mises dans des enveloppes blanches ou teintées, en harmonie avec le papier ; la couleur chamois est réservée aux plis d'affaires. Le timbre est placé en haut à droite. Les noms et qualités occupent deux lignes ; dans les coins inférieurs de droite et de gauche sont indiqués la localité et le département. On peut cacheter les lettres, mais proprement, sans bavure, et en réduisant la cire en minces pastilles.

Que Félix soit prudent comme le serpent et simple comme la colombe dans ses lettres. S'il doit exprimer son mécontentement, qu'il le fasse en termes réservés. Les blessures de la plume sont plus venimeuses, plus cruelles que celles de l'épée, elles demeurent longtemps, et leurs cicatrices ne s'effacent pas. Certaines gens sont très fiers d'une lettre " bien envoyée ". Ils la lisent à leurs amis en faisant leur jabot. Il n'y a pas de

quoi. C'est un genre très facile. Il amène une réponse du même genre à laquelle on répond encore, et cela finit misérablement de part et d'autre. Il aurait mieux valu user de froideur et de dignité et se contenter de trois ou quatre lignes précises.

Parfois même, il est plus grand de ne pas répondre.

Enfin, que Félix accueille ce dernier conseil : En dehors des lettres de famille ou d'exceptionnelle intimité, qu'il pense toujours, en écrivant ses lettres, qu'elles pourront être montrées, et donc qu'il n'y doit mettre que ce qui peut être divulgué.

Fernand LAUDET.

(*Politesse et Savoir-Vivre*, chez Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris. Prix : 14 francs.)

DECEPTION.

Entre lanceurs d'affaires véreuses :

Premier agioteur.—Qu'est-ce que vous avez, Filoutard, vous avez l'air tout bouleversé.

Deuxième agioteur.— Il y a de quoi : Figurez-vous que pressentant une déconfiture, j'ai mis tout mon argent au nom de ma femme.

Premier agioteur.— Et c'est là ce qui vous désole ?

Deuxième agioteur.— Oui ; ma femme est partie, emportant tout, sous prétexte qu'il lui était impossible de continuer à vivre avec un homme qui a volé ses créanciers.

L'EXPERIENCE DU DIRECTEUR

Le général Jonesco venait d'être nommé directeur des chemins de fer de Roumanie. Voyager en chemin de fer n'est, paraît-il, pas possible dans son pays, sans être exploité. Aussi désireux de mettre fin à ces abus, le général s'habilla en civil, se mit une fausse barbe et se rendit à la gare de Bucarest pour y prendre un billet à destination de Jassy.

Au guichet on lui fit payer son billet le double du prix marqué au tarif. Au moment de passer sur le quai, un employé lui fit observer que le billet n'était pas régulier, mais moyennant un pourboire, il l'autorisa à franchir la porte.

A peine était-il installé dans son compartiment qu'un nouvel employé relevait une erreur de date sur son billet et acceptait un nouveau pourboire.

De retour de son voyage, le général Jonesco enleva sa barbe, fit appeler les fonctionnaires responsables, sévit comme il convenait, et désormais, disent les journaux roumains qui rapportent cette histoire, il sera possible de voyager en Roumanie comme dans tout pays civilisé.

Les vieilles servantes



ELLES vivaient là, toutes deux, depuis la guerre. A soixante-quinze et soixante-huit ans, on a bien le droit à la retraite, et elles l'avaient prise "en ville", dans ce pauvre logis sous les toits qui leur semblait un paradis.

Le soleil levant rosissait la chambre dont une large alcôve occupait le fond. Une commode en noyer ciré, don de "Madame", se carrait entre les fenêtres Notre-Dame de Lourdes y trônait sous globe, fleurie des roses du Rosaire, dans des vases bleu vif à collerettes plissées.

La pièce voisine servait de salle à manger, et possédait un buffet et des tasses de porcelaine peinte. Au mur, un chromo de couleur violente représentait saint François. Une cuisine, grande comme une armoire, faisait suite à la salle et, dans ce pauvre cadre, les vieilles servantes réalisaient le rêve de toute leur vie: elles y avaient connu le bonheur.

Toutes deux très pieuses et tertiaires franciscaines, leurs journées s'y étaient partagées entre la prière, les soins de leur petit ménage, quelques parlottes chez la voisine, un service rendu cà et là.

Elles, qui avaient tant peiné au service des autres, jouissaient de cette monotone existence. Elles jouissaient encore plus de se sentir chez elles, ensemble, à l'ombre de la Cathédrale dont les heures, en sonnant, découpaient leurs vies en morceaux de paisible douceur.

Entrées jeunes au service de Madame, nouvelle mariée, sa famille était devenue la leur. Quel dévouement de jour et de nuit prodigué aux enfants! Que de taloches et de caresses données! Quels reliquaires de souvenirs étaient leurs vieux coeurs!

Des cinq enfants qui souriaient là, sur la photographie décorant la cheminée, deux seulement avaient survécu: une fille religieuse et un fils officier aux colonies; et Madame, devenue veuve, vivait seule, toute seule, dans sa grande maison de campagne où elle s'obstinait à attendre ceux qui ne reviendraient plus.

Peu à peu, elle avait réduit son train de vie et ses dépenses personnelles. Madame n'avait plus de bonne, ou des gamines si incapables! Ah! comme les temps avaient changé! — Puis, le grand salon se démeublait! Où donc étaient passés les fauteuils et la console qu'admiraient tant les antiquaires? — Euphémie et Clarisse se demandaient avec angoisse si leur maîtresse ne devenait pas une nouvelle pauvre; mais celle-ci continuait à leur servir une rente, à leur faire des cadeaux, et jamais elles n'auraient osé aborder avec elle un pareil sujet.

Madame demeurait la grande affection des vieilles bonnes. Elles en parlaient sans cesse. Tant

d'années de vie commune et de confiance partagée les avaient liées d'un lien que rien ne pourrait rompre. Et, si Euphémie n'eût été vieille et usée comme une feuille sèche, et si Clarisse, qui avait un gros appétit, n'eût pensé humblement qu'elle pourrait être une charge, elles auraient renoncé à la douceur du chez-soi pour aller de nouveau la servir.

Pour les vieilles soeurs aussi, la vie changeait. Clarisse était obligée, maintenant, de faire des ménages, afin d'augmenter leurs ressources. Les douces années s'effaçaient devant un nouveau labeur. Mois après mois, elles allongeaient ses heures de travail, tandis qu'Euphémie l'attendait, lavant deux fois la vaisselle ou embrouillant les mailles de son tricot, car sa vue se perdait, et sa vieille tête un peu aussi.

Ce jour-là, elles déjeunaient d'un ragoût de pommes de terre, quand la sonnette retentit. C'était Madame, qu'on n'attendait pas.

— Ah! mes bonnes filles, que je suis contente de vous voir! s'exclama-t-elle en se laissant tomber sur la chaise que lui avançait Clarisse. Je suis venue plus tôt que je ne pensais, car j'ai affaire en ville, mais je suis bien fatiguée!

Madame avait, en effet, l'allure d'une personne épuisée. Grande et maigre, ses épaules ployaient sous un poids invisible, son doux visage sillonné des rides était blafard, et, dans ses yeux restés beaux, s'allumaient des lueurs de fièvre.

Les vieilles servantes, inquiètes, insistèrent pour qu'elle restât bien au repos, près du feu, tout l'après-midi.

Mais ses courses pressaient. Elle promit de revenir avant l'heure du train. Clarisse se mit à la fenêtre, suivant du regard la silhouette alourdie.

— Pour sûr, not'dame va avoir quelque chose, pensa-t-elle. Elle n'est pas comme d'habitude; on dirait qu'elle ne peut plus se traîner!

Quatre heures. La précoce nuit d'automne verse sa cendre. Des coups de vent cinglants comme des coups de cravache secouent les volets. On sonne, et Madame entre toute frissonnante.

— Euphémie, Clarisse, dit-elle, je ne peux pas repartir; je me sens trop souffrante: Voulez-vous me donner l'hospitalité pour ce soir?

Les vieilles soeurs s'empressent, mettent leurs meilleurs draps, bassinent le lit, préparent une tasse de tilleul.

Madame semble mieux, une fois couchée; mais voici le grand frisson qui la reprend: elle claque des dents. Clarisse propose d'aller chercher le médecin; la malade ne veut rien entendre, affirmant qu'une bonne nuit la remettra.

Hélas! la nuit est mauvaise! Les servantes sont consternées: est-ce que Madame va faire une maladie?... Clarisse n'ira pas chez ses pratiques ce matin; il faut appeler le médecin. C'est fait. Il est venu. L'état est grave: double congestion pulmonaire; la malade est en danger.

Elle s'en rend compte et s'inquiète de toutes les peines qu'elle occasionne. A certains moments, elle délire doucement et appelle ses enfants ; à d'autres elle murmure : " Euphémie, Clarisse, ne vous fatiguez pas... je suis bien... le Ciel bientôt... mais avant... prenez... prenez, dit-elle en s'agitant... Où est mon livre?... dans mon livre..."

— Qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? gémit la vieille Euphémie qui bouscule en pleurant les contenus des tiroirs, sans rien trouver. Oh ! not'dame, si je pouvais partir à votre place !

Clarisse se multiplie ; mais la pauvre fille est affolée. Il faut des remèdes pour soigner la malade, et elle a si peu d'argent ! Impossible d'aller faire ses ménages. Ses économies sont dévorées comme par une flamme consumante ; bientôt, ce sera la misère ! O Seigneur ! Ayez pitié ! Les deux soeurs sont résolues à tout sacrifier pour que Madame ne manque d'aucun secours...

Le septième jour... le huitième jour... la malade continue à délirer, à répéter dans sa fièvre : " l'hôpital... mon livre de messe... l'argent..."

Le neuvième jour, il n'y a plus d'espoir. Euphémie, toute tremblante, court chercher M. le Curé. Une accalmie s'est produite dans l'état de l'agonisante qui l'accueille avec joie. Elle n'a pas peur de la mort ; au prêtre qu'elle a toujours vénéré, elle fait les confidences suprêmes... On prépare la pauvre chambre pour la communion en viatique, les derniers sacrements, et le Maître Divin vient fortifier l'âme fidèle qui, sa douloureuse course achevée, va se reposer en Lui...

Les vieilles servantes pleurent au pied du lit. Madame veut les embrasser et les remercier encore. Bientôt après, elle s'endort dans la paix...

M. le Curé se chargea des funèbres démarches et de tous les détails de l'enterrement, remplaçant la famille absente.

Euphémie ne put assister aux obsèques. Elle ne sortait plus, maintenant. Cette dernière secousse avait affolé son pauvre vieux coeur qui pouvait céder tout-à-coup.

Clarisse reprit courageusement ses heures de service en ville. Il fallait, par plus de travail, payer aux dépenses urgentes, la nourriture et le chauffage.

Le dimanche qui suivit la mort de Madame elle pliait pieusement les vêtements qui lui avaient appartenu, quand elle retrouva, tombé dans un angle obscur de l'armoire, son sac à main... Il contenait un porte monnaie renfermant une petite somme et le livre de messe tant cherché. Le livre s'ouvrit de lui-même à la page de l'office des morts, laissant voir deux enveloppes. Sur la première, il y avait cette suscription de l'écriture de Madame : " Messes pour les âmes du Purgatoire " ; elle contenait trois cents francs. Dans l'angle de la seconde, Clarisse lut : " Pour le loyer de mes vieilles bonnes " ; entre parenthèses : " trois cents francs ". Cette enveloppe était vide.

Un combat violent bouleversa l'âme de Clarisse. Pouvait-elle tout simplement changer d'enveloppe les trois cents francs et les garder ! Cette somme ne lui était-elle pas destinée ? Elle avait dépensé ses économies, et tout était si cher ! Il fallait vivre, faire vivre sa soeur... Et quand Madame répétait dans son délire : " A l'hôpital, ou mon livre de messe ", est-ce que cela ne voulait pas dire : mettez-moi à l'hôpital ou prenez l'argent ? C'était clair. Il n'y avait aucune hésitation possible...

Pourtant Clarisse hésitait... Oui, Madame disait cela : mais elle savait avoir mis dans l'autre enveloppe trois cents francs pour les morts. Le gros souci, comme une pierre acérée, déchira la vieille fille tout le jour.

Au retour des vêpres, elle consulta Euphémie, parce qu'elle était l'aînée, et que jamais elle ne lui avait rien caché.

L'octogénaire n'eut pas une seconde de doute. Retrouvant sa lucidité et son énergie d'antan, elle releva la tête et dit avec dignité :

— Il ne faut pas voler les morts, Clarisse. Nous, le bon Dieu nous viendra en aide. C'est la pauvreté de notre père saint François.

Et c'est ainsi que, le lendemain, après le trépassement du premier angélus, Clarisse s'en fut à la sacristie remettre à M. le Curé trois cents francs pour les âmes du Purgatoire.

Le bon Père avait connu intimement Madame, et admirait tout bas le dévouement de ses servantes. Après avoir écouté le récit de la trouvaille, il dit paternellement, mais d'un ton sans réplique :

— C'est convenu, ma bonne fille, j'accepte ces messes pour les âmes du Purgatoire. Vous avez agi avec loyauté et délicatesse. Mais, au nom de Madame, elle-même qui s'inquiétait de vous à ses derniers moments, je vous rends cet argent. C'est un acte de justice. Et les messes seront dites, je m'en charge ; ne vous tourmentez pas : de cette façon, toutes les intentions de Madame seront remplies.

... La vieille Euphémie est morte cet hiver, et Clarisse est devenue la gouvernante de M. le Curé.

Madeleine DU CLOS.

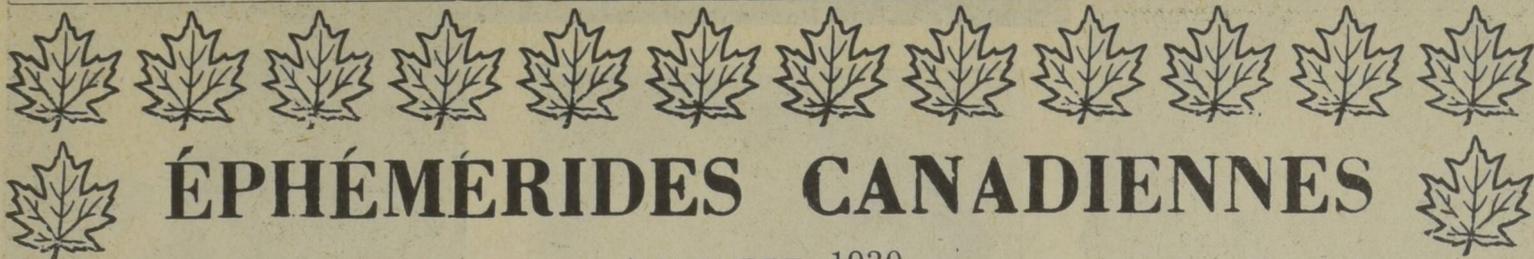
EXORCISME

Un brave curé luxembourgeois, aussi spirituel que simple d'allure, monté en chemin de fer, ouvre le bréviaire et fait le signe de la croix.

A cette vue, un jeune mécréant, assis en face de l'ecclésiastique, lui dit :

— Oh ! oh ! Monsieur le curé, je croyais que vous alliez m'exorciser.

— Soyez sans crainte, on n'exorcise que les esprits malins.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

NOVEMBRE 1930

2— S. G. Mgr Plante, auxiliaire à Québec, bénit la nouvelle maison Jésus-Ouvrier, maison de retraites fermées pour ouvriers, érigée sur les bords de la rivière St-Charles à Québec.

3— M. Lionel Roy, jeune avocat de Québec, obtient de l'Association des Filles de l'Empire, une bourse pour une année d'étude de Droit à l'Université d'Oxford.

4— A l'élection complémentaire provinciale qui a lieu aujourd'hui dans trois comtés, M. L.-J. Thisdel, libéral, est élu dans Maskinongé, et M. Paul Sauvé et M. Fisher, conservateurs, sont élus respectivement dans Deux-Montagnes et dans Huntingdon. Dans ce dernier comté, M. Fisher défait l'hon. M. G.-W. Scott, le nouveau trésorier provincial.

6— Un incendie qui se déclare dans le village de Saint-Félicien, au milieu de la nuit, détruit le Château, l'orgueil de St-Félicien, et six autres résidences.

7— M. l'abbé Napoléon Favreau, curé de Stanstead, décède subitement à l'âge de 49 ans.

— M. l'abbé Eustache Michaud, décède au Sanatorium du Lac Édouard, dont il était aumônier, à l'âge de 35 ans.

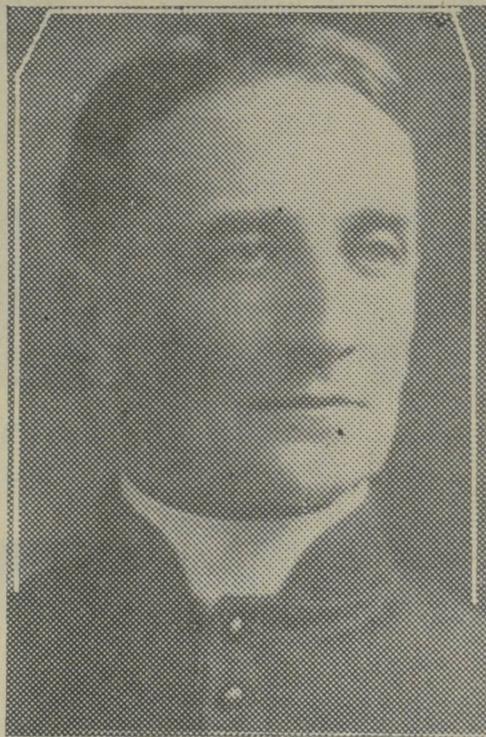
8— Un incendie détruit de fond en comble la "Bastien Stitchdown Ltd", manufacture de chaussures de Loretteville. Les pertes sont d'environ \$150,000, partiellement couvertes par les assurances.

— Les étudiants de l'Université Laval font une grande parade nocturne à travers les rues de Québec.

— On apprend avec peine que S. Em. le Cardinal Charost, archevêque de Rennes, France, est décédé hier, à l'âge de 70 ans. Le défunt avait visité Québec à son retour du congrès eucharistique de Chicago, en 1926, et les prêtres du diocèse se rappellent encore l'éloquente allocution qu'il avait prononcée au grand salon de l'Archevêché de Québec.

9— A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang de Québec, décède M. l'abbé Félix Lespinay, curé de St-Pierre de Broughton, à l'âge de 53 ans.

— M. Placide Gaudet, ancien archiviste à Ottawa, décède à Shédiac, N. B., à l'âge de 80 ans. Le défunt a écrit plusieurs ouvrages historiques sur l'Acadie.



Feu M. l'abbé FÉLIX LESPINAY

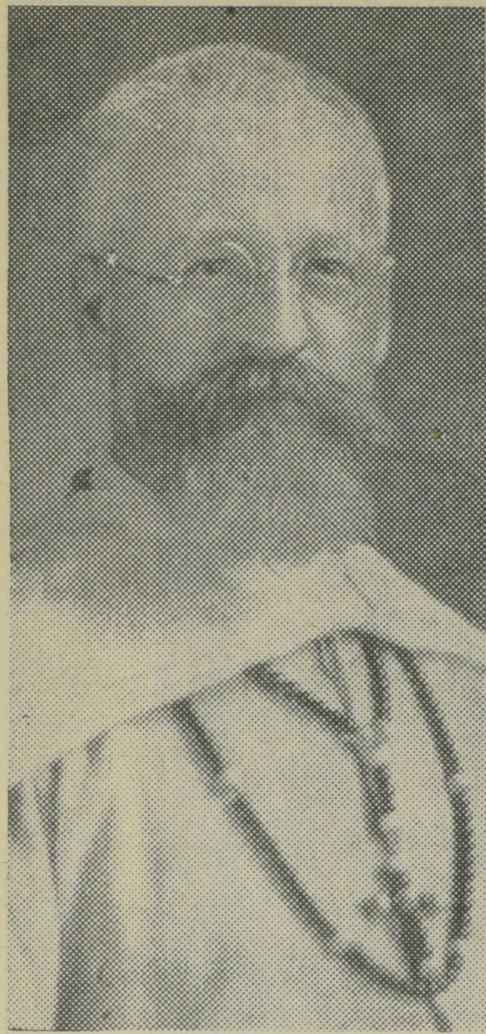
10— Senor Franco Bruno Averardi, diplomate italien, actuellement à Québec, donne ce soir une conférence sur l'Italie à la Salle des Promotions de l'Université Laval.

— Le sénateur J.-C. Turriff, de l'Assiniboine, Saskatchewan, décède à l'âge de 75 ans. Le défunt est né au Petit-Métis, dans la province de Québec.

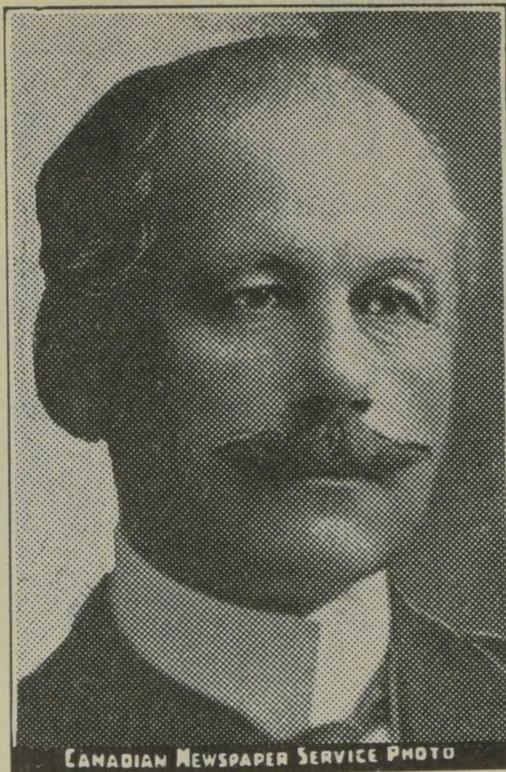
12— A Québec, s'ouvre le congrès annuel de l'Union Catholique des Cultivateurs de notre province, sous la présidence de M. Aldéric Lalonde. Ce congrès se tient dans la grande salle de l'Académie Commerciale.

— Ce soir, dans la Salle des Promotions de l'Université Laval, a lieu l'ouverture solennelle de la première session de l'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin.

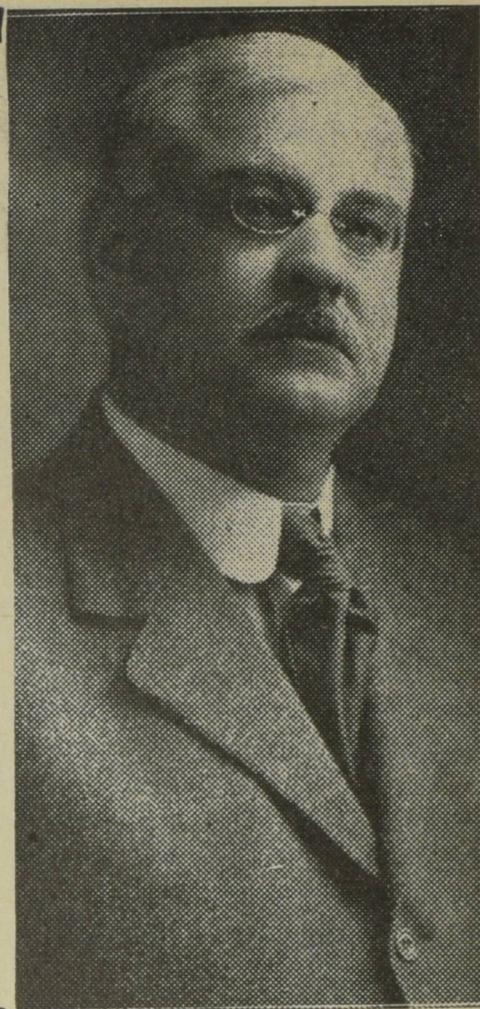
Mgr L.-A. Pâquet, président de l'Académie, y prononce le discours d'ouverture, et le R. P. Ceslas Forest, O.P., y donne une conférence sur "l'Augustinisme et le Thomisme". C'est S. G.



Feu le R. P. Joseph FILLION,
des P. B.



Feu L'HON. ADÉLARD TURGEON
président du Conseil Législatif



Feu L'HON J.-L. PERRON,
ministre de l'Agriculture
dans le cabinet Taschereau

Mgr Plante, auxiliaire à Québec, qui préside cette première séance.

13 — L'Académie St-Thomas tient deux autres séances aujourd'hui.

A celle de cette après-midi, que préside S. G. Mgr Ross, évêque de Gaspé, M. Antonio Perreault, de Montréal, y traite de "la coopération laïque à l'apostolat intellectuel de l'Église", et M. l'abbé Joseph Ferland, professeur à l'École supérieure de Philosophie de Laval, y expose "la méthode de S. Thomas d'Aquin". La séance de clôture, qui a lieu ce soir, au même endroit, est présidée par le T. R. Père Gillet, maître général des Dominicains. S. G. Mgr R. Villeneuve, évêque de Gravelbourg, y fait une très brillante conférence sur "le rôle de la Philosophie dans l'oeuvre des Universités catholiques".

Au cours de cette séance, Mgr Fillion, recteur de l'Université Laval, remet à S. G. Mgr l'Évêque de Gravelbourg, le diplôme de docteur en Théologie.

— L'hon. M. G.-W. Scott, trésorier provincial défait aux dernières élections complémentaires, est nommé conseiller législatif. M. C.-J. Simard, sous-secrétaire de la Province, est nommé directeur des Beaux-Arts et conservateur du nouveau Musée provincial; M. Alexandre Demeules remplacera M. Simard comme sous-secrétaire provincial.

14 — L'hon. M. Adélarde Turgeon, président du Conseil Législatif de Québec, décède ce matin à l'âge de 67 ans, après plusieurs mois de maladie. Le défunt a manifesté le désir d'être inhumé dans le vieux cimetière de Beaumont, où reposent ses ancêtres.

15 — Le T. R. P. Gillet, maître général des Dominicains, donne à l'Université Laval au profit des pauvres de la Société Saint-Vincent de Paul, une très instructive conférence sur "la Justice et la Charité".

17 — S. G. Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon, décide de céder sa résidence épiscopale aux RR. Pères Oblats pour qu'ils en fassent une maison d'enseignement. Sa Grandeur ira résider à Saskatoon, où elle prendra charge en personne de la paroisse de Saint-Paul.

— Un court câblogramme, reçu ce midi par les RR. Pères Blancs de Québec, annonce le décès arrivé à Maison-Carrée, Afrique, du R. P. Joseph Fillion, des Pères Blancs, ancien supérieur du Postulat de Québec, à l'âge de 48 ans et huit mois. Le défunt était le frère de Mgr Philéas Fillion, recteur de l'Université Laval, et de M. l'abbé Hector Fillion, du Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière.

18 — On apprend que S. G. Mgr McGuigan, archevêque de Régina, qui vient de partir pour

Rome, a nommé M. l'abbé A.-J. Janssen, curé de Sedley, Sask., vicaire général de son diocèse.

— Au collège de St-Romuald, décède subitement le R. Frère Henri, né Paul Chartrand, des Frères de St-Gabriel, directeur de cette institution, à l'âge de 45 ans.

19 — A Québec, décède subitement M. Gustave Gagnon, ancien organiste de la Basilique de cette ville, à l'âge de 88 ans.

20 — L'hon. M. Jacob Nicol, ancien trésorier de la Province de Québec, est nommé président du Conseil législatif, en remplacement de feu l'hon. Turgeon.

— A Montréal, décède l'hon. M. J.-L. Peron, ministre provincial de l'Agriculture et député de Montcalm, à l'âge de 56 ans.

21 — La ville de Montréal fait une chaude réception au capitaine Errol Boyd, aviateur canadien qui vient d'accomplir la traversée de l'Atlantique, et à son compagnon le lieutenant Harry Connor, qui reviennent d'Europe, à bord du *Duchess of Bedford*.

24 — L'hon. M. Adélarde Turgeon aura été le dernier président du Conseil législatif à avoir sa résidence à l'Hôtel du Parlement. En effet, des ouvriers ont commencé ce matin à refaire les appartements du président du Conseil, qui seront convertis en bureaux.

— S. Em. le Cardinal Rouleau vient de fonder une nouvelle paroisse dans son diocèse, au comté de Mégantic, sous le vocable de St-Jean de Brébeuf.

— Tous les curés de la ville de Québec présentent une requête à M. Drouin, membre de la Commission des Liqueurs, lui demandant de diminuer le nombre des tavernes dans notre ville, de les obliger à fermer à dix heures du soir, et de ne permettre aucune publicité en faveur des liqueurs enivrantes. M. Drouin, qui reconnaît que la taverne est un malheur, accueille favorablement cette requête.

26 — On annonce que *La revue de l'Université d'Ottawa*, nouvelle publication, paraîtra au mois de janvier prochain.

27 — Les étudiants de l'Université Laval tiennent une grande journée universitaire, la deuxième depuis la fondation de l'Association générale des Étudiants de Laval. Un grand banquet, pris au Château Frontenac, termine cette journée, qui avait débuté par une messe célébrée en la chapelle extérieure du Séminaire.

— M. Adélarde Godbout, député de l'Islet, est nommé ministre de l'Agriculture à Québec; l'hon. M. J.-E.-C. Ouellet, député de Dorchester et ministre sans portefeuille dans le Cabinet Taschereau, et M. le Dr V. Roy, député de Lévis, sont appelés tous deux à faire partie du Conseil législatif.

28 — L'hon. Howard Ferguson, premier ministre de l'Ontario, est nommé au poste de Haut-Commissaire canadien à Londres. Son traitement sera de \$25,000 par année.

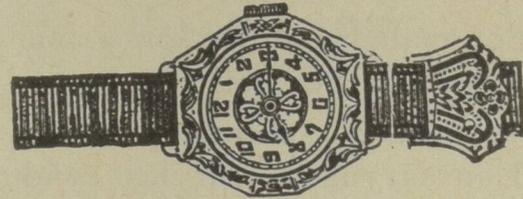
30 — La paroisse de St-Sauveur célèbre le 75^e anniversaire de la fondation de sa conférence St-Vincent de Paul.

— Un incendie détruit de fond en comble l'église de Saint-Michel de Rougemont. Les pertes sont d'environ \$60,000, partiellement couvertes par les assurances.

— Mgr Camille Roy donne en la salle paroissiale de Belvédère, à Québec, une conférence sur "l'Action féminine", sous les auspices de la Ligue catholique féminine.

— L'Association du Jeune Barreau de Québec célèbre le 50^e anniversaire de l'admission à la pratique du Droit de l'hon. juge P.-A. Choquette.

— On apprend que M. Antoine Roy, fils de M. le Commandeur P.-G. Roy, archiviste provincial, vient de soutenir avec succès sa thèse de Docteur es-lettres à la Sorbonne de Paris.



MONTRES GRATIS

POUR DAMES ET MESSIEURS

Demandez 200 paquets de graines; quand vendus retournez \$12.00. Aussitôt vous recevrez cette prime à votre choix. Catalogue sur demande.

ALLEN NOUVEAUTÉS
St-Zacharie, Québec.

ENFANTS TERRIBLES

La vieille dame est apitoyée par les pleurs d'un petit gosse, que semble gronder une sœur plus âgée de deux ou trois ans.

— Pourquoi ne lui donnes-tu pas ce qu'il désire? demande-t-elle à la fillette.

— J'veux bien, moi. Il désire chiper la grappe de cerises que vous avez sur votre chapeau!

Johann revient à la maison avec ses vêtements en lambeaux.

— Quoi? fulmine la mère, tu t'es encore battu? Tu ne sais donc pas que les enfants bien élevés ne se battent pas?

— Je le sais, maman. J'ai cru que Hans était bien élevé, mais lorsque je lui ai donné une gifle, j'ai vu qu'il ne l'était pas!



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LA DIPHTÉRIE

COMMENT ON LA COMBAT AUJOURD'HUI



La diphtérie, comme on le sait, est une maladie infectieuse dont le siège le plus fréquent est la gorge.

Elle se caractérise par des membranes blanches qui, si la maladie n'est pas énergiquement combattue, ont tendance à remonter vers les fosses nasales, qu'elles envahissent ainsi que les sinus adjacents, et à descendre vers les bronches, en passant par le larynx, naturellement.

C'est une maladie grave, qui a fait dans le passé des milliers de victimes.

Les plus jeunes succombaient au croup, complication laryngée, qui les conduisait à l'asphyxie rapide. Les adultes mouraient de suffocation plus lente par l'envahissement des bronches, ou d'empoisonnement par les toxines secrétées par les microbes.

La maladie est très contagieuse, et cette contagion est d'autant plus à craindre que certaines gens parfaitement guéris en apparence, sont longtemps porteurs de germes.

* * *

Roux, élève de Pasteur, a fait faire un pas immense au traitement de la diphtérie par la découverte de son sérum, qui guérit presque à coup sûr la maladie, pourvu qu'il soit utilisé à temps.

Mais si on guérissait la maladie plus facilement, et même très facilement, on ne pouvait guère empêcher son éclosion, et fréquemment des épidémies éclataient ici et là, surtout dans les milieux scolaires, et ne s'arrêtaient pas avant d'avoir fait, sinon de nombreuses victimes, du moins beaucoup de malades.

A Ramon revient le mérite d'avoir découvert une anatoxine qui, injectée à temps, rend ceux qui l'ont reçue réfractaires à la diphtérie.

C'est un produit obtenu en traitant la toxine diphtérique, c'est-à-dire le poison produit par les microbes de la diphtérie par une substance chimique spéciale, la formaldéhyde, qui le rend inoffensif. On l'injecte sous la peau du sujet qu'on veut immuniser, après certaines précautions préalables naturellement, et le sujet ainsi traité est désormais à couvert de la maladie.

* * *

Comment cela se fait-il ? que s'est-il passé chez lui ?

Il s'est passé ce qui se passe chez ceux qui ont la diphtérie et qui guérissent. Ils sont guéris, mais ils restent avec dans le sang une certaine quantité de poison qu'y ont déversé les microbes. Le sang acquiert ainsi, grâce à ce poison modifié et devenu inoffensif, de telles propriétés que le microbe de la diphtérie, en l'espèce le bacille de Lœfler, n'y peut plus vivre et se multiplier.

Et donc les enfants qui ont reçu l'antitoxine de Ramon se trouvent comme guéris d'une maladie qu'ils n'ont pas eue. Ceux qui ont déjà eu une fois la diphtérie ne l'ont pas d'ordinaire une seconde fois. Il en est de même pour ceux qui ont été traités par le nouveau sérum de Ramon.

* * *

Cette méthode se répand très rapidement. Il y a déjà des centaines et des milliers de nos enfants qui ont été immunisés ; et bientôt la vaccination antidiphtérique sera autant à l'honneur que la vaccination antivariolique, ce qui rendra très rare, si elle ne la fait pas disparaître complètement, la terrible maladie qui effrayait avec raison tant de parents.

L'antitoxine Ramon a cet avantage, qu'elle est d'application très facile, plus facile même que la vaccine de Jenner.

Comme pour cette dernière, les enfants en souffrent d'autant moins qu'elle leur est appliquée lorsqu'ils sont jeunes.

Les parents se doivent donc de faire vacciner leurs enfants contre la diphtérie dès leur jeune âge, avant cinq ans, si possible.

Le vieux DOCTEUR.

Maladies de la gorge

DANS certains cas, rien ne ressemble plus à la diphtérie que la *scarlatine*. Dans les deux maladies il s'agit d'une angine et l'angine rouge de la scarlatine est quelquefois pseudomembraneuse, mais le début brutal, avec fièvre élevée à 104°, le pouls rapide, les vomissements, l'éruption caractéristique, enfin l'aspect de la langue permettent généralement le diagnostic.

Il est aussi une maladie qui fait atrocement souffrir en provoquant un fort gonflement rouge de la gorge, c'est le *phlegmon de l'amygdale*, Véritable abcès au sein de l'amygdale, celle-ci est boursoufflée, asymétrique, et le malade bave continuellement, ne pouvant avaler sa salive à cause de la douleur; il peut à peine ouvrir la bouche (*trismus*), tous les muscles masticateurs sont contractés. Il faut alors ouvrir l'amygdale soit à la sonde cannelée, soit au bistouri "boutonné", c'est-à-dire entouré de coton; l'abcès se vide et le malade est immédiatement soulagé.

Chez les enfants qui viennent d'être "opérés des amygdales", c'est-à-dire à qui on a pratiqué l'amygdalotomie ou ablation des amygdales, il est habituel d'observer au niveau de la plaie amygdalienne une fausse membrane blanchâtre. Il nous suffit de signaler la chose pour rassurer des parents légitimement inquiets à ce sujet.

Enfin, nous signalerons, pour être complets, qu'il existe une classe d'angines assez bénignes et appelées pour cette raison angines simples sans fausses membranes. Citons, par exemple, l'*angine érythémateuse simple* (où la gorge simplement rouge guérit assez vite avec quelques gargarismes) et l'*angine pultacée*, si fréquente (petit exsudat blanc crémeux, mollasse et non adhérent dans les cryptes des amygdales).

Nous ne ferons que citer ici, pour mémoire, deux maladies que nous avons déjà étudiées :

l'hypertrophie des amygdales et les végétations adénoïdes.

Rappelons simplement que la première est bien fréquente chez l'enfant, surtout après les fièvres éruptives. Les amygdales palatines gonflées obstruent l'isthme du gosier (type pédiculé ou enchatonné).

La fréquence des rhumes, des angines à répétition, des bronchites chroniques, des crises de pseudo-asthme, caractérisent ces états si fréquents du jeune âge, où l'on vient consulter tout d'abord pour une toux fréquente et pour des hypertrophies ganglionnaires.

Quant aux végétations adénoïdes, c'est l'hypertrophie de l'amygdale du pharynx, très fréquente aussi chez l'enfant, et qui aboutit à l'obstruction du nasopharynx. Il en résulte une gêne de la respiration nasale: l'enfant respire la bouche ouverte, a du ronflement nocturne, une voix sourde et nasonnée. Les ganglions cervicaux augmentent de volume, la voûte palatine s'élève et se déforme en ogive, la face devient étroite, les dents chevauchent, c'est le facies adénoïdien.

Souvent conséquence du rachitisme, dont elles sont un symptôme bien fréquent, les végétations adénoïdes peuvent, à la longue, amener un certain nombre de complications: poussées d'adénoïdite, coryza, toux fréquente, poussées de fièvre, déformations thoraciques, mais surtout *otites*. Le traitement précoce consiste à les enlever et à recommander, en outre, un peu de traitement général (arsenic, fer, iode) et le climat marin.

(La Maison)

DR PIERVAL.

UN FILON

Sapeck était un de ces joyeux fumistes dont les blagues et les mots ont égayé toute une génération.

Il avait fondé un petit journal, l'"Anti-concierge", dont l'abonnement annuel était d'un franc (il paraissait seulement le jour du terme). Quand nous étions un peu gênés, dit un de nos confrères, Sapeck nous rassurait d'un geste et, en moins de cinq minutes, revenait avec une petite somme, jamais vertigineuse mais suffisante.

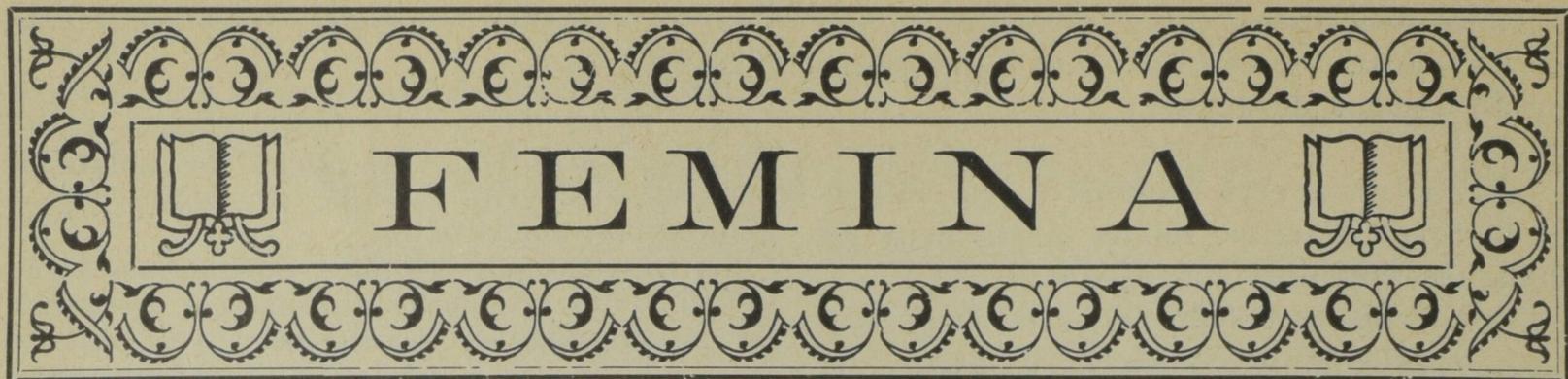
— Quelques abonnements, disait-il.

Un jour, un de ses abonnés se plaignit verbeusement de ne jamais recevoir l'"Anti-concierge".

— Monsieur, répliqua Sapeck, vous n'avez qu'à l'acheter: il est dans tous les kiosques du boulevard Saint-Michel.

— Mais, Monsieur, je suis abonné.

— C'est possible, Monsieur, mais je n'envoie jamais mon journal aux abonnés... J'ai remarqué que ça fait du tort à la vente au numéro!



COMME UNE FÉE

AUX temps heureux de la Belle au Bois dormant et de Peau d'Ane, les fées, nous dit-on, se rencontraient sur tous les chemins; se trouvait-il dans quelque coin reculé de la forêt, un pauvre être aux prises avec des esprits malicieux et sournois, la bonne fée, sur la demande de l'opprimé, accourait mettre en fuite les enfants des ténèbres.

Les tours crénelées des châteaux-forts de ces pays de rêves, renfermaient-elles quelques jolies princesses captives, les fées au cœur tendre et bon mettaient en oeuvre mille moyens ingénieux afin de délivrer ces enfants gardées dans les donjons par des cerbères barbares et féroces.

Partout, dans les chaumières et dans les palais, pour l'humble paysan comme pour les filles des rois, les fées avaient des attentions et des bontés. Un simple appel et leur secours toujours efficace et opportun rendait la paix au cœur droit qui, victime de la fourberie et de la méchanceté s'était adressé à elles.

Ces bons génies semblaient n'exister que pour créer de la joie et répandre leurs bienfaits partout où leur aide était réclamée.

Lorsque j'étais enfant, la lecture de ces contes me laissait toujours un long moment rêveuse et invariablement, délaissant le rôle de l'auteur principal devenu heureux et possesseur de richesses fabuleuses, je me disais :

"Elles sont bien heureuses ces gentilles fées, de répandre à profusion sur ceux qui le méritent leurs trésors et la douceur de leur protection... que ne suis-je fée, pour rendre heureux tous ceux que j'aime!..."

Aujourd'hui que les années ont passé, ce souvenir naïf me revient encore chaque fois qu'il se présente à mon regard quelque détresse. En ces jours heureux de la Noël, où malgré les efforts des cœurs généreux, tant de nos pauvres auront faim et grelotteront en leur demeure triste, je

me prends à désirer le retour sur la terre de ces esprits bienfaisants qui sauront mettre en fuite ces autres esprits : le découragement et l'angoisse, hôtes des foyers sans feu.

A nous toutes, amies lectrices, revient ce rôle si doux, de faire revivre pour les pauvres qui nous entourent, ces temps heureux d'autrefois où les opprimés étaient soulagés et secourus.

Donnons généreusement et avec joie, promptement, au premier appel. Il doit être si dur pour celui qui a faim et qui demande de se sentir soupçonné ou importun...

Celui qui délaissant toutes les splendeurs et les trésors a bien voulu en cette nuit de Noël, se faire petit enfant et naître sur la paille, a fait, de la Pauvreté, une reine que nous devons saluer bien bas, toutes les fois qu'elle se présente à nous, sous quelque dehors qu'elle apparaisse!

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

Fragile.— Votre gentil mot m'a apporté le sourire que j'attendais de votre part... il ne faudra pas malgré les jours sombres voir de "la grisaille" partout. Savoir sourire quand même est un secret et celle qui connaît ce secret possède un trésor...

A l'oeuvre, petite amie, même quand le cœur est las, il faut sourire à la vie, à ceux qui nous aiment et surtout à ceux qui ne nous aiment pas...

Vous recevrez les numéros supplémentaires, vous êtes bien aimable de faire ainsi un peu de réclame pour notre revue, qui a besoin d'amitiés constantes comme la vôtre. Merci.

Aurore.— Le deuil d'un enfant si jeune ne se porte pas d'ordinaire. Un bébé de deux ans est un ange et malgré le vide que sa disparition cause

dans un foyer, il n'est pas d'usage de revêtir des habits de deuil.

Vous avez toutes mes sympathies, ma très chère amie, dans cette épreuve douloureuse. Consolez-vous en pensant à toutes les misères et à toutes les épreuves qui ont été jusqu'à ce jour votre partage et que votre enfant ne connaîtra pas.

SOLITAIRE. — Je vous ai lue... A votre confiance qui me touche j'apporte comme toujours ma plus cordiale sympathie et l'assurance que votre moment d'abandon m'est très doux. Il me permet de vous connaître mieux... ce qui est beaucoup entre amies.

Ne croyez pas que la vie a été pour vous méchante et vilaine, quand on sait regarder comme vous le faites, les gens qui nous entourent, on en trouve toujours dont le sort est encore plus triste et plus désespéré que le nôtre. Vos longues heures de solitude vous ont appris bien des choses et malgré votre inactivité, vous possédez l'expérience que d'autres n'acquièrent qu'après avoir commis mille bévues... morales...

Votre belle et longue lettre sera suivie je l'espère, de beaucoup d'autres où vous me redirez encore ce qui vous charme et ce que vous aimez, certaine d'être comprise et appréciée. Votre courage dans cette longue épreuve me dit assez à quelle hauteur vous avez su vous élever déjà et à quelle source vous savez puiser... L'Ami divin de nos âmes ne condamne pas l'amitié, loin de là puisque lui-même a voulu avoir ses amis de choix.

J'anticipe la joie d'une autre bonne lettre.

JEANNE LEFRANC.

Utilisation pédagogique du jeu

Au jeu nous découvrons quatre rôles : il délasse ; il développe ; il instruit et enfin il forme (c'est-à-dire qu'il exerce ou corrige). C'est ce que nous établirons en quelques mots.

1° Le jeu *délasse* l'enfant beaucoup plus que le repos absolu qu'on lui voudrait imposer et qui coûte à son impatience. Ses neuf heures de plein sommeil (où il est quasi-immobile) suffisent amplement à la restauration profonde de ses énergies. Au cours de la veille, sa détente normale, c'est le jeu. L'en priver, c'est l'étioler. Sa santé en a un besoin impérieux. Plaignez l'enfant qui ne joue jamais. Au lieu de s'épanouir il se flétrit déjà ! au lieu de s'ouvrir, il se replie ! Si donc vous avez à le punir, que son châtement ne

soit pas la privation systématique et continue du jeu ; vous l'éteindriez et vous risqueriez de n'en pouvoir plus rien obtenir de bon. Il lui faut s'ébattre, rire pleinement, librement. Une part de franche insouciance et d'éclatante gaieté lui est indispensable. Le maintenir constamment grave et tendu, c'est refouler sottement la luxuriance de sa vie ; c'est, en voulant le rendre précoce, risquer de le fausser et de le tarir. Travail et jeu doivent alterner et s'équilibrer. Ce sera l'art de l'éducateur de les bien doser l'un et l'autre. La *durée* de la récréation sera proportionnée à l'effort qu'elle doit compenser ; sa *fréquence* se mesurera à la puissance d'attention ; sa *nature* même s'adaptera au travail qu'elle vient détendre (c'est par une partie de barres et non par une partie d'échecs qu'on se remet d'une heure de calcul). Il est, en effet, des jeux "d'application" qui sont d'agréables "passe-temps", mais non des délassements. Et par contre il est des distractions qui ont raison de toutes les contentions. Quel enfant n'oublie tous ses soucis à la scène "désopilante" du cirque ? Le franc rire est un puissant récréatif. Et le sage ne nous a-t-il pas dit : *Dulce est desipere in loco* ?

2° En disant des jeux de l'enfant qu'ils le *développent*, nous avons pensé d'abord à ses jeux physiques. Bien surveillés, ce sont eux peut-être qui contribuent le plus à lui donner vigueur et agilité. L'enfant élevé à la campagne, et à qui est laissée la liberté des ébats, devient en peu de temps souple et résistant. N'a-t-il pas autour de lui toutes les ressources : larges allées pour courir, fossés à sauter, arbres pour grimper, large espace à remplir impunément de gestes et de cris... ? Lui proposer des jeux est superflu : ils foisonnent, vu que tout l'invite à l'action. Ce dont il a besoin, c'est plutôt d'une discrète surveillance, car, plus que tout autre, il connaît le "jeu dangereux". — Pour l'écolier élevé à la ville, à qui manque le plus souvent la ressource d'un jardin, le souci est différent. De toute manière il grandit à l'étroit : le respect des meubles lui fait restreindre sa course et ses gestes, le respect des voisins impose une limite à son tapage. Il n'a pas ses "coudées franches" comme le camarade rural. Et pourtant l'exubérance lui est tout aussi nécessaire ! — Comment la lui procurera-t-on ? Artificiellement par la gymnastique ; naturellement par un choix approprié de jeux. — La gymnastique est une culture méthodique, qui vise à développer chacune des forces de l'enfant et à assurer leur équilibre. Exercices de respiration, de flexion, de force, de résistance... il n'est pas un muscle, pas un organe que la "science" n'aille provoquer au travail, et qu'elle ne cherche à rendre plus robuste et plus délié. Pour l'enfant citadin cette culture rationnelle est un bienfait incontestable : elle est à son corps ce que l'étude est à son esprit. Mais, quelque habile qu'elle soit, elle a l'inconvénient d'être à sa manière un travail, une occupation attentive et sé-

rieuse. Elle exerce, mais ne détend pas. L'enfant de qui vous exigez pour le fortifier et l'assouplir vingt tractions, vingt moulinets, vingt accroupissements successifs... — se sent à la tâche. Y prend-il grand intérêt? Sa fantaisie ne trouve-t-elle pas promptement monotones et fastidieux les mouvements "théoriques" qui lui sont imposés? Pendant qu'il travaille sous le commandement, son esprit se détend-il? L'insouciance récréatrice l'avahit-elle? Non. Bien que pour quelques-uns la demi-heure de gymnastique ait de l'attrait (celui surtout de l'émulation), la plupart s'y ennuiant, et y vont comme à la corvée. Là encore on leur demande un effort, une fatigue, alors qu'ils ont besoin d'une diversion, d'une relâche! Aussi les maîtres avisés introduisent-ils le jeu dans la gymnastique même.— Mais celle-ci devient à peine nécessaire là où l'éducateur a su provoquer et soutenir l'amour des jeux physiques appropriés. Quelle partie de chat (si tout le monde se donne à la partie) ne vaut pas le quart d'heure de "pas gymnastique?" Quelle partie de balle, ou quelle grimpe ne donne aux biceps la puissance que leur veut donner la scolaire barre-fixe? Quelle partie de saute-mouton assure moins d'agilité que tous les exercices de flexion? C'est sans y penser qu'en jouant on se développe. Et cette insouciance même y contribue. Elle joint à l'effort (qu'elle masque) la détente réparatrice. — Que le jeu rende la gymnastique totalement inutile, nous ne le pensons pas. Elle est un perfectionnement indiscutable, une sorte de mise au point des plus utiles. Mais le jeu y prépare. L'enfant que ses amusements déjà ont rendu robuste est flexible, se plaît à la gymnastique, parce qu'elle est pour lui un second jeu.

3° A côté des jeux fortifiants se placent les jeux *instructifs*. Ce sont naturellement des jeux d'esprit. Presque toutes les fonctions mentales de l'enfant ont à peine réussi une première fois leur travail qu'elles cherchent à s'en amuser. Dès qu'il est maître de son alphabet, l'enfant veut jouer avec les lettres; et de même avec les chiffres. D'où le succès du loto, sous ses multiples formes. Les petits n'ont-ils pas également des jeux de cartes qui les invitent à grouper par catégories animaux, plantes, métiers, outils, hommes illustres. Ce sont exercices de mémoire. Les innombrables jeux de combinaison entraînent à la réflexion, à la position et à la solution des problèmes.

4° Mais c'est encore à la formation (ou à la réforme) du *caractère* que l'adroit éducateur sait employer le jeu. Est-il une qualité morale que quelque jeu n'exerce, ou qu'il ne puisse développer? Entraîné par l'exemple des camarades, l'enfant peureux s'enhardira; le timide en viendra à oser. Pour le bambin et l'hésitant on choisira le jeu qui demande vitesse et décision. On intéressera l'étourdi à celui qui incite à réfléchir. On acclimatera progressivement le "sauvage" au jeu en commun. On accoutumera l'indépendant à la

discipline d'un "camp", où les rôles assignés doivent être strictement gardés... — Proposer directement à l'enfant le jeu qui, sans doute, le doit compléter, mais auquel présentement il échoue, il le faut faire avec prudence, sous peine d'obtenir un refus. Un jeu auquel on ne réussit jamais n'amuse pas. C'est adroitement, c'est graduellement, qu'il faut amener l'enfant à l'effort: le jeu ne l'attire et ne le retient que si la part du travail y disparaît sous l'intérêt et le plaisir.

Concluons. Ce serait pour les parents une grave erreur de s'imaginer que c'est uniquement aux travaux de leur enfant qu'ils ont à être attentifs, et qu'ils n'ont pas à se préoccuper de ses jeux. Ceux-ci ont dans sa formation un rôle trop important pour qu'ils les ignorent.

Le premier devoir des parents est d'observer ces jeux, pour y découvrir plus intimement leur enfant, et l'y garder du danger, toujours possible.

Le second devoir est de l'entraîner au jeu, pour lui éviter, s'il en est menacé, l'action démoralisatrice de l'inoccupation et de l'ennui.

Le troisième est de lui choisir les jeux qui répondent à ses besoins.

Le dernier est de veiller à ce que ces jeux demeurent en leurs justes limites et qu'ils n'en viennent pas à nuire à la vie sérieuse qu'ils doivent servir, mais qui ne saurait leur être sacrifiée.

O. LEMARIE.

(*Le Jeu de l'Enfant*, vol. in-16 de 96 pages. En vente aux Editions de l'Association du Mariage Chrétien, 86, rue de Gergovie, Paris-14e. Prix: 7 francs franco.)

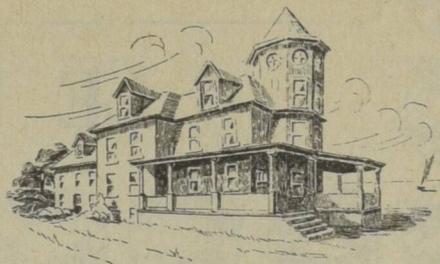
CONSEILS AUX JEUNES FILLES POUR LE MARIAGE

1. Pour faire un heureux mariage,
Avant le temps, n'y rêve pas.
2. Quand et comment l'on se marie,
Dans les romans ne cherche pas.
3. A courir bals, bijoux, toilettes,
Ton bon renom ne risque pas.
4. Par sage et pieuse conduite,
Sage mari tu gagneras.
5. Pour être aimée et demandée,
Nulle avance tu ne feras.
6. Jamais à l'insu des parents,
Jeune homme ne fréquenteras.
7. Des beaux discours et flatteries,
Soigneusement te méfieras.
8. Mari jureur, buveur, menteur,
Pour l'or du monde ne prendras.
9. Vingt fois, avant de dire: oui,
Ta langue en bouche tourneras.
10. Mais avant tout, pour être heureuse,
Mari chrétien tu choisiras.

P. BRUCKER.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une pisatre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Jean et Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville.
Un prix a été envoyé à Mlle Gagnon et à Mlle Leclerc.

JEUX D'ESPRIT No 139

CHARADE

Mon premier est l'ennemi de mon deuxième,
Lequel est lui-même ennemi des hommes.
Mon troisième est une simple préposition.
Et mon tout reste à trouver.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE NOVEMBRE

CHARADE

Mes — Ange — Mésange.

MÉTAGRAME

Pond
Tond
Fond
Rond
Bond
Gond

DEVINETTE

Pièce.

DERNIÈRES PAROLES

Louis XIII.

Ont trouvé des solutions incomplètes : Le Couvent des B. P., de Jonquière ; Mlle Blanche Martineau, Boîte 235, Station Rivière du Loup, P. Q. ; Mlle Cécile Gagné, St-Maxime de Scott ; L'Hôpital Civique, Québec ; Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; Mlle Hélène Lacroix, Saint-Casimir, Portneuf ; Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Gilberte Beaulieu, St-Gervais, Bellechasse ; M. Gaëtan Michaud, Collège de Sainte-Anne de la Pocatière ; Mlle J. Bédard, s/d M. Jules Larue, 71, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Fernande Grisé, St-Césaire.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Cécile Gagnon, Station Hébertville, Lac St-

MOTS EN TRIANGLE

* * * * *
* * * * *
* * * * *

* * * *
* * *
* *
*

Chûte d'eau célèbre.
Sœur d'Antigone
Substance résineuse et aromatique.
Département français
Quadrupède.
Note de musique
Voyelle.

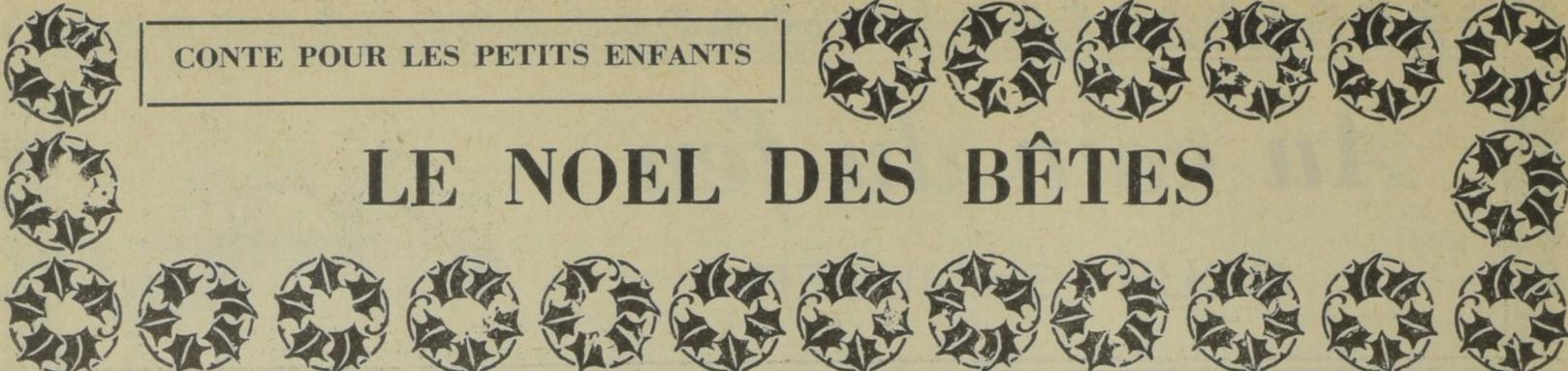
DOUBLE ACROSTICHE

* ae *
* nn *
* ro *
* va *
* oc *
* lu *

ENIGME

A moi qui ne suis rien
Chacun porte sa lettre.
On me demande. Eh bien !
Ai-je tort d'en tant mettre.
Par moi sont démembrés
Les plus pesants ouvrages.
Pour moi les plus timbrés
Sont encore les plus sages.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"


 CONTE POUR LES PETITS ENFANTS

LE NOËL DES BÊTES

M. le curé de Fleurial, un charmant village du Midi, perdu dans des montagnes où il est impossible de pénétrer, avait un âne qu'il aimait beaucoup. C'était un âne gris, bien fait, dodu, laissant voir sur toute sa personne les soins dont il était entouré. M. le curé, quand on le lui avait donné tout petit, l'appela tout de suite Ali.

— Tu es trop jeune, lui avait-il dit, pour que je t'appelle Aliboron. Plus tard, lorsque les années seront venues, que tu te seras développé, que tu auras pris de l'embonpoint, du poil, de l'importance, tu seras maître Aliboron ; en attendant sois mon petit Ali.

L'âne avait consenti. Il avait deviné au premier coup d'œil qu'il avait affaire à un bon maître. Il ne se trompa pas. Son écurie était toujours bien propre, sa litière bien garnie, et, pour travail, que lui demandait son maître ? Tout simplement de le promener à la campagne lorsque le temps était beau : c'était du plaisir pour les deux. Aussi, au contraire de la plupart des ânes que la fatigue rend bêtes, avait-il gardé toute son intelligence. C'était certainement le plus avisé, le plus spirituel des ânes qui aient existé. M. le curé, dans leurs promenades, aimait à lui parler. Il lui confiait ses joies, ses peines, ses espérances. Lui venait-il en mémoire quelques vers des poètes français ou latins, il les lui récitait. Le bon Ali écoutait tout et en faisait son profit. Il avait d'ailleurs une autre source d'instruction. La petite écurie où il était logé était mitoyenne avec l'école et il pouvait entendre les leçons qu'on donnait aux enfants. Bref, Ali n'était certainement pas, il s'en fallait de beaucoup, le plus ignorant des habitants du village.

Ali avait, en dehors de son maître, deux amis. Le premier était un mouton, un joli mouton blanc, qui dormait la nuit avec lui dans l'écurie et qui, le jour, était tout le temps au trousses de la servante de M. le Curé, la vieille Annette, qui le chérissait comme son enfant, le comblait de gourmandises, de caresses, le lavait, le peignait, le pomponnait, faisait de lui, enfin, le mouton le plus gâté de la gent moutionnière. Lui se laissait dorloter, très doux, très câlin, très obéissant, ne faisant jamais que ce qu'on lui laissait faire et

n'ayant d'autre désir que de vivre le plus longtemps possible entre M. le Curé, Annette et Ali.

Le second ami d'Ali, c'était le bœuf du père Garraud, un bon bœuf de labour qui, depuis deux ans, pleurait la mort de son vieux compagnon, que le maître n'avait pas remplacé, faute d'argent. Il habitait à l'extrémité du village, dans une écurie qui donnait sur la route. Bien souvent M. le curé, revenant de faire sa promenade, s'arrêtait un moment chez son maître et laissait entrer Ali dans l'écurie. C'était alors entre l'âne et le bœuf de longues causeries, et leur amitié devenait tous les jours plus vive et plus étroite.

Un jour, aux environs de Noël, M. le Curé s'arrêta ainsi chez le père Garraud. Ali, comme de coutume, fut conduit dans l'écurie, près de son ami le bœuf. Il avait l'air soucieux. Le bœuf le remarqua et, dès qu'ils furent seuls, il lui en fit l'observation.

— Oui, répondit Ali, depuis quelques jours, j'ai une idée qui me travaille. Réponds-moi : as-tu jamais vu la crèche que M. le curé expose tous les ans, pour la Noël, dans l'église.

— Mais parfaitement dit le bœuf. L'an dernier, je revenais de porter un gros voyage de pierres, lorsque mon maître me fit arrêter juste devant l'église. La porte était ouverte, et je pus voir une crèche magnifique...

— Ah ! interrompit Ali. Tu as vu qu'autour de l'Enfant Jésus couché sur la paille, il y avait un mouton, un âne...

— Et un bœuf.

— C'est cela. Eh bien, les hommes sont certainement gentils de ne pas avoir oublié le rôle que nous avons joué dans l'étable de Bethléem. Mais ne trouves-tu pas qu'ils devraient faire un peu plus pour nous ?

— Que veux-tu dire ? fit le bœuf, dont l'esprit était assez lent.

— Je veux dire reprit l'âne, qu'il n'est pas juste que les hommes soient seuls à fêter l'anniversaire de l'Enfant Jésus, et que nous devrions, nous aussi, pour la Noël, avoir notre part des réjouissances et des bombances. Et cependant ce jour-là, on nous laisse seuls dans nos écuries à nous régaler seulement des sonneries de cloches, des bribes de chant que nous

apporte l'air et du fumet des bons morceaux qui sont sur toutes les tables.

Mais c'est la sagesse qui parle par ta bouche ! répondit le bœuf. Ce que c'est que d'être l'âne de M. le curé.

— Pas de flatteries, interrompit Ali : laissons cela aux hommes. Voici donc ce que j'ai imaginé. Si tu consens, dans la nuit de Noël, pendant que mon maître, le tien et tous les habitants seront à la messe de minuit, nous nous échapperons de nos écuries et nous irons faire le réveillon.

— Si je veux ? s'écria le bœuf. Oh ! oui, et le mouton, qu'en fais-tu ?

— Le mouton ? Nous le prendrons avec nous, d'abord parce que c'est un gentil petit ami, puis, parce que si nous ne le prenions pas, il ferait un tapage d'enfer, enfin, parce qu'il figure aussi dans la crèche. Je lui en parlerai tout à l'heure. Donc, attends-toi, dans la nuit de Noël qui est dans trois jours, à être réveillé par nous ; nous viendrons te chercher...

M. le curé interrompit à ce moment la conversation en venant prendre Ali.

* * *

Lorsque le dernier coup de la messe de minuit eut sonné, Ali réveilla le mouton qui dormait, comme un bel innocent qu'il était.

— Allons ! lui dit-il, lève-toi, c'est l'heure. Tu as beau rêver, va, on ne mettra pas un sabot dans la cheminée pour toi.

Le mouton bâilla deux ou trois fois, puis se leva.

— Que faut-il que je fasse, demanda-t-il ?

— Toi, répondit Ali, tu nous serviras d'éclaireur. Tu es petit, tu peux passer partout sans qu'on te voie, tu ne fais pas de bruit en marchant, et, si tu apercevais quelque danger, tu pousserais un petit bêlement très doux, comme lorsqu'Annette te met une fauveur dans les frisons, le dimanche...

— Entendu, dit le mouton ; vous pouvez compter sur moi.

— Et maintenant, reprit l'âne, allons chercher l'ami !

Ils sortirent. Le presbytère avait un jardin assez vaste, qui n'était séparé de la route que par une haie naturelle, où M. le curé lui-même qui n'avait pas à redouter les maraudeurs, avait pratiqué un passage pour s'éviter un détour. Ils passèrent par là. Le mouton qui marchait devant, avait bien un peu peur, mais il était rassuré par la présence de l'âne, qu'il sentait à quelques pas derrière lui.

Les deux amis furent bientôt arrivés à l'écurie du bœuf. Le mouton frappa trois coups à la porte.

En deux secondes le bœuf fut là. Il reconnut le mouton et sortit. L'âne les attendait à quelques mètres.

Quand ils furent réunis tous les trois, l'âne prit la parole :

— Ce n'est pas tout, dit-il, que de sortir ; il faut s'amuser maintenant. Où pourrions-nous aller ?

— Oui, opina le bœuf, où nous servira-t-on un réveillon ?

— Voulez-vous mon avis, demanda le mouton ?

— Parle, mon fils, répondit l'âne, j'ai entendu dire à M. le curé qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

— Eh bien, fit le mouton, si vous m'en croyez, nous pénétrons dans la cuisine de la cure. Aujourd'hui, en suivant Annette, j'ai assisté aux préparatifs pour demain : la cuisine embaume !

— N'en dis pas plus ! interrompit le bœuf. Allons à la cure !

— Allons à la cure, répéta l'âne.

Et les voilà en route, le mouton toujours devant, en éclaireur, l'âne et le bœuf derrière.

Le pas lent du bœuf faisait le désespoir de l'âne :

— Mais dépêche-toi donc ! lui disait-il.

— Eh ! je fais ce que je peux, répondait le bœuf ; depuis tant de temps qu'on me fait labourer, j'ai perdu l'habitude de marcher dans les rues ; je ne sais plus me tenir...

Ils avançaient lentement. Tout-à-coup, une forme surgit devant eux, et vint en courant jusque dans leurs jambes. C'était un chien.

— Lève-toi de là ! dit Ali. Va te coucher : tu n'étais pas à Bethléem.

Le chien s'en alla.

Enfin on arriva au jardin du presbytère.

Toujours précédés par le mouton l'âne et le bœuf y pénétrèrent. Ils étaient sauvés.

Le mouton avait filé jusqu'à la porte de la cure, et il y attendait les deux camarades.

— Montre-nous le chemin, dit l'âne.

Ils entrèrent ainsi tous les trois, mais non sans peine. Heureusement que la servante de M. le curé avait laissé de la lumière dans la cuisine et que toutes les portes étaient ouvertes. Mais l'âne faisait avec ses sabots, un tapage infernal, tandis que le bœuf heurtait à tous les coins avec ses cornes, et c'était entre eux un beau sujet de disputes amicales :

— Quel bruit que tu fais ! disait le bœuf à Ali.

— Tu ne pourrais pas te débarrasser de tes cornes ? disait Ali au bœuf.

Enfin ils étaient entrés dans la cuisine :

— Messieurs, dit le mouton, vous êtes chez vous.

Hélas ! que pouvait-il y avoir de bon dans la cuisine de M. le curé pour un mouton, un âne et un bœuf ! Tout ce qu'ils trouvèrent, ce fut une salade et une boîte de biscuits. La salade fut pour le mouton et les biscuits pour l'âne.

— Eh bien, et moi ? fit le bœuf impatient. Je n'aurai rien ? Coquin de sort !

Et pan ! de colère il donna un coup de tête contre une dame-jeanne qui se trouvait sur la table. La dame-jeanne roula à terre, où elle s'éventra, répandant le bon vin qu'on était allé chercher à la cave pour fêter la Noël.

— Du vin ! s'écrièrent à la fois les trois amis.

Et les voilà tous trois à boire sur le parquet le précieux liquide.

Le vin était si bon qu'il monta à la tête des buveurs. Ils ne l'eurent pas plus tôt achevé qu'ils se sentirent envahis par une gaieté folle et se mirent tous les trois à chanter.

Ce fut un concert inimaginable : le mouton faisait le ténor, l'âne le baryton, et le bœuf la basse. On les entendait à vingt kilomètres à la ronde.

Précisément, à ce moment, on sortait de la messe. Tout le village entendant le trio retentissant qui partait du presbytère y court, M. le curé en tête, suivi de dame Annette, la servante, qui avait reconnu la voix de son mouton chéri. Tout ce monde s'engouffra dans la cure.

Quand il vit l'âne, le bœuf et le mouton dans sa cuisine, M. le curé s'emporta ;

— Mauvais sujets ! s'écria-t-il. Vous allez vous expliquer devant nous ! Et d'abord, entrez tous les trois à l'écurie !

Tout le monde s'y mit, hommes, femmes et enfants, et les trois amis furent vite dans l'écurie.

*

* *

M. le curé procéda à l'interrogatoire des accusés :

— Bœuf, dit-il, puisque tu es étranger à la maison, c'est par toi que je commencerai. Pourquoi t'es-tu échappé de l'écurie de maître Garraud, et que venais-tu faire ici avec Ali et le mouton ? Réponds.

Le bœuf parla.

— Monsieur le curé, dit-il, nous nous sommes entendus tous les trois pour venir faire réveillon !

Cette déclaration si franche provoqua les murmures de l'assemblée.

— Quelle audace ! dit quelqu'un.

— Il n'y a plus de bêtes ! dit un autre.

Mais le sacristain cria : " Silence ! " et tout le monde se tut.

— Et de quel droit, reprit M. le curé, venez-vous faire le réveillon ? Est-ce que jamais les bêtes ont réveillé ? Est-ce que c'est aussi Noël pour les bêtes ?

— Ah ! Monsieur le curé, répondit le bœuf, est-il possible que vous nous parliez si durement ? Faut-il que je vous rappelle ce que nous avons fait autrefois dans cette nuit de

Noël dont vous fêtez le retour ? Faut-il que je vous fasse souvenir de ceux qui étaient dans l'étable de Bethléem ?

— Ah ! c'est juste, observa M. le curé, tu y étais ! Et qu'y faisais-tu ?

— Ce que j'y faisais ? Hélas ! Tout ce que je pouvais y faire ; je réchauffais de mon souffle le petit Jésus, qui grelottait sur la paille, si mignon, si beau...

— C'est bien, dit M. le curé, ému au souvenir de l'Enfant Jésus transi de froid. Oui, tu as droit de prendre part à la fête.

— Mais toi ? reprit-il, en s'adressant au mouton, qu'as-tu fait pour l'Enfant Dieu ?

— Moi dit le mouton de sa plus douce voix, je lui donnai ma laine, toute ma laine, et, avec cette laine, la Sainte Vierge lui fit des vêtements bien chauds.

La bonne Annette pleurait :

— Grâce pour lui, Monsieur le curé ! implora-t-elle.

— Oui, petit mouton, prononça M. le curé, tu as droit aussi à fêter Noël, parce que tu as donné la laine à l'Enfant Jésus.

— Et toi, Ali, qu'as-tu fait pour le divin Enfant ?

— Moi, Monsieur le curé, j'étais dans l'étable aussi quand il est né, je l'ai réchauffé, moi aussi, de mon haleine, mais j'ai fait encore plus : lorsque le méchant Hérode voulut le faire tuer, c'est moi qui l'ai porté, le divin enfant, jusqu'en Egypte, et son père Joseph et sa mère Marie étaient montés avec lui sur mon dos, et je le sauvai d'une mort cruelle. Plus tard, au jour du triomphe, c'est moi encore qui le portais quand il entra dans Jérusalem, car il se souvenait qu'il était né dans une pauvre étable, et bien qu'il y eût sur les chemins des jonchées de fleurs et de feuilles, et que tout le peuple agitât des palmes devant lui en l'acclamant pour son Roi, il n'avait pas voulu monter sur un des beaux chevaux qu'on lui avait présentés et il avait demandé son âne.

— C'est vrai ! c'est vrai ! cria l'assistance émue.

— Ali, dit M. le curé, mon bon Ali, tu as bien mérité, va, ta part de fête. Je vous pardonne tous les trois. Toi, bœuf, maître Garraud va te faire rentrer à ton écurie et il te soignera bien. Toi, mouton, et toi, Ali, dormez tranquilles ici ; demain vous serez à la fête.

Et le lendemain, jour de Noël, tous les ânes, tous les bœufs et tous les moutons furent bien traités, et, chaque année, depuis ce jour, dans le village de Fleurial, les étables, pour la Noël, sont ornées et fleuries, et un bon repas est servi aux ânes, aux bœufs et aux moutons, en souvenir des services qu'ils rendirent à l'Enfant Jésus.

SAINT-ROMAN.

(L'Ange Gardien.)

Le remords de la fourmi

LA fourmi était de très mauvaise humeur ce soir-là!

Toutes les cigales des environs étaient venues, par la brise d'automne qui fouettait ferme, se suspendre à sa sonnette et lui demander, avec beaucoup de larmes: "Un petit sou, s'il vous plaît! ou un petit morceau de grain ou de vermisseau!"

Ce fut peine perdue, et elles ne reçurent que des sottises ou de sages conseils... La ménagère était justement en train de ranger ses provisions de bouche dans de vastes greniers, et, avec ces dérangements continuels, elle n'avait pu terminer sa besogne.

"Vit-on jamais pareille chose? s'exclama-t-elle. Est-ce qu'il faut que tous les ans, à la mauvaise saison, ces geigneries recommencent? Vais-je encore être traitée d'avare et de sans-cœur par toutes ces folles qui ne pensent qu'à rire et qu'à chanter au mois d'août..."

"Si j'allais, en arrondissant davantage ma taille de guêpe et en pinçant mon cotillon, prendre part à leurs danses, comme elles se moqueraient de moi! Elles me diraient sûrement: "Commère fourmi, ici n'est pas ta place... tu n'es qu'une vulgaire petite bourgeoise, bonne tout au plus pour t'occuper de cuisine et de raccommodages!"

"Nous sommes, nous, de grandes dames avec de jolis pieds fins, des ailes transparentes et de gracieux sourires! Nous ne voulons pas de toi, va-t'en retrouver ton balai, et tricote, ma vieille, ou fais des confitures!... Quant à nous, Dieu nous a faites pour chanter et rire tout notre saoul!! Au revoir, paysanne!"

"Elles auraient raison, ma foi, de me parler ainsi. Je ne me soucie guère de leurs folies, et s'il me fallait danser, j'en serais bien marrie, et je ferais sotte mine!"

"J'aime mieux économiser et remplir mes armoires pour quand viendra l'âpre bise du mois de décembre. Laissons rire les fous et les prodiges; il leur en cuira chaud souvent... moi, je suis sage, restons toujours sage!..."

Quand dame Fourmi eut bien monologué, elle vint s'asseoir près de son foyer qui pétillait, mais elle ne tarda pas à s'endormir, malgré les carillonnements répétés qui tordaient désespérément la sonnette

Hélas! le lendemain matin, en ouvrant l'huis de sa demeure, elle vit sur le seuil, enlacées comme dans une dernière ronde, une douzaines de pauvres cigales gisant, toutes glacées, au milieu de la neige qui continuait à tomber lourdement.

"Le diable soit de la sagesse et de la raison! s'exclama-t-elle tout haut, en versant des larmes

bien sincères... que j'ai de remords en voyant ces belles filles mortes de froid et de faim un peu par ma faute!..."

"Il est vrai qu'elles ont eu la bonne chance de chanter gaiement tout l'été... tandis que moi, je n'ai jamais rien fait que de travailler et de souffrir depuis que je suis au monde!... Chacun son lot, ici-bas, et le mien n'est pas le plus gai ni le plus beau!... N'importe, je suis bien malheureuse, et je vais courber le front sous les quolibets et les injures de toute la gent insecte du voisinage.

"Il faut absolument que l'an prochain je peine davantage et que je mette un peu de grain de côté pour les pauvres petites bêtes qui auront oublié d'économiser pendant la belle saison! Ah! ce n'est pas encore maintenant que je chanterai et que je danserai sur l'herbette au clair de lune!"

"Au travail, dame Fourmi, encore et toujours au travail... il n'est pas d'autre destinée pour toi!"

Le travail et la charité, c'est le lot des grandes et belles âmes, de celles qui sont choisies par Dieu pour être les messagères de paix et d'amour sur la terre.

Ceux qui auront bien lutté et beaucoup donné de leur superflu, et même de leur nécessaire en ce bas monde, chanteront le suprême cantique, dans le royaume des cieux!

Aimons-nous les uns les autres!

Christiane de THRACY.



LES LIVRES



SOUVENIR DES JOURNÉES EUCHARISTIQUES
DU LAC BOUCHETTE 1930

Une série de *Cinq Journées Eucharistiques* a eu lieu, au cours de 1930, au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes du Lac-Bouchette, comme moyen de faire bénéficier les fidèles de la région du Saguenay des immenses bienfaits du Congrès de Carthage. Le Rév. Père Casimir, O. M. Cap., Directeur du Pèlerinage, a eu l'heureuse idée de publier en brochure le compte-rendu de ces Journées, et le texte des travaux de haute valeur qui y sont été présentés. Nous recommandons volontiers à nos lecteurs cette délicieuse plaquette illustrée de 68 pages que l'on peut se procurer au "*Messenger de Saint-Antoine*", Lac-Bouchette Station, P. Q. au prix dérisoire de 10 sous l'exemple, \$1.00 la douzaine.

ÉLEVATIONS SUR L'AVE MARIA. — 4e fascicule. Chaque fascicule, franco 2 francs. S'adresser à MM. le Directeur du Propagateur, à Blois (Loir-et-Cher), France. — Ce fascicule, comme les trois précédents, est un recueil d'articles parus d'abord dans le Propagateur, organe de l'Archiconfrérie des *Trois Ave Maria*. Il contient un commentaire, aussi profond que pieux, de la parole de l'Ange à Marie: *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*.

P. A.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

4

XVII

OU L'ON REVOIT LA JEUNE FILLE QUE HENRI DE BRABANT A SAUVÉE DANS NOTRE PREMIER CHAPITRE

Retournons au château de Rotenberg.

C'était le troisième soir après les incidents que nous avons racontés dans les pages précédentes. Une lampe brûlait tristement sur la table, dans la chambre des États.

C'était l'appartement, on se le rappelle, où Henri de Brabant avait passé la nuit quand il s'était arrêté dans ce château, en se rendant à Prague et il appartenait à cette aile de la maison qui était restée fermée durant tant d'années, et où, disait-on, l'on entendait et voyait des choses étranges et inexplicables.

Les faibles rayons de la lampe tombaient sur le visage pâle et baigné de larmes d'une jeune fille merveilleusement belle, qui était assise près de la table, et qui se tenait la tête languissamment appuyée sur son bras.

Elle avait environ vingt-trois ans, et quoique ses vêtements fussent des plus simples, une grâce toute naturelle caractérisait sa personne. Sa figure était ovale, et ses traits avaient une perfection rare. Son front était haut et large, et exprimait l'intelligence et la décision. Sa bouche petite et ses lèvres de corail avaient une douceur infinie; son nez était parfaitement droit, et son menton admirablement arrondi. C'était un de ces profils que Rembrandt aurait aimé à dessiner, surtout dans l'attitude où nous la voyons en ce moment.

Ses yeux n'étaient pas très grands mais dans leur teinte bleue, on lisait une sensibilité ineffable, et ils étaient ombragés par de longs cils bruns.

L'aspect de la chambre était absolument tel que nous l'avons décrit dans un de nos premiers chapitres. Les draperies qu'on avait changées et les draps blancs du lit contrastaient singulièrement avec la tapisserie en lambeaux qui couvraient les murailles. Il était dix heures du soir; la lune brillait dans le ciel, et poursuivait sa course à travers l'espace.

La jeune fille se leva de son siège, et s'approcha de la fenêtre; elle l'ouvrit, et regarda dehors. Le fossé brillait comme une rivière argentée, et tout

était calme et fraîcheur à l'extérieur, comme la nuit où Henri de Brabant avait couché dans cette chambre des États. Mais à l'intérieur, tout était sombre, et l'on ne respirait que l'odeur des meubles pourris et des boiseries vermoulues.

La jeune fille était retenue par force dans l'aile droite du château de Rotenberg, et elle n'ignorait pas les bruits qui couraient sur cette partie de la vieille forteresse féodale. Mais, en pieuse et bonne chrétienne, elle avait confiance en Dieu qui ne pouvait permettre que des esprits vinsent effrayer une pauvre orpheline, qui ne l'avait jamais offensé ni en pensées, ni en paroles, ni en actions. Non: ce n'étaient pas les morts qu'elle redoutait — mais les vivants; et si elle mesurait du regard la largeur du fossé qui s'étendait sous la fenêtre, c'était avec l'idée qu'il lui serait peut-être possible d'échapper par la fuite à celui qui l'avait ravie à ses amis et enfermée dans cette chambre solitaire.

Mais en voyant que le mur au-dessous de la fenêtre tombait droit dans l'eau et qu'en se laissant glisser au moyen des draps du lit, elle ne rencontrerait pas le moindre escarpement sur lequel elle pût poser le pied, elle fut prête à céder au désespoir; et elle allait se retirer lorsqu'elle aperçut quelque chose de blanc, s'agitant au milieu des arbres qui s'étendaient de la forêt vers l'extrémité de l'aile droite du château.

Alors, en dépit de son courage et de sa forte intelligence, elle ne put résister au frisson de terreur qui courut par tout son corps, ni à l'effroi qui s'enroula, comme un serpent glacé, autour de son cœur.

Muette et immobile, les jambes tremblantes, elle ne put ni s'éloigner, ni même détourner la tête. Ses regards demeurèrent rivés sur cet objet qui avançait parmi les arbres, comme un spectre, à pas mesurés, et enveloppé dans son linceuil.

Un cri monta jusqu'aux lèvres de la jeune fille, — mais il y fut glacé par la terreur avant que la langue eût pu le proférer. Dieu du ciel! ce que l'on disait au sujet des revenants du château de Rotenberg était-il donc vrai? telles furent les pensées qui se pressèrent dans son esprit, tandis que ses regards suivaient le spectre qui avançait à travers les arbres — sans jamais s'arrêter, ni tourner la tête, ni accélérer le pas, — jusqu'au moment où il disparut comme si la terre s'était entr'ouverte sous lui ou qu'il se fût fondu dans l'air!

Tout à coup le charme se dissipa, ses membres s'agitèrent, et, poussant un faible cri elle chancela vers un siège sur lequel elle tomba.

Mais presque au même instant, elle entendit le bruit d'une clef qu'on tournait dans la serrure. Aussitôt, elle chassa ses préoccupations, passa la main sur son front comme pour rappeler toute sa présence d'esprit et toute sa résolution, afin de résister à l'assaut qu'elle prévoyait. Bientôt des pas retentirent dans la chambre qui séparait celle où elle était de l'antichambre communiquant avec les corridors. La jeune fille se mordit les lèvres, pour étouffer les sentiments d'indignation et d'angoisse qui l'oppressaient. La porte s'ouvrit et le jeune Rodolphe de Rotenberg entra dans l'appartement.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il d'un ton impérieux au vieil Hubert qui, l'ayant accompagné s'arrêta hésitant sur le seuil.

Le vieillard s'éloigna lentement, mais non sans avoir jeté auparavant un regard de compassion sur la jeune fille, qui s'aperçut de ce témoignage d'intérêt.

Hubert referma la porte, et la jeune fille se trouva seule dans la chambre des États avec Rodolphe de Rotenberg.

Ce dernier s'avança vers elle avec un air de confiance hautaine, et fixa sur elle un regard perçant comme pour lire dans ses yeux l'état des sentiments qu'il lui inspirait. Mais dans la réserve pleine de dignité avec laquelle elle se leva de sa chaise, il reconnut qu'elle persévérerait dans la détermination qu'elle lui avait déjà montrée de ne traiter ses ouvertures qu'avec le plus grand mépris.

— Trois jours se sont écoulés, Blanche, dit-il en donnant à sa voix la plus grande douceur possible, depuis que vous êtes au château de Rotenberg.

— Malgré ma volonté, monseigneur, répliqua la jeune fille en l'interrompant, et d'un accent ému : vous m'avez arrachée de ma demeure, et vos serviteurs m'ont violemment emportée.

— N'avez donc pas de ces grosses paroles, indignes de passer par vos lèvres roses ! exclama Rodolphe en étendant le bras vers elle. Vous savez que je vous aime, que je...

— Ne me touchez pas, monseigneur ! s'écria-t-elle en reculant vivement. Ne me touchez pas, je vous le défends ! répéta-t-elle d'une voix si pleine de dignité que Rodolphe demeura un moment déconcerté.

— Ah ça, combien de temps cette folie va-t-elle continuer ? reprit-il en recouvrant son audace. Écoutez-moi, Blanche, écoutez-moi patiemment, ajouta-t-il plus doucement, et sachez quelles sont mes intentions et ce que vous devez attendre.

— Je n'aurais jamais imaginé que, si jeune, vous soyez plongé si avant dans l'iniquité, dit la jeune fille d'un ton calme de reproche.

— Il n'y a pas d'extrémités auxquelles je ne sois prêt à me porter, si vous ne vous montrez pas raisonnable ! s'écria Rodolphe. Mais écoutez-moi patiemment, et vous jugerez ensuite s'il est sage et

prudent à vous de repousser mes supplications avec mépris. Croyez-moi, ne détournez pas ainsi la tête avec dédain. Une année s'est écoulée depuis qu'en chassant dans la forêt, du baron de Rotenberg, je m'arrêtai dans la chaumière où vous habitez. Je vous vis, et vous voir c'était vous aimer. Tous les jours ensuite, j'errai dans le voisinage dans l'espoir de vous rencontrer. Mais vous...

— Monseigneur, cette histoire peut se dire en deux mots, interrompit Blanche. Tout en reconnaissant l'honneur que vous me faisiez, je vous déclarai avec franchise et fermeté qu'entre votre rang et l'humilité de ma condition, il y avait un abîme infranchissable.

— Plus que cela vous m'avez poussé au désespoir cria Rodolphe avec impétuosité. Vous m'avez dit que vous n'auriez jamais pour moi d'autre sentiment que de l'indifférence.

— Oui, je vous ai parlé avec sincérité, parce que vous me l'aviez demandé. Mais au lieu de vous montrer chevaleresque et généreux, vous m'avez poursuivie d'attentions que je ne pouvais accepter ; et quand je vous suppliai de ne pas me mettre dans la nécessité de réclamer la protection de mes parents adoptifs, quand je vous conjurai de renoncer à vos persécutions, vous me menaçâtes, monseigneur.

— C'est vrai, Blanche, interrompit Rodolphe, car je vous aimais alors ; et je vous aime encore. Je vous offris ma main ; oui, moi, le fils et l'héritier de l'un des plus fiers seigneurs de Bohême, je m'abaissai jusqu'à vouloir épouser une paysanne ! et vous m'avez dédaigné.

— Non, monseigneur, je ne vous ai pas dédaigné, dit Blanche avec douceur : je vous refusai l'honneur que vous daigniez me faire. Comme ami, j'aurais pu vous estimer.

— Mais vous ne m'aimiez pas assez pour unir votre destinée à la mienne ! cria Rodolphe en proie à une véritable exaltation. Ne me blâmez donc pas si j'ai employé envers vous la violence. Il y a quinze jours, ce fou d'Autrichien vous avait arrachée de mes mains, mais j'ai été plus heureux dans une seconde tentative, et vous êtes enfin à ma merci.

— A votre merci, monseigneur ! exclama la jeune fille, à qui cette conviction fit perdre tout son courage. Oui, oh ! oui, en effet, je suis à votre merci, s'écria-t-elle d'un ton suppliant ; mais vous cesserez d'être méchant et cruel envers moi. Vous dites que vous m'aimez ; alors, pourquoi me persécutez-vous ? Depuis trois jours je suis au supplice, à l'idée des angoisses que mon absence doit causer à mes parents adoptifs. Oui, monseigneur, vous avez raison, je suis à votre merci ! Tout me le montre, en effet, continua-t-elle en promenant ses regards autour de la chambre ; et rien n'est venu encore me prouver que vous possédez un cœur généreux. Autrement, m'eussiez-vous enfermée dans un appartement depuis si longtemps inhabité, et sur lequel on raconte de si terribles choses. Ah ! monseigneur, était-ce de votre part un moyen de m'effrayer et de me faire céder à votre volonté ? demanda-t-elle en recouvrant une

partie de son courage. Dans ce cas, écoutez-moi, seigneur Rodolphe, écoutez-moi, cria-t-elle en se redressant avec une fière énergie, je prends le Ciel à témoin que jamais ni par menaces, ni par intimidation...

— Arrêtez ! s'écria Rodolphe, dans un paroxysme soudain de rage ; arrêtez, fille hautaine, et ne vous parjurez pas, car, aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, je saurai bien abaisser ton orgueil. Je...

— Monseigneur, voilà des paroles que je ne saurais entendre, dit Blanche avec une dignité calme et ferme. Ce n'est ni brave ni généreux de votre part, c'est le fait d'un lâche de faire ainsi violence à une femme en la forçant à écouter un langage qui...

— Croyez-vous donc que je vous ai fait transporter ici pour mesurer mes paroles ? fit Rodolphe emporté de nouveau par la colère. Sachez ce que j'ai résolu. Demain soir, à neuf heures, l'autel sera préparé dans la chapelle du château ; des cierges en quantité éclaireront l'édifice sacré, l'atmosphère sera imprégnée des parfums de l'encens, et sur les marches sera le prêtre qui bénira notre union. Mais si tu refusais...

Par un mouvement soudain, il lui saisit le bras et le serra avec une force convulsive ; puis il s'enfuit précipitamment de la chambre.

Blanche, pâle, tremblant à la fois de chagrin et de terreur, chancela et tomba sur un fauteuil, et un long gémissement s'échappa de son sein.

Mais au même instant répondit à ce gémissement un soupir si profond, si plein d'ineffable angoisse, qu'on eût dit l'appel suprême d'une âme mourante.

La jeune fille trouva dans sa terreur même un courage qui, à vrai dire avait sa source dans son désespoir. Elle bondit de son siège, et se précipita vers l'endroit de l'appartement d'où paraissait venir le gémissement. Elle souleva la tapisserie, et jeta derrière un regard effrayé, dans l'idée qu'elle allait peut-être voir un spectre : mais elle n'aperçut rien que la vieille boiserie humide et délabrée ; et se persuadant que ce qu'elle avait entendu n'était qu'une erreur de ses sens, ou un de ces mille bruits particuliers aux vieilles maisons, elle retourna s'asseoir.

XVII

BLANCHE DEVANT LA STATUE

Notre jeune héroïne tomba dans une rêverie extrêmement pénible. C'est qu'aussi sa situation était bien triste, et elle savait que le fils du baron de Rotenberg était homme à exécuter les menaces qu'il lui avait faites en la quittant.

Mais pourquoi, demandera-t-on, refuserait-elle un rang que tout autre jeune fille de sa condition eût été fière d'accepter ? Rodolphe, en effet, n'était pas seulement l'héritier d'une vaste fortune et d'immenses domaines : il était, en outre, beau et jeune, et Blanche eut dû regarder comme un triomphe d'avoir

gagné un cœur que les plus riches barons recherchaient pour leurs filles.

Mais elle avait d'autres principes, sans parler de l'antipathie que lui causait une telle alliance. Et d'ailleurs, d'une intelligence cultivée et d'un esprit naturellement fort, elle avait basé ses espérances de bonheur sur un terrain plus solide que celui qui n'offre que des dehors brillants. Le digne prêtre qui avait fait son éducation lui avait enseigné que le mariage, chose très sérieuse, est un véritable péril quand avec sa main l'on ne donne pas son cœur. Et puis, pour tout dire, Rodolphe ne personnifiait pas l'idéal qu'elle avait rêvé. Celui qu'elle aimerait devrait être brave, car l'on était à l'époque où florissait la chevalerie, de quelques années plus âgé qu'elle et unissant l'intelligence à la vaillance.

Mais, outre ces raisons, il y en avait une autre qui l'éloignait du fils du baron de Rotenberg, et qui le lui rendait presque odieux. La cause de cette aversion, le lecteur va la connaître.

Après avoir vainement cherché derrière la tapisserie, Blanche, avons-nous dit, avait regagné son siège, et était retombée dans ses réflexions. Machinalement elle passa la main sous le corsage de sa robe, et en retira une petite bourse de velours pas plus grande qu'une pièce de deux francs, et qui était suspendue à son cou par une chaîne de cheveux noirs. Sur cette bourse était brodés des emblèmes religieux et des symboles, au milieu desquels était le nom de Blanche.

Après avoir examiné la bourse pendant quelques minutes avec une pieuse attention, la jeune fille en tira un petit morceau de parchemin sur lequel était tracées d'une main ferme les lignes suivantes :

“ Juillet, 1434. Blanche, défie-toi de Rodolphe de Rotenberg ! Ton étoile brille au ciel d'un pur éclat, et ton ange gardien conserve pour toi ses plus doux sourires : mais si la voix de l'héritier de Rotenberg charmait jamais tes oreilles, et si tes regards répondaient aux siens, alors ton étoile se rougirait de sang, il n'y aurait plus pour toi qu'angoisse et désespoir. O Blanche, aie confiance dans l'ami invisible et inconnu qui te donne ainsi un conseil salutaire, et tandis qu'il en est temps, car mieux vaudrait pour toi, mieux vaudrait mille fois mourir dans la fleur de ta jeunesse, que d'écouter Rodolphe de Rotenberg. La malédiction de Dieu tomberait sur toi, Blanche, si tu l'accompagnais à l'autel.

“ Jeune fille, ne montre à personne ce papier. Détruis-le si tu veux ; mais n'oublie jamais l'avertissement qu'il contient. Le meurtrier condamné à périr serait moins à plaindre que toi, si tu négligeais le conseil solennel qui t'est envoyé par quelqu'un qui veille secrètement sur toi.”

Blanche lut ces lignes lentement et attentivement, quoiqu'elle les eût déjà parcourues cent fois, et qu'elle se les rappelât, aussi fidèlement que si elles avaient été gravées dans son cerveau en lettres de feu.

Les menaces de Rodolphe étaient terribles, mais Blanche était résolue à mourir plutôt que de consentir à une union qui devait être suivie de si ef-

froyables malheurs, si elle en croyait son conseiller inconnu.

Elle venait de replacer le parchemin dans la bourse et de remettre le tout sous son corsage, lorsqu'elle entendit un bruit à la porte de l'appartement. Elle se leva et prêta l'oreille, car la pensée que Rodolphe pouvait revenir la glaça de terreur.

Mais on continuait de frapper à la porte extérieure. Elle se rassura dès lors, en se disant que Rodolphe qui avait la clef ne prendrait pas la peine de demander, pour entrer, une permission qu'elle n'était pas à même de refuser.

Mais pourquoi frappait-on ainsi? car après un court intervalle, on avait recommencé avec une sorte d'impatience.

Un rayon d'espérance brilla à l'esprit de notre héroïne. Si quelque main généreuse travaillait à la sauver! Si quelque ami inconnu s'intéressait à son sort! Elle adressa à Dieu une muette prière, et résolut d'éclairer ses doutes.

Elle prit la lampe, traversa la chambre du milieu, et passa dans l'anti-chambre; elle s'approcha de la porte communiquant avec le corridor, s'arrêta et écouta. A ce moment, l'on recommença à frapper en dehors, et elle se hâta de faire comprendre qu'elle était là.

Alors, tout devint silencieux pendant quelques moments; puis, tout à coup, un bout de papier tomba aux pieds de la jeune fille. Elle se baissa, aperçut un morceau de parchemin qu'on avait passé sous la porte, et qu'elle s'empessa de relever. Il y avait quelque chose d'écrit dessus, et Blanche, pleine à la fois d'espoir et d'anxiété, parcourut rapidement les lignes suivantes qui avaient été tracées par une main tremblante soit par l'âge, soit par l'appréhension:

“Mademoiselle, il faut fuir! Derrière le lit il y a une porte qui s'ouvre au moyen d'un ressort secret, dont la tête ressemble à celle d'un clou. Cette porte sera pour vous le chemin du salut, car par là vous échapperez au péril qui vous menace. Celui qui trace ces lignes n'a pas un moment pour ajouter un mot de plus d'explication.”

Ranimée par l'espérance, et le coeur plein de reconnaissance pour l'ami que la Providence avait ainsi envoyé à son secours, Blanche frappa doucement contre l'énorme porte, pour faire comprendre qu'elle avait trouvé et lu le papier.

Mais on ne répondit pas, et elle en conclut que l'on s'était hâté de se retirer de crainte d'être surpris.

Toutefois, elle se persuada que l'auteur du billet n'était autre que le vieil intendant Hubert: car elle se rappela le regard si plein de compassion qu'il avait jeté sur elle, ce soir même, lorsqu'il avait accompagné Rodolphe.

Ce fut donc le coeur comparativement à l'aise, et d'un pied léger, qu'elle regagna la sombre chambre à coucher.

Elle posa la lampe sur la table, et se mit en devoir d'inspecter la position du bois de lit par rap-

port à la muraille. L'attirer était au-dessus de ses forces; il était trop énorme et trop lourd pour qu'elle y songeât; mais il se trouva qu'il y avait juste assez d'espace pour lui permettre de passer derrière la tête. Elle promena la main lentement et soigneusement sur la surface de la boiserie, car il faisait trop sombre pour qu'elle pût se servir de ses yeux, et elle rencontra enfin le ressort secret. Elle pressa dessus, et un panneau s'ouvrit de son côté. Elle avança son bras dans l'ouverture, pour s'assurer que ce n'était pas un simple cabinet; mais elle rencontra une porte intérieure. Pendant quelques minutes, elle fut découragée, s'imaginant que le chemin lui était barré, quand elle se convainquit que c'était bien une porte pratiquée dans la maçonnerie, l'espoir lui revint, et elle s'arma d'une nouvelle énergie.

Se reprochant d'avoir douté même un instant de la réalité des instructions contenues dans la note, Blanche alla prendre la lampe sur la table, et n'eut pas de peine à découvrir le secret de cette seconde porte. Elle aperçut alors devant elle un escalier qui semblait conduire dans les entrailles de la terre: elle s'y engagea sans hésiter, en ayant soin de protéger sa lampe avec sa main.

Au bas de l'escalier, elle trouva une porte, qu'elle ouvrit sans trop de difficulté; et elle continua à avancer le long d'un passage étroit et voûté. Tout à coup, ce passage, qui était bordé de murs solides, tourna à angle droit; Blanche marcha toujours d'un pas lent, mais ferme, jusqu'au moment où elle se heurta contre une autre porte. Elle eut du mal à retirer les barres qui la fermaient, mais enfin, elle y réussit, et, de l'autre côté, se trouva en haut d'un nouvel escalier.

Faisant appel au courage que donne toujours un esprit intelligent, fort et vigoureux, elle descendit bravement les degrés; et, au bout d'une quinzaine de marches, elle pénétra dans un autre corridor, qui aboutissait à une petite chambre, toute ronde avec un toit voûté, ce qui, tout d'abord, la faisait ressembler à l'intérieur d'un dôme; mais à un second coup d'oeil, on était plutôt tenté de la prendre pour une caverne creusée dans un roc solide. Elle était, toutefois, construite en blocs de granit noir, comme les passages qui y conduisaient; et le bruit de dix mille canons partant des tours du château n'aurait pas pénétré dans ces profondeurs.

Blanche s'arrêta quelques moments dans cette chambre circulaire; et, s'agenouillant sur un marche-pied de granit, devant un crucifix placé dans un coin, elle pria Dieu avec ferveur de la guider et de bénir son entreprise.

Puis, se relevant, elle ouvrit une porte qui faisait face au corridor par lequel elle était venue.

Elle entra alors dans un appartement si spacieux que la clarté de sa lampe fut impuissante à en dissiper l'obscurité. Elle éleva sa lumière afin de mieux voir autour d'elle, et avança lentement sur le pavé humide et glissant. Un sentiment vague, étrange, et dont elle ne pouvait se rendre compte, s'emparait de son âme, à chaque pas qu'elle faisait.

Soudain, les rayons de la lampe parurent se réfléchir sur quelque chose qui se dressait dans les ténèbres, au fond de la pièce. Invoquant pieusement l'aide du Ciel, elle avança vers cet objet, qui graduellement prit à ses yeux une forme de plus en plus définie, et qu'elle reconnut enfin être une colossale statue de la Vierge.

Cédant aux ineffables émotions de crainte, d'étonnement et de vénération qui dominaient son âme, elle s'agenouilla, oui, elle s'agenouilla là, sur la pierre humide, et, posant sa lampe à côté d'elle, elle joignit les mains, et murmura une fervente prière.

Mais, ô horreur ! tout à coup, semblable à un spectre sortant de son tombeau, une forme humaine enveloppée d'un linceuil se leva de derrière la statue, et Blanche, avec son imagination épouvantée, crut remarquer que sa figure était celle d'un cadavre, et que ses yeux avaient l'éclat vitreux de la mort.

Un moment elle demeura muette et saisie d'une indescriptible horreur ; puis, lorsque l'apparition s'avança lentement vers elle, en lui faisant des signes que sa frayeur l'empêcha de comprendre, elle poussa un cri aigu, et tomba insensible sur le pavé.

XVIII

LA DAME BLANCHE

Quand notre héroïne reprit connaissance, elle se trouva assise sur une chaise grossière, dans un appartement dont elle ne put immédiatement saisir tous les détails ; car dès qu'elle rouvrit les yeux, elle chercha de tous côtés l'apparition dont l'image flottait encore dans son esprit.

Mais comme rien d'horrible ne frappa ses regards, elle se renversa sur son siège et donna cours à ses réflexions.

Il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un songe hideux, où les fantômes affreux s'étaient dressés devant elle : mais les divers incidents de la soirée sortirent vite de la confusion où son évanouissement avait jeté toutes ses pensées ; et à mesure que le calme se rétablit dans son esprit, elle put suivre le fil de ses aventures depuis l'instant où elle était sortie de la chambre des États jusqu'à celui où un spectre lui était apparu derrière la statue de bronze.

Elle arriva donc à cette conviction que ce qu'elle avait vu était une réalité ; et alors, elle promena lentement et timidement les yeux autour d'elle. Elle reconnut qu'elle n'était plus dans l'appartement où elle s'était évanouie, et qu'au lieu de se trouver sur la pierre, elle était assise sur une chaise. Quelqu'un l'avait donc emportée, tandis qu'elle était sans connaissance. Mais ce quelqu'un, était-ce un ami ou un ennemi ?

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit avec la rapidité de l'éclair, et ce fut en frissonnant qu'elle tourna la tête. Une lampe, qui n'était pas la sienne, brûlait sur une table, au milieu de divers instruments, de vases remplis de liquides et de substances

minérales, et de brosses de différentes grandeurs. Un air frais qui entra par un trou pratiqué dans le mur en face d'elle, lui rafraîchit le visage, et se joua doucement dans ses cheveux qui s'étaient dénoués.

Où était-elle donc, alors ? Dans quel appartement de Rotenberg l'avait-on portée ? Et qui est-ce qui avait veillé sur elle ?

Mais tout à coup une voix frappa ses oreilles, une voix si basse, si plaintive et si tremblante qu'elle sentit qu'elle n'avait rien à redouter ; car jamais le mensonge et l'hypocrisie ne saurait simuler des accents si pleins de tendresse et de mélancolie.

— Jeune fille, disait la voix, ne crains rien ! Ce n'est pas un être de l'autre monde que tu as vu tout à l'heure et dont la trop brusque apparition t'a tant terrifiée : c'était, hélas ! une malheureuse femme qui a plus souffert à elle seule que des millions d'autres ensemble. Ne crains donc rien, jeune fille, car je mourrais plutôt que de faire tomber un cheveu de ta tête !

Blanche se releva lentement, et se tourna vers la porte qui était derrière elle, et d'où venaient ces paroles. Elle vit quelque chose de blanc au milieu de l'obscurité qui régnait au-delà du seuil, et un frisson courut dans tous ses membres, quand elle reconnut l'apparition.

Celle-ci avança... Blanche honteuse, et se rappelant la voix plaintive qu'elle avait entendue tout à l'heure, rassembla son courage et attendit.

Mais elle reconnut bientôt qu'il n'y avait rien de terrible, rien de surnaturel dans l'aspect de la femme qui approchait, et que son imagination seule avait prêté à ses traits une horreur sépulcrale. Alors tous ses sentiments d'alarme et de crainte firent place à une sympathie sans bornes et à une immense commisération pour cette femme qui se disait être si malheureuse.

Il était aisé de deviner qu'elle était de noble naissance ; son air, ses manières et son langage le disaient assez ; et son visage quoique d'une pâleur cadavérique et creusé par les inquiétudes, conservait encore des traces de beauté. Elle avait, en effet, un profil remarquable, ses dents étaient blanches et bien conservées. Quant à son âge, il était difficile de s'en faire une idée, car ses traits avaient été altérés plus évidemment par le chagrin que par le temps.

Elle était vêtue d'une longue robe de laine blanche, ce qui expliquait comment Blanche, dans sa frayeur, l'avait prise pour un spectre.

Telle était la femme qui se tenait devant notre héroïne qui, avons-nous dit, délivrée de ses craintes la contempla avec une sympathie évidente. De son côté, la dame examina Blanche avec un profond et touchant intérêt ; on eut dit qu'il y avait entre ces deux êtres une attraction qui les attirait l'une vers l'autre.

— Blanche, dit enfin la dame, de cette voix douce et plaintive qui avait produit tant d'effet sur la jeune fille, asseyez-vous quelques minutes et reposez-vous ; vous en avez besoin après la secousse que vous venez d'éprouver. Tranquillisez-vous, vous sor-

tirez maintenant du château: n'ayez, je vous le répète, aucune crainte de ce côté. Mais auparavant il est nécessaire, impérieusement nécessaire que vous prêtiez une oreille attentive aux conseils que je vais vous donner, et que vous vous prépariez à adopter sans murmure et sans hésitation la ligne de conduite qu'il est de mon devoir de vous indiquer.

— Madame, vous m'avez désignée par mon nom, dit Blanche en s'asseyant; et la façon pleine de bonté dont vous m'avez parlé prouve que non seulement vous me connaissez, mais que j'ai été, en outre, assez heureuse pour mériter votre sympathie.

La dame se détourna quelques instants, et un profond soupir qu'elle s'efforça vainement d'étouffer arriva jusqu'aux oreilles de Blanche. Cette dernière, dans un élan généreux, s'élança de son siège; et, prenant dans les siennes la main de la dame, elle s'écria:— Vous me portez de l'intérêt et vous êtes malheureuse! Oh! permettez-moi de vous offrir toutes les consolations qu'il est en mon pouvoir de vous donner! Je pleurerai avec vous; je prierai avec vous, je ramènerai, s'il est possible, le sourire sur vos lèvres.

— Le sourire! exclama la dame avec une sorte de désespoir; oh! non, jamais, jamais! Mais ne parlons pas de mes chagrins, Blanche, il y a longtemps qu'ils durent, ils sont profonds et irréparables. Tout ce qui vous concerne est pour moi plein d'intérêt. Vous me demandiez si je vous connaissais: ne me suffira-t-il pas d'appeler votre attention sur la petite bourse de velours que vous examiniez tout à l'heure dans la salle des États?

— Ah! ainsi vous me voyiez, sans que moi, je me doutasse de votre présence, madame? s'écria Blanche, qui sentit, un moment renaître ses superstitions; oui, ajouta-t-elle et ce soupir que j'ai entendu.

— Ne perdons pas un temps précieux dans des observations qui ne sont pas absolument nécessaires, dit la dame. Oui, je vous connais, et c'est moi qui vous ai fait parvenir cette bourse de velours, avec l'avertissement qu'elle renferme et la chaîne de cheveux qui y est attachée. Mais, hélas, ma langue est tellement liée par les circonstances que je n'ose vous dire, ni même vous laisser soupçonner les motifs de ma conduite, ou vous expliquer la nature des périls contre lesquels j'ai voulu vous mettre en garde. Si vous croyez que je prends sincèrement intérêt à vous, si vous voulez consentir à suivre mes conseils avec la persuasion que je n'ai en vue que votre bien, et si vous êtes disposée à croire que je ne suis guidée que par le dévouement le plus pur, sans me demander un seul mot d'explication, alors, mon enfant, ajouta la dame en donnant à sa voix un accent plus solennel, alors vous agirez prudemment vis-à-vis de vous-même, et vous ferez preuve de bonté à mon égard.

— Oh! oui, j'aurai en vous une confiance aveugle, exclama Blanche profondément touchée; et, ajouta-t-elle, ce sera pour moi une source d'ineffable bonheur, si je puis soulager votre coeur de la douleur qui l'opprime.

— Écoutez, alors, ma chère Blanche, reprit la dame en caressant le doux visage de la jeune fille. Vous ne vous doutez pas que vous avez été jusqu'à présent victime de circonstances si étranges, si tristes, si mystérieuses que si on en faisant le sujet d'un roman, on les prendrait pour le produit d'une imagination en délire. Mais je ne soulèverai pas le voile qui couvre vos yeux, car mon anxiété serait bien plus grande encore si vous me demandiez des explications que je ne peux vous donner. Néanmoins, c'est cette combinaison de circonstances qui me force à vous recommander la ligne de conduite que je vais vous supplier d'adopter.

— Il y a tant de franchise et de sincérité dans votre accent et vos manières, madame, observa Blanche, que je suis toute prête à agir comme vous l'entendrez, et à me laisser entièrement guider par vos conseils.

— Dieu soit béni de t'avoir inspiré cette confiance, mon enfant! exclama la dame en joignant les mains avec ferveur, et en levant les yeux avec une expression d'ineffable reconnaissance. Les moyens qui m'ont permis de vous voir examiner votre petite bourse de velours dans la chambre des États, m'ont permis également de m'assurer des intentions violentes de Rodolphe à votre égard. Oui, je n'ignore pas quelles menaces il a proférées; et je crains, hélas! qu'il ne soit disposé à les mettre à exécution. Mais comme il est écrit sur le parchemin que vous portez sur votre sein, le sort du condamné est préférable à celui qui vous attendait si vous deveniez la femme de Rodolphe de Rotenberg.

Un frisson glacial courut par tous les membres de la jeune fille quand elle entendit ces paroles; car la pensée lui vint que si elle échappait pour le moment, aux poursuites de Rodolphe, il faudrait une main plus puissante que celle de Gaspard, le garde-forestier, pour la protéger à l'avenir contre ses poursuites et ses violences.

— Je ne vous demande pas si vous aimez le fils du baron, reprit la dame après une pause d'un instant, parce que je sais que votre coeur ne peut répondre à l'indomptable passion qu'il a conçue pour vous. Mais ni votre vertu, ni votre indifférence, ni votre réserve ne réussiraient à vous défendre contre ses audacieuses entreprises.

— Alors, que dois-je faire, madame? demanda Blanche avec la confiance que montrerait une fille envers sa mère.

— Il n'y a qu'une voie à suivre, mon enfant, répondit la dame. Dites-moi que feriez-vous si vous rencontriez un serpent prêt à s'élançer sur vous?

— Je fuirais, madame, je fuirais, s'écria la jeune fille. A présent, je comprends ce que mon devoir m'ordonne à l'égard du fils du baron de Rotenberg, ajouta-t-elle avec une énergie qui montrait de quelle résolution elle serait capable si jamais elle se trouvait en face du danger.

— Oui, Blanche, il faut fuir le périlleux voisinage du château de Rotenberg, reprit la dame; il faut quitter cette chaumière où tu as demeuré si

longtemps, et dire adieu à ces dignes paysans qui t'ont tenu lieu de père et de mère.

— Oh! madame, s'écria Blanche en joignant les mains avec désespoir, vous parlez comme si j'avais des amis prêts à m'offrir un asile quand j'abandonnerai celui qui a si longtemps abrité ma tête orpheline. Mais je n'en ai pas, madame, je suis pauvre.

— Blanche, Blanche, exclama la dame dont les yeux s'emplirent de larmes, tu ne te doutes pas combien tu m'affliges en cédant ainsi au découragement. Il y a une minute, tu étais prête à lutter avec courage et maintenant te voilà sans force contre le malheur qui te menace. Mais, rassure-toi, Blanche: Dieu ne t'abandonnera pas, et peut-être auras-tu à te féliciter un jour du conseil que je vais te donner.

— Parlez, madame, dit Blanche: je suis toute attention, toute obéissance et toute gratitude; car, quoique la cause de l'intérêt que vous me témoignez me soit inconnue, je sens qu'il est important pour moi de n'avoir d'autre volonté que la vôtre. Parlez donc, madame, dites-moi ce que je dois faire..., je remets ma destinée entre vos mains.

— Si je ne consultais que mon inclination, dit la dame profondément émue, qu'elle avait peine à articuler ces mots, je ne vous recommanderais pas de fuir un voisinage où je pourrais avoir l'espérance de vous rencontrer quelque fois. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, votre sûreté exige que vous partiez promptement; et diverses circonstances me portent à vous conseiller de vous rendre à Prague sans délai.

— Prague! exclama Blanche.

— Oui, dans la capitale de notre Bohême, où vous trouverez le comte de Schonwald au service de qui sont vos parents adoptifs. Il vous a sans doute vue souvent? observa-t-elle d'un ton interrogateur.

— Quelque fois, répondit la jeune fille, et il s'est toujours montré bon et bienveillant pour moi; mais il n'est point marié, madame, il n'a point de parents avec lui, continua Blanche en hésitant; il ne serait donc guère convenable que j'aie implorer sa protection.

— Son âge est plus que double du tien, mon enfant, dit la dame; et la vertu jointe au caractère irréprochable et chevaleresque du baron de Schonwall imposeront silence à la médisance. Ainsi il est convenu que vous irez à Prague et que vous vous jetterez aux pieds du comte pour lui demander protection contre l'audace d'un jeune insensé que rien n'arrêterait dans ses projets. A présent, Blanche, je vais, vous donner certaines instructions qui vont peut-être vous étonner, qui sont de nature à faire naître la défiance dans votre esprit.

— Je ne saurais avoir des soupçons injurieux sur vous, madame, exclama la jeune fille avec un accent de confiance illimitée.

— C'est Dieu qui t'a inspiré ces sentiments à mon égard, qu'il soit béni! dit la dame. Puisse-t-il te conserver la foi que tu places en moi, et permettre

qu'elle ne soit point affaiblie par les recommandations qu'une nécessité impérieuse me force à te faire. Quand nous nous serons séparées, ce qui sera tout à l'heure, continua la dame d'un ton presque solennel, regarde moi comme un être n'appartenant plus au monde des vivants, mais à celui des morts! Bien plus, garde-toi de parler à qui que ce soit de notre rencontre dans les murs de ce château. Pense à moi, si tu veux. Oh! oui, pense à moi souvent, mais ne parle *jamais* de moi! En racontant à tes parents adoptifs les incidents de ton évasion du château de Rotenberg, je t'en prie, je t'en conjure, sois également réservée, sois muette sur mon compte, Oh! si tu savais quels intérêts compromettrait une parole indiscrete tombée de tes lèvres, tu n'hésiterais pas à te jeter à genoux et à jurer, par toutes tes espérances de bonheur en ce monde et de salut en l'autre, d'obéir aux injonctions que je viens de te donner.

— Je jure! exclama Blanche en tombant aux genoux de la dame, dont elle prit la main qu'elle porta à ses lèvres en signe de reconnaissance, d'obéissance et de sympathie.

— Puisse le Dieu éternel te combler de ses bénédictions! murmura la dame en se penchant et en imprimant un baiser sur le front de la jeune fille.— Maintenant, lève-toi, mon enfant, s'écria-t-elle brusquement, comme si elle eut peur de s'abandonner au cours de ses sentiments; lève-toi, et laisse-moi te conduire hors d'ici, car il est bien près de minuit, il faut que demain matin, de bonne heure, tu sois sur la route de Prague. Viens, suis-moi; bientôt tu te trouveras en liberté; les instants que nous avons passés à causer ont été mis à profit pour préparer certains arrangements et te procurer les moyens de retourner chez tes parents, et d'entreprendre le voyage que tu commenceras demain.

En parlant ainsi, la dame prit la lampe, ouvrit une porte située dans un coin de la chambre, et descendit un escalier de pierre, suivie par notre jeune héroïne.

XIX

LA CHAMBRE DES MACHINES.— LES SOUTERRAINS

Au bas de l'escalier de granit était un étroit corridor, voûté comme tous ceux que Blanche avait traversés, et auxquels les murrailles massives donnaient l'apparence de sépulcre.

La dame avait soin de tenir la lampe haute, afin que la jeune fille pût mieux y voir, et, en marchant ainsi au milieu des ténèbres, elle ressemblait à un véritable fantôme. Il y avait en effet quelque chose d'effroyablement solennel dans le spectre de cette femme enveloppée de vêtements blancs, marchant lentement dans les souterrains d'un château qu'on prétendait être hanté, et qui en avait dit suffisamment à notre héroïne pour la convaincre que son

existence était entourée de quelque terrible mystère.

Mais Blanche n'eut guère le temps de faire ces réflexions, car le murmure de l'eau frappa bientôt son oreille, et presque aussitôt elle fut conduite dans une pièce voûtée, petite mais haute, et où un spectacle aussi étrange qu'il était terrible lui apparut dans tous ses hideux détails. Ses regards se fixèrent avec épouvante sur cet effroyable mécanisme que nous avons minutieusement décrit dans un précédent chapitre.

C'étaient, en effet, les six vastes cylindres en bois avec leurs innombrables lames de fer et la corde roulée qui devait les mettre en mouvement. Au-dessus était la trappe pratiquée dans le plafond voûté et au-dessous coulait un ruisseau qui, après être entré par un bout de la chambre ressortait par l'autre extrémité.

Sans comprendre à quoi devait servir cette machine, la jeune fille éprouva une véritable horreur; son sang se glaça dans ses veines, et elle fut longtemps sans pouvoir avancer ni reculer.

— Blanche, dit la femme avec un accent de douleur qu'elle cherchait à dissimuler, j'aurais voulu éviter la nécessité de contempler cette preuve de l'adresse que l'homme, hélas! emploie souvent à la réalisation de ses projets les plus infernaux. Mais c'est le seul chemin par où je puis vous conduire hors du château.

— Madame, exclama la jeune fille dont les joues étaient presque aussi livides que celles de son guide mystérieux, quoique cette machine soit en ce moment sans bruit, une voix secrète me dit que ces roues sont destinées à causer la mort en se mettant en mouvement, et il me semble entendre retentir le cri des malheureuses victimes dont ces lames doivent déchirer les chairs.

— Au nom du ciel! s'écria la dame dont les vêtements furent agités par le tremblement qui courut par tout son corps, ne me questionnez pas, je vous en conjure! Au contraire, Blanche... chère Blanche, ajouta-t-elle avec plus d'excitation qu'elle n'en avait montré jusqu'alors, je vous en supplie aussi solennellement que je l'ai fait tout à l'heure, je vous supplie, dis-je de garder le silence le plus inviolable sur toutes les choses mystérieuses et terribles que vous avez vues, cette nuit dans le château de Rotenberg.

— Ne redoutez aucune indiscretion de ma part, madame, dit Blanche en cherchant à recouvrer son assurance et sa fermeté. Je vous dois trop de reconnaissance pour tout ce que vous m'avez dit et que vous avez fait pour moi, pour que je puisse jamais désobéir à vos injonctions.

— Encore une fois, je te remercie, ma chère enfant, répliqua la dame blanche. Mais viens, quittons cette place effroyable, et continuons notre chemin. J'avais d'abord l'intention de vous prier de vous laisser mettre un bandeau sur les yeux; mais la franchise, l'accent de sincérité avec lesquels vous vous êtes soumise à ce que je vous ai demandé, m'ont

décidée à renoncer à des précautions indignes de la confiance que vous m'avez témoignée. J'ai donc préféré vous exposer aux horreurs que vous inspire tout ce que vous venez de voir, plutôt que de faire naître dans votre esprit un soupçon qui m'aurait été douloureux.

Après avoir ainsi parlé, et sans attendre une réponse, la dame traversa la chambre des machines; et poussant une porte, elle entra dans un vaste espace qui se terminait par une longue succession de voûtes, supportées par d'énormes piliers, et qui auraient ressemblé à de sombres prisons souterraines, sans les tombeaux et les monuments dont elles étaient remplies.

— Vous voyez autour de vous, Blanche, dit la dame en élevant la lampe afin que la jeune fille pût mieux distinguer les objets, vous voyez autour de vous les tombeaux de l'illustre famille de Rotenberg. Tous les barons et toutes les baronnes de ce nom qui ont payé leur dette à la nature, sont enterrés sous ces voûtes, et ont reçu le vain honneur posthume d'une statue, d'un monument, ou d'une tablette de marbre.

Elles s'étaient arrêtées non loin d'un tombeau de marbre noir, sur lequel était gravée l'effigie d'une femme, qui, les bras légèrement soulevés, joignait les mains comme si elle priait. Il y avait sur le côté du monument une inscription; et, à l'aide de la lampe, Blanche lut les lignes suivantes:

Ici repose les restes de
ERMENONDA, BARONNE DE ROTENBERG,
Que la mort a enlevée
Au printemps de sa jeunesse, de sa gloire
et de sa beauté
A un mari qui l'aimait tendrement
Paix soit à son âme, paix soit à ses cendres
Morte le 25 août 1415, à l'âge de 20 ans.

La dame n'interrompt point notre héroïne, tandis qu'elle lisait cette inscription; mais quand elle s'aperçut, en suivant la direction de ses regards, qu'elle était arrivée à la dernière ligne, elle dit d'une voix basse et solennelle:

— C'est le monument de la femme du baron de Rotenberg, par conséquent la mère de Rodolphe.

Hélas! pauvre femme! observa Blanche profondément affectée par la solennité de cette scène et le souvenir de tous les bruits qui avaient couru au sujet de la mort de la baronne Erménonda. Elle est morte bien jeune, ajouta-t-elle, et l'on a prétendu que sa mort fut soudaine et mystérieuse.

— Silence! ne répétez pas les soupçons que l'on conserve dans le monde, dit la dame en l'interrompant. Vingt ans se sont écoulés depuis l'époque assignée à sa mort, et, durant ce long intervalle, la calomnie a eu le temps d'inventer des histoires. Mais, si vous vous sentez quelque sympathie pour cette pauvre femme qui est descendue au tombeau au printemps de sa jeunesse, de sa gloire, de sa beauté, si votre cœur s'émeut à cette pensée qu'elle était

même de trois ans plus jeune que vous, quand la mort appesantit sur elle sa main de glace, alors, agenouillons-nous, ma chère enfant, et prions pour l'âme de la malheureuse baronne Erménonda !

Elles s'agenouillèrent toutes deux et prièrent ; puis au bout de quelques minutes elles se relevèrent et poursuivirent leur route à travers les tombes. Ces monuments élevés en mémoire des morts avaient les formes de style et sculpture particulières aux siècles durant lesquels ils avaient été accumulés, depuis le sarcophage des premiers chrétiens jusqu'aux riches effigies enrichies d'or, comme celle de la baronne Erménonda.

Au bout de quelques minutes, la dame et Blanche arrivèrent à une grille de fer, communiquant à un superbe escalier en marbre, qui conduisait, dit le guide mystérieux, à un oratoire où, quand un membre de la famille de Rotenberg venait à mourir, on célébrait l'office des morts, avant de déposer le cercueil dans le sépulcre préparé pour le recevoir.

Ce ne fut pas, toutefois, par cette grille, qu'elles passèrent. Quand elles furent arrivées à l'extrémité de l'allée qui traversait les tombeaux, elles tournèrent brusquement à gauche ; et, longeant les murailles que surmontaient des arches gothiques, elles marchèrent longtemps, lorsqu'enfin la dame s'arrêta soudain, et ouvrit une petite porte avec une clef qu'elle tira de dessous ses vêtements ; puis, passant dans une espèce de corridor étroit, elle referma avec soin la porte derrière elle.

Ce corridor, qu'elles suivirent d'un pas rapide, était légèrement en pente, jusqu'à une certaine distance, puis il continuait en droite ligne, et enfin s'élevait graduellement, en proportion de sa première déclivité. Au bout se trouvait un escalier d'une douzaine de marches en pierre, mais qui était fermé en haut par une trappe.

Cette trappe la dame la souleva sans difficulté ; et puis, après avoir éteint sa lampe, elle donna la main à la jeune fille, qui, en une seconde, se trouva dans une petite chapelle ouverte par devant et cachée au milieu des arbres qui s'étendaient de la forêt vers l'extrémité de l'aile droite du château.

XX

UNE NOUVELLE QUI MODIFIE LES PROJETS DE LA DAME BLANCHE

Le souffle de la brise agita doucement la chevelure de notre jeune héroïne, qui fut fort surprise de se trouver hors de la forteresse et de voir le fossé entre elle et les hautes murailles grises.

La lune qui brillait dans le ciel, lui permit de promener les yeux autour d'elle.

La trappe, qui s'adaptait merveilleusement dans le plancher de la petite chapelle, fut immédiatement abaissée par la dame blanche, qui entraînant après elle la jeune fille, l'emmena dans les profondeurs de la forêt. Après avoir marché ainsi pendant près de dix minutes, en silence, elles arrivèrent à un petit

sentier, qui serpentait au milieu des fourrés, et que Blanche reconnut être celui qui conduisait du château à l'habitation de ses parents adoptifs.

Elles aperçurent, caché dans l'ombre, un cheval tout sellé, que le vieil intendant Hubert tenait par la bride.

Ce dernier ne prononça pas une parole, mais on aurait pu voir, à la clarté des rayons de la lune, un sourire de satisfaction se jouer sur ses lèvres.

Il tira de la poche de son pourpoint une bourse bien garnie, et la présenta à la dame ; puis ses regards se portèrent de celle-ci à la jeune fille, comme s'il avait une crainte qu'il n'osait exprimer.

Blanche exprima sa reconnaissance à la dame mystérieuse et au vieil intendant pour le secours avait reçu d'eux. Mais quand elle vit de grosses larmes couler sur les joues de la dame, elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Il n'y a qu'une heure que je vous connais, et je vous aime comme si je ne vous avais jamais quittée depuis mon berceau !

— Chère Blanche ! murmura la dame.

Elle l'attira à elle, et la pressa tendrement sur son cœur.

— Au nom du Ciel ! ne perdez pas des instants qui sont si précieux, dit le vieil intendant en rompant enfin le silence. Je vous en supplie, ne cédez à aucune faiblesse, madame ! Prenez garde, je vous en conjure, exclama-t-il en la tirant par la manche de sa robe : nous sommes dans un temps où vous avez besoin de toutes vos forces, car j'ai de mauvaises nouvelles à vous communiquer.

— Quelles autres misères pourraient encore m'être réservées ? demanda la dame en se tournant vers Hubert. Parlez... parlez vite, et ne me tenez pas en suspens.

— Je vous supplie de vous tranquilliser, madame, dit l'intendant, et je vous dirai tout ce que je sais. En quittant la chambre des États, ce soir, après son entrevue avec vous, — et il se tourna vers la jeune fille, — Rodolphe se préparait à se retirer, lorsqu'un messenger est arrivé au château. Il avait quitté Prague, le soir du 2 de ce mois, et il apportait la nouvelle que le baron de Rotenberg, le comte de Schonwald, et un autre seigneur, dont j'oublie le nom...

— N'importe, cria la dame en proie à une grande excitation. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Ils ont été arrêtés par le capitaine général des Taborites ! répondit Hubert qui se doutait bien de l'effet que cette nouvelle allait produire.

— Arrêtés ! s'écria la dame avec un tressaillement soudain. Alors, c'en est fait de tous nos plans, de tous nos projets, Blanche ! ajouta-t-elle, d'un ton de désespoir.

— Je ne dis pas cela, répliqua Hubert vivement. Au contraire, il est plus essentiel que jamais que cette jeune fille se rende à Prague.

— Je ne vous comprends pas, mon bon ami, observa la dame qui, ainsi que la jeune fille, regardait l'intendant avec étonnement et anxiété.

— Un mot vous expliquera ma pensée, répliqua Hubert : Zitzka est tout puissant à Prague, et il a imposé aux trois seigneurs qu'il a fait arrêter certaines conditions de l'exécution desquelles dépendra leur vie. Que cette jeune fille aille à Prague, qu'elle s'emploie à faciliter l'évasion de ces seigneurs. Qui sait si elle ne deviendra pas l'héroïne de l'un des plus beaux épisodes de l'histoire de Bavière ?

— Vous plaisantez, Hubert ! exclama la dame blanche, presque au désespoir. Que peut faire en pareil cas une pauvre jeune fille, sans amis et sans défenseurs ?

— Jeune fille ! sans doute, exclama Hubert, respectueusement ; mais elle est brave et courageuse, et j'ai le pressentiment qu'elle réussira dans son entreprise. Mais si elle échouait, — si les choses en arrivaient au point que la vengeance de Zitzka frappât le comte de Schonwald, le baron de Rotenberg, et le marquis de Schomberg, — car tel est le nom que j'avais oublié, — alors, comme dernière ressource, elle pourrait remettre à Zitzka quelque témoignage plausible, ou un billet contenant quelques lignes tracées de votre main.

— Ah ! je vous comprends, à présent, mon cher Hubert, dit la dame d'un ton presque joyeux. Mais qu'une pareille idée vienne de vous, — de *vous* qui êtes généralement si timide, si plein d'appréhensions...

— Silence ! madame, exclama le vieil intendant, ne dites pas un mot qui ne soit nécessaire ? Il y a des existences à sauver, ajouta-t-il en lui jetant un regard particulier ; et il faut qu'on les sauve, dût-on pour cela dévoiler ce qu'on avait juré de tenir à jamais secret. Mais je vous ai déjà dit qu'on n'aurait recours à ce moyen que comme dernière ressource, quand tous les autres stratagèmes auront échoué.

— Oui, il sera fait comme vous conseillez, Hubert, dit la dame. A présent, il ne nous reste plus qu'à donner des instructions à cette jeune fille, ajouta-t-elle en se tournant vers Blanche.

— J'en ai assez entendu, madame, observa notre héroïne qui n'avait pas perdu un seul mot de cette conversation, dont elle devinait être l'objet, et qui, d'ailleurs, mettait une aveugle confiance en sa nouvelle amie ; — j'en ai assez entendu pour savoir qu'une tâche grande et difficile m'est assignée ; mais je ne reculerai pas devant cette entreprise. Les incidents de cette nuit ont été si nombreux, si variés, et si merveilleux qu'ils semblent être l'introduction à une nouvelle phase de ma destinée ; et j'accepte de la Providence le rôle qu'elle m'a assigné.

— Voilà qui est parlé en héroïne ! s'écria Hubert avec une satisfaction visible.

— Dites plutôt, comme une femme au cœur noble, fort et généreux, observa la dame. Blanche, continua-t-elle d'un ton plus solennel, il faudra vite dire adieu à vos parents adoptifs et partir pour Prague. Ce cheval est à vous, et voici une bourse où vous trouverez de quoi subvenir à vos dépenses. Mais souvenez-vous, ma chère enfant, qu'en expliquant à Gaspard et à sa femme les raisons qui vous obligent

à fuir les persécutions de Rodolphe de Rotenberg, vous ne devez mentionner Hubert que comme étant l'ami qui a favorisé votre évasion du château et vous a procuré les moyens de vous rendre à Prague. Vous avez juré de ne jamais faire la moindre allusion ni à moi ni à ce qui me concerne, et je suis sûre que rien ne saurait vous faire manquer à votre serment. A votre arrivée dans la capitale de la Bohême, mon enfant, vous vous trouverez en face d'une tâche bien difficile. Vous aurez à sauver la vie de trois hommes, et Dieu vous en inspirera les moyens ; car il me serait impossible de vous donner à ce sujet aucun conseil. Mais s'ils étaient irrévocablement condamnés, ajouta-t-elle, si vous ne voyiez aucune possibilité de les soustraire au sort qu'on leur réserve, alors, et comme dernière ressource, demandez une audience à Jean Zitzka, le capitaine général de l'armée taborite, jetez-vous à ses pieds, montrez-lui cette bague, et laissez à Dieu le soin de faire le reste !

En parlant ainsi, elle tira de son sein une petite bourse pareille à celle que la jeune fille portait suspendue à son cou, elle prit dedans une bague fort simple, ornée d'un seul diamant qui brilla aux rayons de la lune, et la passa au doigt de Blanche.

— Maintenant un mot encore, reprit-elle, avec une telle émotion qu'on entendait à peine le son de sa voix : si vous étiez jamais dans la nécessité de solliciter de Zitzka une entrevue et d'avoir recours à l'influence magique de cette bague pour sauver les seigneurs dont on vous a dit les noms, alors Blanche, seulement *alors* vous serez déliée du serment par lequel vous vous êtes engagée à ne pas parler de moi. Dans ce cas, à chacune des questions que vous adressera le chef taborite, vous pourrez répondre franchement, sincèrement et sans réserve.

— Vos instructions, madame seront suivies à la lettre, répondit Blanche, à qui sa mission paraissait plus importante à cause même du mystère dont elle était entourée.

— A présent, adieu, mon enfant, adieu ma chère enfant ! dit la dame en serrant la jeune fille, avec une vive tendresse.

Puis, s'arrachant soudainement de ses bras, elle s'enfuit et disparut dans l'obscurité de la forêt.

Toutefois, sa précipitation ne fut pas si grande que Blanche ne pût entendre ses soupirs. Notre héroïne, de son côté, avait les joues baignées de larmes, car il lui semblait qu'elle venait de se séparer de sa meilleure et plus chère amie.

Hubert l'aida à monter sur le cheval qui, avec son sabot battait impatiemment la terre. Puis d'une voix tremblante d'émotion, il lui dit : — Puisse le ciel vous aider et vous protéger dans votre mission ! Un rêve que j'ai eu la nuit dernière m'a laissé la persuasion que vous êtes destinée à un avenir merveilleux. Il est possible que ce ne soit que l'illusion d'un vieillard, mais il est possible aussi que ce soit un de ses songes par lesquels Dieu se plaît quelquefois à révéler ses desseins. Le temps nous dira si mes pressentiments étaient fondés : encore une fois jeune fille,

j'appelle sur ta tête la bénédiction de Dieu et de ses anges.

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix émue et tremblante, le vieil intendant porta la main de Blanche à ses lèvres avec une sorte d'ardeur paternelle, et s'éloigna ensuite rapidement dans la direction du château.

Blanche, à qui ses habitudes de la vie des forêts et son éducation avaient rendu facile le maniement d'un cheval, partit au trot, et suivit sans crainte le chemin qui devait la conduire à la chaumière de ses parents adoptifs, qu'elle devait ensuite quitter pour ne les revoir peut-être jamais.

XXI

LA RENCONTRE DE HENRI DE BRABANT
ET DE SATANAÏS

Huit jours se sont écoulés depuis le soir où la réunion des seigneurs de Bohême avait été si soudainement interrompue par l'apparition soudaine de Zitzka.

L'on se rappelle que deux billets, l'un de Satanaïs l'autre d'OEtna, avaient été remis à Henri de Brabant, au moment où il regagnait l'hôtel du *Faucon-d'Or*. Fidèles à la promesse qu'elles avaient faite au chevalier lors de son passage dans le camp des Taporites, elles l'informaient de leur arrivée à Prague.

Au moment où nous retrouvons notre héros, il se dirigeait vers les jardins du palais, où Satanaïs lui avait dit qu'il la rencontrerait. Dans les précédentes entrevues qu'il avait eues avec elle, le chevalier n'avait pu rester insensible à sa beauté si extraordinaire, et devant son image, celle de sa soeur s'était pour ainsi dire effacée de son cœur.

La lune commençait à monter graduellement dans le ciel; et il y avait à peine quelques minutes que le chevalier arpentait la terrasse tout à fait déserte, à cette heure, quand le bruit d'un pas léger frappa ses oreilles. Il se retourna, et, en une seconde, Satanaïs fut à côté de lui.

— Satanaïs, dit Henri, je vous remercie; je vous remercie sincèrement d'avoir cédé à ma prière, et de m'avoir accordé cet instant d'entretien. J'ai compté tous les jours et les heures avec une impatience fiévreuse depuis que je ne vous ai vue, — car tout ce que vous m'avez dit, tout ce que j'ai appris n'a fait qu'accroître ma curiosité.

— Je n'ai pas la vanité de croire que vous me portez tant d'intérêt, seigneur chevalier, dit Satanaïs avec une sorte de timidité, mais en jetant de côté sur lui un regard pénétrant.

— C'est mal à vous de parler ainsi, répliqua Henri de Brabant. Avez-vous donc oublié la conversation que nous avons eue ici même? Ne vous souvenez-vous pas que nous nous sommes juré une amitié sincère, et n'ai-je pas promis que vous trouveriez toujours en moi un défenseur, et s'il le fallait un vengeur?

— Oui, j'ai fait un trésor de cela dans ma mémoire, répondit Satanaïs. Sous ce ciel d'Orient où j'ai reçu le jour, il y a des histoires et des légendes de palais qui sont restés fermés pendant des milliers d'années et des villes dont les habitants ont été changés en pierres, en punition de leurs crimes: mais quand on est rentré dans ces palais, et que ces habitants sont sortis de leur sommeil, il s'est trouvé que le temps n'avait pour ainsi dire pas existé pour eux: les fleurs avaient conservé leur fraîcheur, et les bijoux leur brillant et leur éclat. Ainsi il en sera avec mon souvenir. Les années passeront, mais j'aurai toujours présent à l'esprit les sentiments généreux que vous m'avez témoignés.

— Vos paroles sont imagées et vos pensées sont poétiques comme la terre où vous êtes née, dit le chevalier; il me semble que je passerais ma vie à vous écouter, tant il y a d'harmonie dans le son de votre voix. Mais il y a bien des choses que je voudrais connaître, bien des mystères que vous avez promis de me révéler.

— Ah! exclama Satanaïs en tressaillant et en jetant un regard effrayé, vous faites allusion à cette légende à laquelle est associée ma naissance! C'est une histoire si pénible que, si vous n'aviez pas les titres les plus honorables à ma confiance, je n'aurais jamais le courage de vous en faire le récit. Le nom que je porte ne m'a pas été donné sans raison; mais je suis plus à plaindre qu'à blâmer, continuait-elle d'une voix agitée. L'imprudence de mon père car je n'ose dire son crime... Mais, écoutez, ajouta-t-elle en s'interrompant soudainement.

Elle s'arrêta un moment, puis se remettant à marcher lentement, elle reprit.

— Bien loin, sur cette terre d'Orient qu'on dirait être un riche domaine dépendant du palais du soleil, il y avait un royaume où la main de la nature et l'industrie des hommes avaient accumulé tous les éléments de luxe, de grandeur et de magnificence. Les dômes du palais étaient tout dorés: sur les places publiques, les fontaines coulaient dans des bassins d'argent massif, et, dans les temples, les autels étaient enrichis de pierres précieuses. La pauvreté était inconnue dans ce pays heureux où l'on faisait deux récoltes par an.

Le roi de ce royaume se nommait Ildérim, ce qui veut dire: *la lumière*. Depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa dix-huitième année, il avait été tenu, selon l'usage, prisonnier dans son palais, ne connaissant du monde que ce que lui en avaient appris ses maîtres et son gouverneur. Aussi quand les ministres et les hauts dignitaires du royaume vinrent se prosterner à ses pieds, et lui apprendre la mort de son père, lui sembla-t-il qu'il entraît dans une nouvelle existence.

Laissant à ses ministres l'administration des affaires, il ne songea qu'à ses plaisirs. Deux années se passèrent ainsi, et le peuple commença à murmurer.

Profitant de cette situation, Mansour, le souverain d'un pays voisin, rassemble une nombreuse armée, et envahit le territoire d'Ildérim. Kara-Ali, le mi-

nistre de ce dernier, marcha à la rencontre de l'ennemi, mais il fut battu et forcé de fuir honteusement devant le vainqueur.

A cette nouvelle, Ildérim secoua son engourdissement, ceignit son cimenterre, monta à cheval, et parcourut les rues de la ville. Sa présence électrisa les habitants qui accoururent sous sa bannière. Après avoir fait jeter en prison Kara-Ali et ses autres ministres, qui avait profité de son inexpérience pour gouverner à sa place, il arma toute la population et se mit à la tête de ses troupes.

La bataille se livra à quelques lieues de la capitale; elle commença au lever du soleil; mais malgré des prodiges de valeur, Ildérim fut forcé de lâcher pied, et son armée finit par être mise en déroute.

Déterminé à périr plutôt que de survivre à sa défaite, Ildérim sauta à bas de son cheval et se jeta au pied d'un arbre, résolu à attendre la mort. En vain ses compagnons le supplièrent-ils de fuir; il leur ordonna de le laisser à son destin. Quand il se trouva seul, l'infortuné monarque s'abandonna à son désespoir, et maudit le mauvais usage qu'il avait fait de sa jeunesse.

— "Oh! murmura-t-il, puisque Dieu n'a pas eu pitié de mon désespoir, que Satan vienne à mon aide!"

A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'un homme de haute taille, à la mine sombre et farouche, apparut devant lui, il lui sembla voir un géant. Un sentiment étrange, profond, s'empara d'Ildérim, qui frissonna en se rappelant ses dernières paroles:

— "Tu as appelé Satan à ton secours, dit l'étranger; parle, et dépêche-toi, car Mansour et ses soldats avancent, semblables à un torrent. Que désires-tu?"

— "Sauver mon peuple, et échapper moi-même au déshonneur, répondit Ildérim.

— "Jure alors de me consacrer l'enfant qui sera ton premier-né, dit l'étranger, et je me charge de disperser tes ennemis comme des feuilles chassées par le vent.

— "Je jure! s'écria le malheureux roi, qui que tu sois, je le jure!"

L'étranger l'aida à remonter à cheval. Des soldats sortirent tout à coup des bois environnants, se réunirent aux débris de l'armée qui s'était ralliée sous les murs de la ville, et grâce à ce secours inattendu, la bataille recommença. Une heure suffit pour anéantir l'armée de Mansour.

Ildérim fut reçu avec enthousiasme par ses sujets; toutes les maisons furent illuminées, et toute la population s'assembla dans les rues pour saluer le jeune vainqueur.

Que vous dirai-je? La paix fut rendue au royaume, et Ildérim, ne se souvenant plus du serment qu'il avait fait dans un moment de désespoir, ou plutôt se persuadant que ce n'était qu'un songe de son imagination exaltée, épousa Alméria, fille d'un roi de Georgie, qui mit au monde deux filles.

La nuit même de leur naissance, l'étranger dont l'intervention avait causé la défaite de Mansour, se présenta de nouveau devant Ildérim, et réclama l'exécution de sa promesse. Ildérim demanda conseil à un vénérable prêtre qui habitait son château. Il se nommait Héraclius, et fut terriblement puni de l'intérêt qu'il portait à son ami, car une nuit il fut trouvé poignardé dans sa chambre.

Par la volonté de l'inconnu, qui semblait posséder une puissance surnaturelle, je fus nommé Satanaïs, et ma soeur reçut le nom d'OËtna. Plusieurs années s'écoulèrent, quand, un jour, la mauvaise fortune vint de nouveau me frapper. Kara-Ali, rentré secrètement dans le royaume, surprit mon frère au moment où il lançait dans la rivière qui bordait le jardin, le cadavre d'Héraclius, dont on ne pouvait expliquer le meurtre. Il accusa mon père de la mort de ce vieillard, et le peuple, dans son indignation, envahit notre palais. Mon père, fait prisonnier par Mansour, fut jeté dans un donjon, et ma mère, avec ses deux enfants, arriva seule à la cour du roi de Georgie. Mais là, encore, le malheur nous poursuivait, car le Shah de Perse fit la guerre au père de ma mère, dont il massacra toute la famille.

Nous revînmes en Europe, nous traversâmes les provinces de l'empire ottoman, et arrivâmes enfin en Bohême. Pourquoi ma mère choisit cette contrée pour sa nouvelle patrie, c'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il qu'elle acheta une petite villa à quelques lieues de Prague, et qu'elle s'y consacra à mon éducation et à celle de ma soeur. Mais nous ne devions pas la conserver longtemps. Six mois après notre arrivée en Bohême, la mort l'enleva aux enfants qu'elle aimait tendrement. OËtna et moi restâmes ainsi orphelines, n'ayant avec nous que le vieux serviteur qui nous avait accompagnées dans notre exil. Ce fut lui qui, sur son lit de mort, nous raconta en détail les incidents dont je ne vous ai donné qu'un aperçu.

Une année plus tard, OËtna fut placée dans une maison d'éducation. Quant à moi, une puissance occulte semblait peser sur ma destinée, et je restai dans le monde. Zitzka, auquel me rattachaient des liens de parenté, me donna une hospitalité généreuse, et je ne lui ai rien caché de ma position ni de l'espèce de malédiction qui s'attache à moi: car je ne puis me le dissimuler, celui, qui, homme ou démon, me donna le nom de Satanaïs, exerce toujours son influence sur ma volonté et sur mes actions. Le quinze de ce mois, le quinze avril, j'aurai atteint ma vingtième année. A présent, reprenez Satanaïs, j'ai une ferveur à vous demander, car c'est la dernière fois que nous nous rencontrons. Demain, dès le lever du jour, je partirai pour retourner dans mon pays natal, et je voudrais vous prier d'accorder votre protection et votre amitié à ma soeur OËtna. La même destinée qui me force à quitter l'Europe lui ordonne, à elle, de rester. Nous n'aurons même pas la satisfaction d'être ensemble. Mais si vous me promettez, seigneur chevalier, d'être un ami pour ma soeur, je

partirai comparativement heureuse, ou, dans tous les cas, avec une inquiétude de moins.

— Je jure d'être pour OEtna un ami, un frère dont le dévouement ne se démentira pas d'un seul instant, s'écria Henri frappé de l'accent et des manières de Satanaïs.

— Merci, mille fois merci ! dit cette dernière. Demain, après demain, et les jours suivants, vous la trouverez sous les bosquets, près de la rivière. Là, elle vous fera connaître ses désirs. Maintenant, seigneur chevalier, adieu... Adieu pour toujours !

Après avoir prononcé ces dernières paroles d'une voix tremblante d'émotion, elle s'éloigna rapidement et disparut dans l'ombre.

(A suivre)

Encouragez nos annonceurs

ECOSSAIS ET YANKEE

Un Américain chasse, en Écosse, avec un noble lord, qui lui vante discrètement les beautés de ses montagnes.

— Oh ! dit l'Américain, c'est bien peu de choses auprès des Montagnes Rocheuses, qui représentent un travail de géant.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Que les Montagnes Rocheuses ne sont pas l'œuvre de la nature... Tout le monde sait cela. Elles ont été élevées par nos ancêtres.

— Ah ! bon.

Et, à quelques instants de là, l'Anglais demande à son compagnon :

— Et la mer Morte ? Vous connaissez la mer Morte ?

— Oui.

— Savez-vous comment elle est morte ?

— Non, avoue l'Américain.

— Eh bien ! dit le noble lord, elle est morte depuis qu'un de mes ancêtres l'a tuée !

